

**FNA 0133 -
Prélude à
l'espace**

Arthur C. Clarke

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Prélude à l'espace



**ARTHUR C.
CLARKE** ★

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

ARTHUR C. CLARKE

PRELUDE A L'ESPACE

SCIENCE-FICTION

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel PARIS-XIII

Le titre anglais de cet ouvrage est :

PRELUDE TO SPACE

Adapté de l'anglais par A. Jager et J. G. Vandel

ISBN 2-265-004260C

CHAPITRE PREMIER

Dirk Alexson repoussa son livre, se leva et escalada les quelques marches qui menaient au pont d'observation. C'était encore trop tôt pour apercevoir la Terre, mais la fin prochaine du voyage le surexcitait tellement qu'il ne parvenait pas à se concentrer. Parvenu auprès des hublots étroits et incurvés ménagés dans le bord d'attaque de la grande aile, il eut sous les yeux la masse amorphe de l'océan.

Il n'y avait absolument rien à voir ; de cette altitude, même les plus violentes tempêtes de l'Atlantique auraient été invisibles. Dirk contempla quelques instants la grisaille de cette morne étendue, puis il se dirigea vers le répéteur de radar destiné aux passagers.

Le trait de lumière pivotant sur l'écran commençait déjà à éveiller des faibles échos à la limite de sa portée. La terre était là, à trois cents kilomètres devant eux et à seize au-dessous, une terre que Dirk n'avait encore jamais vue bien qu'elle lui semblât quelquefois plus proche de lui que son pays natal. Quatre siècles plus tôt, ses ancêtres étaient partis de ces rives encore invisibles pour faire voile vers ce nouveau monde où ils espéraient trouver la liberté ou la fortune ; à présent c'était lui qui leur revenait, survolant en moins de trois heures les étendues marines où ils avaient peiné tant de longues semaines. Jamais, même dans leurs rêves les plus hardis, ils n'auraient imaginé une mission du genre de celle dont il était chargé.

La silhouette lumineuse de Land's End avait déjà traversé la moitié de l'écran quand il eut la première vision de la côte qui venait à eux, une tache sombre à peine perceptible au milieu des brumes de l'horizon. Sans avoir ressenti le changement de direction, Dirk savait que le stratoliner descendait maintenant la longue pente qui aboutissait à l'aéroport de Londres, à six cent cinquante kilomètres de là. Dans quelques minutes, au moment où l'air s'épaissirait autour de lui et lui apporterait de nouveau les sons, il percevrait, faible mais infiniment rassurant, le sourd murmure des grands réacteurs.

La Cornouaille ne fut bientôt qu'une grande masse confuse qui sombra derrière eux, trop rapidement pour révéler le moindre détail. Pourtant, il semblait que l'on pût toujours apercevoir le roi Marc debout sur ces cruels rochers, attendant le bateau qui lui ramènerait Iseut.

Pour l'instant, l'appareil descendait vers un bandeau de nuages si blancs et si éblouissants qu'ils faisaient mal aux yeux. A première vue, il ne s'agissait que de légères ondulations mais, avec le rapprochement, Dirk réalisa que les montagnes de nuées étaient bâties à une échelle himalayenne. Un moment plus tard, les pics étaient au-dessus de lui et l'appareil s'engageait dans un grand défilé flanqué de

chaque côté de murs de neige escarpés. Il sursauta malgré lui en voyant les falaises blanches foncer vers lui, mais bientôt tout fut caché par la brume environnante et il poussa un soupir de soulagement.

La couche de nuages devait être très épaisse car sa vision de Londres fut des plus brèves et la légère secousse de l'atterrissage le prit presque au dépourvu. Alors se déversèrent sur lui les bruits du monde extérieur la voix métallique des haut-parleurs, les claquements de portes et, dominant tous les autres, le ronflement mourant des gigantesques turbines.

Le béton humide, la file des camions, les nuages gris et bas dans le ciel dispersèrent la dernière impression de roman d'aventure. La pluie fine faisait luire les flancs de l'énorme appareil que remorquait un tracteur d'une petitesse ridicule.

A son grand soulagement, Dirk constata qu'on l'attendait à la barrière de la douane. Au moment où son nom était pointé sur la liste des passagers, un homme entre deux âges, d'aspect robuste, s'avança vers lui la main tendue.

— Docteur Alexson ? Heureux de faire votre connaissance ; je suis chargé de vous conduire au quartier général de Southbank et de m'occuper de vous pendant votre séjour à Londres.

— Bien aise de vous l'entendre dire, répondit-il en souriant. Je suppose que je dois tout cela à Mac Andrews ?

— Exact. Je suis son assistant aux « Public Relations ». Confiez-moi ce sac, je vous prie, nous allons prendre le métro express. C'est encore le moyen le plus rapide et le meilleur, puisqu'on atteint directement le centre de la ville sans avoir à supporter la traversée de la banlieue. Il est vrai qu'il comporte aussi un inconvénient...

— Lequel ?

Matthews soupira.

— Vous seriez surpris du nombre de visiteurs qui passent l'Atlantique en toute sécurité pour disparaître à tout jamais dans les flancs du métro.

Son guide ne souriait même pas en débitant cette invraisemblable information. Ainsi que Dirk devait le découvrir plus tard, son sens de l'humour allait de pair avec une incapacité totale de rire, ce qui composait une combinaison des plus déconcertantes.

— Il y a une chose que je ne saisis pas du tout, reprit Matthews tandis que la longue rame rouge quittait la station de l'aéroport. Nombreux sont les savants qui viennent nous rendre visite mais, si je comprends bien, ce n'est pas votre partie ?

— Non, moi je suis historien.

Les sourcils de l'autre firent un mouvement aussi significatif qu'une question posée à haute voix.

— J'imagine que cette profession doit vous sembler plutôt déconcertante, reconnut Dirk, mais elle est dictée par la logique même. Autrefois l'histoire se faisait sans qu'il y eût quelqu'un pour l'enregistrer convenablement. De nos jours nous avons la presse et le cinéma, mais il est surprenant de constater que d'importants aspects de l'actualité restent ignorés tout simplement parce que chacun en admet l'existence au moment même où les faits se produisent. Ainsi, le projet auquel vous travaillez est l'un des plus vastes de l'histoire ; s'il se concrétise, il transformera l'avenir peut-être plus qu'aucun autre événement ne l'a jamais fait. C'est pourquoi mon université a décidé qu'il devait se trouver sur place un historien professionnel capable de combler les lacunes susceptibles de se produire au cours de la réalisation.

Matthews opina d'un signe de tête.

— Oui, c'est assez défendable, sans compter que le personnel non-scientifique, dont je fais partie, y trouvera une agréable diversion. On nous rebat les oreilles de conversations dans lesquelles trois mots sur quatre sont des symboles mathématiques. Je suppose toutefois que vous possédez des connaissances techniques assez sérieuses ?

Dirk parut légèrement mal à son aise.

— Pour dire vrai, confessa-t-il, il y a quinze ans que je n'ai plus effleuré la moindre science et, même à l'époque, je n'ai jamais pris cette branche très au sérieux. Il faudra que je m'y mette progressivement, au fur et à mesure de mes besoins.

— Ne vous en faites pas, nous sommes pourvus d'un cours accéléré pour hommes d'affaires fatigués ou politiciens sceptiques qui répondra à toutes vos aspirations.

Dirk demeura silencieux. Il y avait des moments où il se sentait accablé par l'immensité de sa tâche. Un jour, au cours des prochains six mois, l'œuvre à laquelle travaillaient des milliers d'hommes, depuis plus d'un demi-siècle, verrait son aboutissement. Son devoir à lui – son privilège aussi – serait d'être présent au moment où de l'autre côté du monde, dans le désert australien s'écrit une page d'histoire. Il devrait contempler les événements avec les yeux de l'avenir, et les enregistrer de telle façon que les hommes des générations futures puissent saisir l'esprit de l'époque présente.

Dirk et Matthews quittèrent le métro à la station de New Waterloo et firent à pied les quelques centaines de mètres qui les séparaient des

rives de la Tamise. Matthews avait raison, c'était bien là la meilleure façon de faire la connaissance de Londres. Le regard de Dirk glissa le long du fleuve et, par-dessus la spacieuse esplanade du nouvel Embankment construit vingt ans auparavant, il accrocha le dôme de la cathédrale Saint-Paul, humide et luisant sous un rayon de soleil inattendu. Il embrassa l'espace au-delà des grands buildings blancs de Charing Cross, mais le Palais du Parlement demeurait invisible, dérobé par la courbe de la Tamise.

— Beau point de vue, n'est-ce pas ? fit Matthews. Nous en sommes assez fiers à présent mais il y a trente ans cet endroit n'était qu'un affreux amalgame de quais et de limon. Tenez, vous voyez ce bateau, là-bas ? C'est la *Découverte*, qui conduisit le capitaine Scott dans l'Antarctique au début du siècle. Je lui jette souvent un coup d'œil en allant au bureau ; je me demande ce que le brave homme aurait pensé du petit voyage que nous préparons.

Dirk détailla plus attentivement la gracieuse coque de bois, les mâts élancés et la cheminée délabrée, tandis que son esprit dérivait dans le passé avec la facilité qui lui était coutumière. Il lui sembla que l'Embankment n'était plus là, mais que le vieux navire glissait en fumant entre les murs de glace d'un pays inconnu. Avec son sens aigu de la continuité historique, il pouvait fort bien partager les sentiments de Matthews. A travers Scott, le lien qui les unissait à Drake, à Raleigh, et même à de plus anciens explorateurs, n'était pas encore rompu ; seule l'échelle des choses avait changé.

— Nous y voici, fit son compagnon d'un ton nuancé de fierté. Le bâtiment n'est pas aussi impressionnant qu'il aurait pu l'être, mais nous ne disposions pas de beaucoup d'argent quand nous l'avons construit. Nous n'en avons d'ailleurs pas plus pour ce genre de choses actuellement.

La bâtisse claire, haute de trois étages, qui faisait face au fleuve était en effet sans prétention et n'avait apparemment été érigée que depuis peu d'années. Elle était entourée d'un vaste terrain vague chichement recouvert d'une herbe sans vigueur, probablement réservé à de futures constructions, et la végétation semblait l'avoir compris.

Néanmoins, comparé à d'autres édifices administratifs, le quartier général n'était pas sans avoir un certain charme et la vue qui s'ouvrait sur la Tamise possédait une incontestable beauté. A la hauteur du deuxième étage s'étalait une rangée de lettres aussi nettement découpées et aussi sévèrement pratiques que le style de l'ensemble. Elles formaient deux simples mots ; mais, à leur vue, Dirk ressentit un curieux picotement le long de son échine.

Il est vrai que le titre de *Bureau Interplanétaire* semblait quelque peu déplacé en plein centre d'une grande cité où des millions d'êtres ne se

préoccupaient que des affaires de la vie quotidienne. Sa présence était aussi insolite que celle de la *Découverte*, amarrée tout près de là, au terme de sa longue randonnée, mais le voyage qu'il évoquait était sans conteste plus formidable que tous ceux accomplis par des bateaux depuis le début des temps.

Le bureau était petit. Dirk devait le partager avec deux jeunes dessinateurs, mais comme la vue donnait sur la Tamise, il pouvait toujours poser ses yeux sur le grand dôme flottant au-dessus de Ludgate Hill, quand il était fatigué de ses rapports et de ses dossiers. De temps à autre, Matthews ou son chef passaient le voir pour bavarder, mais ils le laissaient le plus souvent seul, sachant que c'était là son désir. Il n'aspirait, en effet, qu'à la tranquillité, tout au moins jusqu'à ce qu'il ait approfondi l'étude des documents et des livres obligeamment procurés par Matthews.

Il n'existe que peu de rapports entre la Renaissance italienne et le Londres du XX^e siècle ; pourtant, la technique acquise, en écrivant une thèse sur Laurent le Magnifique était à présent d'un grand secours pour Dirk. Au premier coup d'œil, il savait discerner ce qui était sans importance de ce qui devait faire l'objet d'un examen attentif. En quelques jours, les grandes lignes de l'histoire furent jetées et il put commencer à situer les détails.

Le rêve était plus ancien qu'il ne l'avait imaginé. Il y a deux mille ans, les Grecs devinaient déjà que la Lune n'était pas un monde tellement dissemblable de la Terre et, au II^e siècle après Jésus-Christ, l'auteur satirique Lucien de Samosate écrivit le premier de tous les romans interplanétaires. Il avait donc fallu plus de dix-sept siècles pour franchir l'abîme séparant la fiction de la réalité et presque tous les progrès avaient été réalisés au cours des cinquante dernières années.

L'ère moderne débuta en 1923, lorsqu'un obscur professeur transylvanien, nommé Hermann Oberth, publia un opuscule intitulé *La Fusée dans l'Espace Interplanétaire*, dans lequel il développait pour la première fois les mathématiques du vol dans l'espace. En feuilletant les pages d'un des rares exemplaires encore en circulation, Dirk eut quelque peine à croire qu'une entreprise aussi énorme avait pu découler d'une origine aussi mince. Oberth, devenu un vieillard de quatre vingt-quatre ans, avait déclenché la réaction en chaîne qui devait mener, de son vivant, à la traversée effective de l'espace.

Au cours de la décade qui précéda la deuxième guerre mondiale, les disciples allemands d'Oberth perfectionnèrent la fusée à carburant liquide. Au commencement, eux aussi rêvaient de la conquête de l'espace, mais l'avènement de Hitler leur fit oublier leurs desseins... Londres portait toujours les cicatrices de cette époque, vieille de trente ans, lors de laquelle de grandes fusées descendirent de la stratosphère en déchirant l'air avec fracas.

Moins d'un an plus tard se leva une aube lugubre dans le désert du Nouveau-Mexique. Il semble qu'alors la rivière du Temps s'arrêta un

moment, avant de se précipiter en torrent dans un nouveau lit menant à un avenir différent, inconnu. Avec Hiroshima prirent fin une guerre et un âge ; la puissance et la machine s'étaient enfin rejointes, ouvrant toute large la route des étoiles.

Ce fut un chemin ardu qu'il fallut gravir pendant trente ans, trente années au cours desquelles triomphes et désenchantements alternèrent. En apprenant peu à peu à connaître les hommes qui l'entouraient, en écoutant leurs histoires et leurs conversations, Dirk rassemblait lentement des détails personnels que ni rapports, ni comptes rendus n'auraient pu lui fournir.

— *L'image de la télévision n'était pas trop nette au début, mais elle se stabilisa de seconde en seconde et nous obtînmes finalement quelque chose de bien. Ce fut le plus grand choc de ma vie ; pensez, j'étais le premier homme à voir l'autre face de la Lune ! Y aller me causera sans doute une petite déception...*

— *... La plus terrible explosion que vous ayez jamais entendue ! Quand nous nous sommes relevés, j'entendis Göring qui déclarait : « Si c'est là le maximum que vous pouvez faire, je dirai au Führer que tout cela n'est qu'un gaspillage d'argent. » Vous auriez dû voir la tête que faisait Von Braun !*

— *Le KX 14 est toujours là-haut. Il boucle une orbite toutes les trois heures, comme nous l'avions prévu, mais le fichu émetteur de radio a flanché à l'envol, si bien que nous n'avons jamais reçu les indications relevées par ses instruments...*

— *J'étais en train de regarder dans le grand réflecteur de trente centimètres quand la charge de poudre de magnésium atteignit la Lune, à environ cinquante kilomètres d'Aristarchus. Si vous jetez un coup d'œil au moment du coucher du soleil, vous pourrez voir le cratère qu'elle a creusé.*

Dirk se prenait parfois à envier ces hommes qui avaient au moins un idéal dans l'existence, même si cet idéal présentait pour eux quelque chose de mystérieux. A envoyer leurs engins à des milliers de kilomètres dans l'espace, ils devaient hériter d'un sentiment de puissance, mais la puissance est dangereuse, et parfois corruptrice. Pouvait-on se fier aux forces qu'ils faisaient éclore ? Le monde lui-même pouvait-il se fier à elles ?

Malgré sa formation intellectuelle, le jeune historien n'était pas affranchi pour autant de la peur de la science, crainte devenue si commune depuis les grandes découvertes de l'ère victorienne. Il se sentait non seulement isolé, au milieu de son nouvel entourage, mais aussi un peu inquiet. Les rares personnes auxquelles il parlait se montraient invariablement prévenantes et polies, mais une certaine timidité jointe à son désir d'exécuter sa tâche dans le minimum de

temps le tenait éloigné de toute activité sociale.

Pour le moment, ses principaux contacts avec les employés n'appartenant pas aux Public Relations n'avaient lieu qu'aux heures des repas. La petite cantine du Bureau Interplanétaire était gérée à tour de rôle par chacun des membres du personnel, en partant du directeur général. Le comité très entreprenant qui le dirigeait avait un faible pour les expériences culinaires tournant parfois à la catastrophe, ce qui n'empêchait d'ailleurs pas l'ordinaire d'être très bon en général, et Dirk reconnaissait que sa renommée de meilleure cuisine de Southbank pouvait très bien se justifier.

Comme le déjeuner de l'historien était une sorte de fête mobile dans le genre de Pâques, Dirk se trouvait pratiquement chaque jour en face d'une gamme de visages différents et il en arriva bientôt à connaître de vue la plupart des membres les plus importants de l'organisation. Personne ne lui accordait d'ailleurs la moindre attention. L'endroit étant constamment rempli d'oiseaux de passage en provenance d'universités ou de firmes industrielles du monde entier, Dirk n'était apparemment considéré que comme un savant en tournée, parmi les autres.

Par le canal de l'ambassade des Etats-Unis, son Institut s'était arrangé pour lui trouver un petit appartement à quelques centaines de mètres de Grosvenor Square ; Dirk se rendait à pied chaque matin à la station de Bond Street pour prendre le métro jusqu'à Waterloo Station.

Les horaires excentriques étaient très populaires à Southbank et même si Dirk s'attardait à son travail jusqu'à minuit, il percevait toujours autour de lui des échos d'activités dont l'origine se situait dans les cellules de recherche scientifique. Quand il voulait se détendre et prendre un peu d'exercice, il lui arrivait d'errer au long des couloirs déserts tout en notant les sections intéressantes qu'il pourrait un jour visiter officiellement. De cette manière, il en vint à connaître le bâtiment beaucoup mieux qu'avec les plans compliqués, copieusement surchargés, que Matthews lui avait prêtés et qu'il reprenait d'ailleurs à chaque instant.

Dirk tombait souvent sur des portes entrouvertes révélant la perspective de laboratoires en désordre ou de salles de machine hantées par des techniciens mélancoliques en expectative devant des appareils qui se refusaient probablement à donner satisfaction. Si l'heure était très avancée, la scène se fondait dans un brouillard de fumée de cigarettes ; alors, une bouilloire électrique et une théière bosselée occupaient la place d'honneur, au premier plan. Lorsque, par hasard, Dirk surprenait ce moment de triomphe technique, il devait prendre garde à ne pas partager le liquide douteux que les ingénieurs faisaient mijoter en permanence. C'est ainsi que de nombreux visages lui devinrent familiers, sans qu'il pût toutefois mettre un nom sur plus

d'une douzaine d'entre eux.

A trente-trois ans, Dirk Alexson était encore presque intimidé par les aspects quotidiens du monde extérieur. Il se plaisait mieux dans le passé, parmi ses livres, car bien qu'il eût passablement voyagé aux Etats-Unis, la majeure partie de sa vie avait eu pour cadre les milieux académiques. Ses collègues reconnaissaient en lui un travailleur sérieux et bien équilibré, possédant un flair presque intuitif pour débrouiller des situations compliquées. Personne ne savait s'il deviendrait un grand historien, mais son étude sur les Médicis était connue et faisait autorité. Ses amis ne comprirent jamais comment un homme aussi pacifique avait pu analyser avec tant de profondeur les mobiles qui guidèrent le comportement de cette famille très agitée.

Dirk était aussi persuadé qu'il ne devait qu'à un pur hasard son déplacement de Chicago à Londres. Quelques mois plus tôt, il s'était rendu compte que la scène petite et encombrée où se jouent les drames de l'Italie de la Renaissance perdait peu à peu de son attrait, si toutefois un terme aussi doux peut s'appliquer à un tel nœud d'intrigues et d'assassinats. Ce n'était pas la première fois que Dirk voyait se modifier la source de son intérêt et il craignait que ce ne soit pas la dernière, car il était toujours à la recherche d'un travail auquel il consacrerait sa vie entière. Dans un moment de dépression, il avait fait remarquer à son doyen que seul l'Avenir pourrait constituer un sujet susceptible de lui plaire véritablement. Cette doléance accidentelle, exprimée un peu à la légère, coïncida par hasard avec une lettre de la Fondation Rockefeller, si bien qu'avant de savoir ce qui lui arrivait, Dirk était déjà en route pour Londres.

Les premiers jours, il fut hanté par le spectre de sa propre incapacité. Heureusement, il avait découvert que c'était toujours ainsi lorsqu'il entreprenait un nouveau travail. Au bout d'une semaine environ, il sentit qu'il possédait une image passablement nette de l'organisation dans laquelle il venait de tomber d'une façon aussi inattendue. Sa confiance en lui s'en ressentit et il connut une légère détente.

Son journal, dont l'origine remontait à ses années de classes élémentaires, était tenu d'une manière assez décousue. Dirk le négligeait la plupart du temps, par passades. Il décida de se remettre à consigner ses impressions et les événements quotidiens de sa vie.

Aujourd'hui, 3 mai 1978 il y a exactement une semaine que je suis à Londres et je n'ai encore rien vu de la ville à part les environs de Bond Street et de Waterloo Station. Quand il fait beau, Matthews et moi, allons généralement faire un tour le long de la Tamise, après déjeuner. Nous traversons le Pont Neuf (construit il y a quarante ans) et nous déambulons en remontant ou en descendant le cours du fleuve, selon notre humeur, pour retraverser à Charing Cross ou à Blackfriars. Nous apportons

évidemment des tas de variations à cet itinéraire fondamental.

Alfred Matthews a environ quarante ans et je le trouve très sympathique. Il possède un extraordinaire sens de l'humour, mais je ne l'ai jamais vu sourire ; il est absolument amorphe. Il paraît très bien connaître son travail ; beaucoup mieux, si j'ose dire, que Mac Andrews qui est pourtant son chef. Mac est environ de dix ans son aîné ; comme lui, il a fait ses armes dans le journalisme avant d'entrer aux « Public Relations ». C'est un homme maigre comme un chien affamé, parlant avec un léger accent écossais qui disparaît complètement quand il s'énerve. Cela doit prouver quelque chose, mais je me demande bien quoi. Il n'est pas mauvais garçon, mais je ne pense pas qu'il est très doué. Alfred fait tout le travail, et le peu de sympathie qui règne entre eux rend difficile toute tentative de rester en bons termes avec les deux ensemble.

La semaine prochaine, j'espère étendre le champ de mes relations et aller un peu plus de l'avant. J'aimerais surtout lier connaissance avec l'équipage, mais j'évite de rencontrer des savants tant que je n'en sais pas davantage sur la propulsion atomique et les orbites interplanétaires. Alfred va m'enseigner tout cela la semaine prochaine ; du moins, il le prétend. Ce que je veux aussi éclaircir, c'est la raison pour laquelle on a constitué une organisation aussi hydride que le Bureau Interplanétaire, car dans les journaux on apprend très peu de choses sur sa formation ou sur ses origines. L'institution entière n'est qu'un amas de paradoxes. Elle vit dans un état de banqueroute perpétuelle et pourtant passe pour dépenser quelque chose comme dix millions de livres par an. Le gouvernement ne touche pour ainsi dire pas à son administration, mais sous plusieurs rapports elle paraît aussi autocratique que la B.B.C. N'empêche que lorsqu'elle est attaquée au Parlement (ce qui se produit tous les mois), il se trouve toujours quelque ministre pour se lever et la défendre. Après tout, peut-être Mac est-il un meilleur organisateur que je ne l'imagine...

Droite comme une flèche, sur huit kilomètres, la voie d'acier luisante s'étirait sur la surface du désert. Elle pointait vers le nord-ouest, en direction du centre inhabité du continent et, au-delà, vers l'océan. Depuis une génération, de nombreux appareils bizarres s'élevaient en grondant au-dessus de cette terre – jadis le domaine incontesté des indigènes – mais le plus énorme et le plus bizarre d'entre tous reposait sur la rampe de lancement qui devait la catapulter dans le ciel.

Dans cette vallée, entre les collines basses, une petite ville avait surgi du désert, une ville construite dans un but unique, que matérialisaient les entrepôts de carburant et la station génératrice situés à l'autre bout de la longue voie. Là étaient rassemblés des savants et des ingénieurs de tous les pays du monde. C'est là qu'au cours des trois dernières années le *Prométhée*, le premier de tous les astronefs, avait vu le jour.

Le *Prométhée* de la légende avait apporté le feu du ciel sur la terre ; le *Prométhée* du XX^e siècle devait ramener le feu atomique au royaume des dieux et démontrer que l'Homme, par ses seuls efforts, s'était enfin libéré des chaînes qui le retenaient prisonnier sur sa planète depuis un million d'années.

Personne ne semblait savoir qui avait ainsi baptisé l'appareil. En réalité, il ne s'agissait pas d'une simple fusée, mais de deux machines distinctes qu'avec un manque d'imagination remarquable les constructeurs avaient gratifiées des noms de *Alpha* et *Bêta*. Seul, l'élément supérieur, *Alpha*, était une véritable fusée, alors que *Bêta* s'appelait de son vrai nom un « athodide hypersonique », et que l'on s'accordait d'ailleurs généralement à qualifier de « réacteur atomique », terme à la fois plus simple et plus expressif.

Il y avait loin des bombes volantes de la Deuxième Guerre Mondiale au *Bêta* de deux cents tonnes, capables d'effleurer le sommet de l'atmosphère à des milliers de kilomètres- heure. Pourtant les deux engins fonctionnaient d'après le même principe (l'utilisation de la vitesse acquise pour fournir la compression au réacteur), mais la principale différence résidait dans le carburant. Le V-1 consommait de l'essence tandis que *Bêta* utilisait du plutonium et son rayon d'action était pratiquement illimité. Aussi longtemps que ses entonnoirs à air capteraient et comprimeraient les gaz ténus des hautes couches atmosphériques, la fureur blanche de la pile atomique jaillirait des réacteurs. C'est seulement lorsque l'air deviendrait trop rare pour procurer la puissance nécessaire qu'on injecterait dans la pile le méthane de ses réservoirs, ce qui la transformerait alors en une authentique fusée.

Bêta pourrait quitter l'atmosphère, mais sans jamais échapper complètement à la Terre. Son rôle était double. Il lui fallait d'abord emmener des réservoirs de carburant sur une orbite autour du globe, où ils graviteraient en attendant que l'on ait besoin d'eux. Ce n'est qu'une fois cette tâche terminée que *Bêta* emporterait *Alpha* dans l'espace. Comme satellite artificiel, ce dernier ferait alors le plein en pompant le carburant des réservoirs laissés en attente, lancerait ses moteurs pour contrecarrer la force qui l'attachait encore à la Terre et ferait enfin route vers la Lune.

Accomplissant patiemment ses périples autour du globe, *Bêta* attendrait le retour de sa compagne. Au terme de sa randonnée de huit cent mille kilomètres, *Alpha* disposerait d'à peine assez de carburant pour s'aligner sur une orbite parallèle. Son équipage et son matériel seraient alors transférés sur *Bêta*, qui posséderait des réserves suffisantes pour les ramener à Terre en toute sécurité.

C'était un plan compliqué, mais c'était la seule façon pratique de faire un voyage Terre-Lune aller et retour avec une fusée ne pesant pas moins de plusieurs centaines de tonnes. De plus, il comportait de nombreux avantages. Les deux engins pouvaient être conçus pour accomplir leurs tâches respectives avec une efficience qu'aucun astronef monobloc ne posséderait jamais. Il est, en effet, impossible de combiner sur un appareil unique la capacité de voler dans l'atmosphère terrestre et celle de se poser sur une planète sans air.

Quand viendrait le moment de l'expédition suivante, *Alpha*, qui tournerait toujours autour de la Terre, serait prêt à servir de nouveau après avoir été ravitaillé dans l'Espace ; aucun autre voyage ne serait plus aussi difficile que le premier. L'avenir verrait naître des moteurs plus perfectionnés et l'on en arriverait, après la fondation de la colonie lunaire, à créer des stations de ravitaillement sur la planète même. Tout serait alors rendu facile ; le vol interplanétaire deviendrait une affaire purement commerciale, encore qu'il ne faille pas s'attendre à un tel progrès avant un demi-siècle au moins.

En attendant, le *Prométhée*, alias *Alpha* et *Bêta*, allongeait toujours sa forme luisante sous le soleil australien tandis que les techniciens s'affairaient autour de lui, pour installer ou éprouver les derniers appareils. L'heure de son destin approchait. Dans quelques semaines, si tout allait bien, il emporterait les espérances et les craintes de toute l'humanité dans les profondeurs désertiques d'au-delà du ciel.

— Je me demandais quand vous alliez poser cette question, dit Mac Andrews. La réponse est plutôt compliquée.

— Je serais bien surpris si elle était plus embrouillée que les machinations de la famille Médicis, rétorqua Dirk assez sèchement.

— Non, car nous n'avons encore jamais utilisé l'assassinat, encore que nous en ayons quelquefois l'envie. Miss Reynolds, voulez-vous prendre les communications pendant que je parle avec le docteur Alexson ? Merci.

Bon ; comme vous le savez, les fondations de l'astronautique – la science du voyage dans l'Espace – étaient assez bien plantées dès la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Le V-2 et l'énergie atomique avaient convaincu la plupart des gens que l'Espace pouvait être franchi si on le désirait. Il se trouva plusieurs sociétés, en Angleterre et aux Etats-Unis, pour promulguer activement l'idée que nous devions aller sur la Lune et sur les planètes. Ces sociétés firent des progrès lents mais réguliers jusqu'en 1955, date où les choses commencèrent vraiment à prendre tournure.

« Quelques années plus tard, le projectile téléguidé de l'armée américaine *Orphan Annie* atteignit la Lune avec une charge de vingt-cinq livres de magnésium à bord. A partir de ce moment, le public commença à comprendre que les voyages interplanétaires n'étaient pas la chimère d'un avenir éloigné mais une réalité presque immédiate, à la portée d'une génération. L'astronomie plaça la physique nucléaire au premier rang des sciences exactes, tandis que les organisations groupant les fervents de la fusée voyaient leurs listes d'adhérents s'allonger à vue d'œil. Mais envoyer sur la Lune un projectile sans pilote était une chose ; poser là-bas un astronef de taille normale pour le ramener ensuite sur Terre en était une autre.

« Beaucoup de gens estimaient que la traversée de l'Espace était aussi nécessaire pour le progrès que la découverte du Nouveau Monde l'avait été quatre siècles auparavant. Elle ouvrirait de nouvelles perspectives, procurerait un but si passionnant à la race humaine qu'il en obnubilait les différends internationaux et ferait apparaître les conflits de castes du début du XX^e siècle sous leur véritable jour. Les énergies, n'étant plus gaspillées par les guerres, seraient employées à plein pour la colonisation des planètes, un travail qui nous occuperait certainement pendant de nombreux siècles. En tout cas, telle était la théorie. »

Ici, Mac Andrews ébaucha un sourire, puis il reprit :

— Bien entendu, il y avait aussi des tas d'autres raisons. Vous savez

quelle époque instable furent les années 50. L'argument en faveur du vol interplanétaire se résumait alors dans le fameux slogan : *L'énergie atomique rend le voyage à travers l'espace non seulement possible, mais impératif* 1 Tant qu'elle se confinait à la Terre, l'Humanité mettait trop d'œufs dans un seul fragile panier.

« Tout ce qui nous entoure ici fut réalisé par un groupe bizarre, un mélange de savants, d'écrivains, d'éditeurs et d'hommes d'affaires réunis sous l'ancien nom de *Société Interplanétaire*. Avec un capital très restreint, ces gens lancèrent la revue *Vers l'Espace*, inspirée du magazine de la Société Nationale Géographique Américaine. Ce que cette dernière avait fait pour la Terre pouvait maintenant être fait pour le Système solaire, prétendait-on. *Vers l'Espace* était une tentative destinée à inciter le public à devenir actionnaire dans la conquête des planètes. Cette publication répondait au nouvel engouement du public pour l'astronomie ; ceux qui s'y abonnaient avaient conscience d'aider au financement du premier vol interplanétaire.

« Le projet aurait échoué quelques années plus tôt, mais, à présent, l'époque était mûre. En peu de temps, il y eut environ deux cent cinquante mille souscripteurs répartis dans le monde entier et, en 1962, fut fondé le Bureau Interplanétaire qui devait se consacrer entièrement aux problèmes du vol dans l'Espace. Au début, il ne put offrir les mêmes salaires que les grands centres de recherches sur les fusées que patronnait le gouvernement, mais il attira lentement les meilleurs spécialistes de la question. Même pour une rémunération moindre, ces derniers préféraient œuvrer à un plan constructif plutôt que de fabriquer des projectiles consacrés au transport des bombes atomiques. Dans les premiers temps, l'organisation fut également aidée par une ou deux donations. Quand le dernier milliardaire anglais mourut, en 1965, il frustra le Trésor de presque toute sa fortune en la transformant en un legs en notre faveur.

« D'emblée, le Bureau Interplanétaire fut une organisation à l'échelle mondiale et la fixation de son quartier général à Londres fut largement due à un accident historique. Il aurait aussi bien pu s'installer en Amérique et nombreux sont vos compatriotes qui déplorent encore cette situation. Mais, pour certaines raisons, vous, Américains, êtes toujours restés un peu conservateurs dans le domaine de cette science ; vous ne l'avez prise vraiment au sérieux que plusieurs années après nous. Ne vous en faites pas : les Allemands nous battent tous les deux.

« Il faut aussi vous dire que votre pays est beaucoup trop petit pour des recherches astronautiques. Oui, je sais que cela paraît étrange, mais si vous regardez une carte démographique, vous comprendrez tout de suite. Il n'existe que deux endroits au monde qui soient favorables aux expériences sur les fusées à grand rayon d'action. L'un

est le désert du Sahara – et encore est-il trop proche des grandes villes d'Europe – et l'autre le désert de l'Ouest australien, où le gouvernement britannique entreprit l'installation de ses terrains d'essai, dès 1947. Ceux-ci ont plus de seize cents kilomètres d'océan, ce qui fait un total de près de cinq mille kilomètres. Vous ne trouverez aucun endroit aux Etats-Unis d'où vous pourriez lancer une fusée en toute sécurité à huit cents kilomètres. C'est donc partiellement à cause de cette particularité géographique que les choses ont évolué ainsi.

« Où en étais-je ? Ah ! oui, à peu près vers 1960. C'est vers cette date que nous commençons à prendre de l'importance, et ce pour deux raisons qui ne sont pas très connues. A cette époque, une branche entière de la physique nucléaire voyait sa progression stoppée complètement. Les savants de la Commission pour le Développement Atomique pensaient pouvoir améliorer la réaction « hydrogène-hélium » — je ne veux pas parler de la réaction au tritium de l'ancienne bombe H – mais les expériences décisives avaient été interdites, et à juste titre. En effet, il y a passablement d'hydrogène dans la mer ! Aussi les physiciens nucléaires en étaient-ils réduits à trépigner et à ronger leur frein en attendant que nous puissions leur construire des laboratoires dans l'Espace. Là, au moins, si quelque chose n'allait pas, l'importance ne serait pas grande ; le système solaire hériterait tout simplement d'un second soleil pour un certain temps. Là C.D.A. espérait aussi que nous la débarrasserions des dangereux déchets de fission des piles, trop radioactifs pour être conservés sur Terre, mais pouvant cependant se révéler utiles un jour ou l'autre.

« Le deuxième motif n'était pas aussi spectaculaire, mais néanmoins il revêtait peut-être une importance plus immédiate. Les grandes compagnies de radio et de télévision voyaient la nécessité de s'étendre dans l'Espace ; c'était l'unique moyen de créer des émissions de TV capables de toucher le monde entier et d'installer un service de communications universelles. Comme vous le voyez, les ondes ultra-courtes du radar et de la télévision n'épousent pas la courbure de la Terre, mais voyagent suivant une ligne pratiquement droite, si bien qu'une station ne peut envoyer ses signaux que jusqu'à la limite de l'horizon visible. Des relais aéroportés avaient bien été construits pour tourner la difficulté, mais on comprit que la solution idéale ne serait trouvée que lorsque des stations répétitrices seraient installées à des milliers de kilomètres au-dessus du globe, sur des satellites artificiels évoluant par exemple sur des orbites de vingt-quatre heures, de telle sorte qu'ils sembleraient immobiles dans le ciel.

« Ainsi, aux environs de 1970, nous étions épaulés par quelques-unes des plus puissantes organisations techniques mondiales, disposant de fonds virtuellement illimités. Elles devaient venir à nous

puisque nous possédions tous les spécialistes. Dans les premiers temps, je crois qu'il y eut quantité de chamailleries ; les ministères de la Recherche Scientifique ne nous ont jamais pardonné entièrement de leur avoir volé leurs meilleurs savants. Mais, en général, nous nous entendrons assez bien avec la C.D.A., Westinghouse, la General Electric et les autres. Ils ont tous des bureaux ici, vous l'avez probablement remarqué. En dehors des capitaux très substantiels qu'ils nous fournissent, les services techniques qu'ils nous rendent n'ont pas de prix. Sans leur aide, je ne crois pas que nous aurions atteint le stade actuel avant vingt autres années.

— Je n'avais aucune idée de l'étendue de vos ramifications, murmura Dirk.

— Cela n'est rien, croyez-moi ! se récria l'autre. Je ne pense pas qu'il existe encore beaucoup de grosses firmes industrielles n'étant pas convaincues que nous pouvons les dépanner d'une manière ou d'une autre. Les compagnies télégraphiques économiseront des milliards le jour où elles pourront remplacer leurs stations et leurs lignes terrestres par quelques répéteurs dans l'Espace ; l'industrie chimique...

— Oh ! je vous crois sur parole ! Je me demandais d'où venait tout cet argent et je réalise maintenant l'ampleur de la chose.

— Il est aussi exact que la physique en général fera des progrès énormes quand nous pourrons construire des laboratoires dans l'Espace. Je vous laisse deviner avec quelle impatience les astronomes attendent l'installation d'observatoires qui ne seront jamais gênés par les nuages...

— Je sais donc à présent, fit Dirk en énumérant sur ses doigts, comment est né l'Office Interplanétaire, ce qu'il espère réaliser, mais j'ai encore beaucoup de mal à définir exactement *ce qu'il est*...

— Légalement, c'est une société ne réalisant aucun bénéfice et destinée, comme le précise sa charte, aux recherches dans le domaine du vol interplanétaire. A l'origine, elle obtenait ses fonds de la revue *Vers l'Espace*, mais cette dernière n'a plus aucun rapport officiel avec nous depuis qu'elle a fusionné avec l'Institut National de Géographie, encore qu'elle continue à maintenir de nombreux contacts officieux. La majeure partie de l'argent provient aujourd'hui de subventions gouvernementales et de participations industrielles. Lorsque le voyage interplanétaire reposera entièrement sur des bases commerciales, comme l'aviation actuelle, nous nous développerons dans un sens probablement différent. Il y a quantité d'angles politiques à considérer dans cette affaire, et personne ne peut prédire exactement ce qui se

passera quand les planètes commenceront à être colonisées.

Dirk réalisait pour la première fois toute la portée de l'idéal auquel œuvraient ces hommes ; il en était subjugué et passablement effrayé. L'humanité était-elle mûre pour être transplantée dans l'Espace, était-elle prête à se mesurer avec l'inconnu de mondes stériles et inhospitaliers auxquels elle n'était pas destinée ?

Il n'en était pas sûr et, au plus profond de lui-même, il ressentait une grande inquiétude.

Depuis la rue, le 53 de Rochdale Avenue ressemblait à l'une de ces résidences néo-géorgiennes que les plus privilégiés des agents de change du début du XX^e siècle faisaient construire pour leurs vieux jours. Située bien en retrait de la route, la demeure s'ornait de gazon et de parterres dessinés avec goût, encore que passablement négligés. Quand le temps était beau, ce qui arrivait quelquefois en ce printemps 1978, on pouvait y apercevoir cinq jeunes hommes accomplissant sans méthode des travaux de jardinage avec des outils inadéquats. Il était visible qu'ils ne recherchaient là qu'un dérivatif et que leur esprit était ailleurs.

Si le secret avait été bien gardé, on le devait surtout au fait que les hommes chargés de la sécurité étaient eux-mêmes d'anciens journalistes. Pour le monde entier, l'équipage du *Prométhée* n'avait pas encore été sélectionné, alors qu'en fait son entraînement avait commencé depuis plus d'un an. Il se poursuivait avec une calme efficacité, à huit kilomètres à peine de Fleet Street, épargné pourtant par la terrible lumière de la curiosité publique.

Sur toute la planète, il n'y aurait probablement jamais plus d'une poignée d'hommes capables de piloter un astronef, car aucun travail ne demande une telle combinaison de qualités physiques et mentales. Le parfait pilote doit non seulement être un astronome de première force, un mécanicien expert et un spécialiste de l'électronique, mais il doit pouvoir agir avec la même efficacité en l'absence de toute pesanteur ou quand l'accélération de la fusée lui confère un poids d'un quart de tonne.

Comme un même individu ne peut remplir à lui tout seul toutes ces conditions, on avait décidé depuis de nombreuses années que l'équipage d'un astronef devait comprendre au moins trois hommes, n'importe lequel d'entre eux devant être en mesure d'assurer le service des autres en cas d'urgence. Le Bureau Interplanétaire en formait cinq, dont deux constituaient la réserve en prévision d'une défaillance de dernière minute. Jusqu'ici d'ailleurs, aucun des apprentis ne savait qui ferait partie de cette réserve.

Le capitaine de l'appareil serait vraisemblablement Victor Hassel, vingt-huit ans, le seul homme au monde à avoir navigué plus de cent heures en chute libre. Ce record, accidentel précisons-le, s'était produit deux ans auparavant, lorsque Hassell avait emmené une fusée expérimentale sur une certaine orbite autour de la Terre, orbite qu'il avait dû boucler trente fois avant de pouvoir réparer une avarie survenue dans les circuits de mise à feu, et de réduire ainsi suffisamment sa vitesse pour retomber sur la planète. Son concurrent le plus proche, Pierre Leduc, ne comptait que vingt heures de vol

orbital à son actif.

Les trois autres n'étaient pas des pilotes professionnels. Arnold Clinton, l'Australien, était ingénieur en électronique et spécialiste en matière de calculatrices et de contrôles automatiques. L'astronomie se trouvait représentée par le jeune et brillant Américain Lewis Taine, dont l'absence prolongée de l'observatoire du mont Palomar nécessitait à présent des explications embrouillées pour l'opinion publique. La Commission pour le Développement Atomique fournissait James Richards, un expert en systèmes de propulsion nucléaire. Homme mûr de trente-cinq ans, il était habituellement traité de « grand-papa » par ses collègues.

La vie à la « nursery » (nom décerné au camp par ceux qui en partageaient le secret) combinait les traits caractéristiques de la routine d'un collègue, d'un monastère et d'une base de bombardiers en théâtre d'opérations. Elle était colorée par la personnalité des cinq « élèves » et celle des savants qui se succédaient en un flot ininterrompu, certains apportant leur part de connaissances, d'autres venant y puiser un enseignement. Vie intensément active, mais cependant heureuse, car elle comportait un but et un idéal.

Il n'y avait qu'une ombre au tableau, inévitable, celle-là. Personne ne savait qui devrait rester en arrière quand sonnerait l'heure de la décision. Lesquels d'entre eux cinq resteraient plantés au milieu des sables du désert, regarderaient mélancoliquement le *Prométhée* s'enfoncer dans le ciel jusqu'à ce que le tonnerre de ses réacteurs ne soit plus perceptible ?

*

**

Lorsque Dirk et Matthews, marchant sur la pointe des pieds, firent leur entrée dans la salle où une conférence sur l'astronavigation battait son plein, ils reçurent un coup d'œil sans aménité de la part de l'orateur, mais les cinq hommes assis autour de lui ne leur accordèrent pas la moindre attention. Aussi discrètement que possible, Dirk se mit à les dévisager tandis que son compagnon lui chuchotait leurs noms.

Il reconnut Hassell grâce aux photographies parues dans les journaux, mais les autres lui demeuraient étrangers. Assez surpris, il constata qu'ils ne répondaient à aucun type particulier ; leurs seuls points communs étaient l'âge, l'intelligence et la vivacité. D'après les questions qu'ils posaient de temps à autre au conférencier, l'historien déduisit qu'ils discutaient les manœuvres de prise de contact sur la Lune. Toute la conversation était d'ailleurs d'un niveau si élevé pour lui qu'il se fatigua bien vite et qu'il accueillit avec plaisir le coup de tête interrogateur que Matthews lança en direction de la porte.

Revenus dans le couloir, ils reprirent leurs aises et allumèrent une cigarette.

— Eh bien, dit Matthews, maintenant que vous avez vu nos cobayes, dites-moi ce que vous en pensez.

— Il m'est encore difficile d'émettre un jugement. Ce que j'aimerais pouvoir faire, c'est les rencontrer officieusement et bavarder avec eux à bâtons rompus.

L'autre souffla un rond de fumée qu'il regarda pensivement.

— Pas commode ; vous pensez bien qu'ils ne disposent pas de beaucoup de loisirs. Aussitôt terminé leur travail ici, ils foncent le plus souvent à bride abattue pour retrouver leurs familles.

— Combien parmi eux sont mariés ?

— Leduc a deux enfants, tout comme Richards. Vic Hassell s'est marié il y a à peu près un an. Les autres sont célibataires.

Dirk se demanda quelle pouvait bien être l'opinion des épouses sur cette aventure, pas tellement intéressante pour elles, à tout prendre. Il se demanda aussi si les hommes eux-mêmes ne considéraient leur mission que comme un travail quelconque ou s'ils ressentaient cet enthousiasme – c'était le vrai mot – qui avait visiblement inspiré les fondateurs du Bureau Interplanétaire.

Tout en bavardant, Dirk et Matthews étaient parvenus auprès d'une porte arborant l'étiquette *Entrée interdite à toute personne étrangère au personnel technique*, porte qui pivota d'ailleurs sur ses gonds à la première et timide pression de Matthews.

— Les imprudents ! s'exclama celui-ci. Personne dans le secteur, dirait-on ; alors entrons... Je ne suis pas un savant, mais je crois que c'est un des endroits les plus intéressants que je connaisse.

Dirk, qui suivait son guide dans la demi-obscurité, crut suffoquer d'étonnement quand la pièce fut brusquement inondée de lumière... par Matthews qui avait trouvé l'interrupteur.

Ils venaient de pénétrer dans un poste de pilotage ; des rangées de manettes et de compteurs les entouraient de toutes parts. Les seuls meubles étaient représentés par trois sièges luxueux installés sur des systèmes de suspension très complexes.

L'historien étendit le bras pour toucher l'un d'eux, qui se mit à se balancer doucement d'avant en arrière.

— Ne dérangez rien, lui recommanda vivement son compagnon. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais nous ne sommes

réellement pas à notre place ici...

Dirk se contenta donc d'examiner les appareils d'une distance respectueuse. S'il pouvait deviner le rôle de quelques-uns d'entre eux grâce aux inscriptions qu'ils portaient, la plupart lui étaient totalement étrangers. Les mots de « clavier » et d'« auto » se répétaient fréquemment, et presque aussi souvent ceux de « carburant », « température de conduite », « pression » et « distance Terre ». D'autres, tels que « intervention d'urgence », « avertisseur d'aération » et « pile Jettison » avaient un avant-goût de danger. Un troisième groupe, encore plus énigmatique, laissait le terrain libre à l'imagination : « Alt. Trig. Sync. » « Neut. compt. » et « vidéo-mél. » étaient peut-être les spécimens les plus typiques de cette catégorie.

— On dirait presque que la maison est sur le point de s'envoler d'un moment à l'autre, pas vrai ? fit Matthews. Naturellement, cela n'est que la réplique fidèle du poste de pilotage d'*Alpha*. Je les ai vus s'entraîner là-dessus, c'est une chose magnifique à voir, même si l'on ne comprend pas très bien ce que tout cela représente.

Dirk eut un rire un peu forcé.

— Tomber sur un tableau de bord d'astronef au beau milieu d'un faubourg bien tranquille de Londres est quand même un peu étrange.

— Le faubourg ne sera plus aussi tranquille la semaine prochaine, quand nous ouvrirons les portes à la presse. Je ne serais pas étonné si les journalistes nous lynchaient parce que nous avons observé un silence complet depuis si longtemps.

— La semaine prochaine, dites-vous ?

— Oui, si tout marche suivant les plans prévus. A ce moment-là, *Bêta* devra avoir passé son épreuve finale de pleine vitesse et nous ferons tous nos valises pour l'Australie. A propos, avez-vous vu les films des premiers lancements ?

— Non.

— Alors rappelez-moi de vous les faire projeter, ils sont instructifs au possible.

— Quelles sont les performances obtenues jusqu'à maintenant ?

— Plus de sept kilomètres à la seconde à chargement complet. A cette vitesse, qui n'est pas bien éloignée de la vélocité orbitale, toutes les commandes ont continué à fonctionner parfaitement. Dommage quand même que nous ne puissions pas tester *Alpha* avant l'envol définitif.

— Qui est pour quand ?

— La date n'est pas encore fixée, mais nous savons que le départ aura lieu lorsque la Lune entrera dans son premier quartier. L'appareil prendra contact dans la région de la *Mare Imbrium*, au début de la matinée lunaire. Le retour est prévu pour la fin de l'après-midi, de sorte que nos hommes pourront disposer là-bas d'environ dix jours terrestres.

— Mais pourquoi spécialement la *Mare Imbrium* ?

— Parce qu'elle est plate, bien cartographiée et qu'elle possède l'un des paysages les plus intéressants de la Lune. De plus, depuis Jules Verne, c'est toujours là que les astronefs se sont posés. Vous savez, je suppose, que ce nom signifie *Mer des Pluies* ? Mais il vaudrait mieux s'en aller d'ici avant qu'on nous y découvre. Vous en avez assez vu ?

— Oui, merci. C'est assez impressionnant, mais pas encore autant que le cockpit d'un avion à réaction transcontinental.

— Vous ne seriez peut-être plus du même avis si vous saviez ce que cachent tous ces tableaux. Arnold Clinton – il est le roi en matière d'électronique – m'a dit un jour qu'il y avait trois mille tubes électroniques rien que dans la calculatrice et dans le contrôleur de circuits. Et il doit bien y en avoir quelques bonnes centaines du côté de l'émission.

Dirk l'entendit à peine. Pour la première fois, il venait de prendre notion de la fuite du temps. A son arrivée, quinze jours plus tôt, l'instant du départ n'était encore qu'une perspective lointaine, se situant dans un avenir indéfini. Telle était du moins l'impression générale qui prévalait dans le monde extérieur, impression qui semblait actuellement tout à fait erronée.

En proie à un étonnement sincère, Dirk se tourna vers Matthews.

— Votre Département des Relations Publiques paraît avoir trompé tout le monde avec beaucoup de succès, se plaignit-il. Dans quel but ?

— Ce n'est qu'une affaire purement politique. Au temps jadis, nous devions parler fort et faire des promesses spectaculaires pour attirer sur nous un brin d'attention. Maintenant, nous préférons en dire le moins possible jusqu'à ce que tout soit bien en route. C'est la seule façon d'éviter des racontars fantastiques, de même que le désenchantement et l'impression de platitude qui en découlent par la suite. Vous vous souvenez du KY 15 ? Ce fut la première fusée pilotée

par des hommes qui atteignit l'altitude de seize cents kilomètres, mais plusieurs mois avant son départ, les gens croyaient dur comme fer que nous allions l'envoyer sur la Lune. Bien entendu, il en résulta une terrible déception, même lorsqu'elle eut rempli son rôle à la perfection. C'est pourquoi j'appelle souvent mon bureau la « Section de Publicité Négative ». Nous serons bien soulagés, croyez-moi, quand toute cette histoire sera terminée et que nous pourrons enfin reprendre notre marche en avant.

Jusqu'à présent, écrivit Dirk ce soir-là dans son journal, je n'ai fait que grignoter les bords du Bureau Interplanétaire. Matthews n'a pas cessé de me faire graviter autour du centre comme une planète mineure. Il faut donc que j'acquière une vélocité parabolique pour m'échapper. (Je commence à adopter leur langage, ainsi qu'il me l'avait prédit.)

Les gens que je voudrais contacter sont les savants et les ingénieurs, car ceux-ci sont les véritables forces vives qui se dissimulent derrière la façade de l'organisation. Qu'ont-ils dans le ventre, pour parler net ? Ne sont-ils qu'un groupe de Frankenstein ne s'intéressant qu'à un projet technique sans la moindre considération pour ses conséquences ? Ou bien discernent-ils, peut-être plus clairement que Mac Andrews et Matthews, où toute cette histoire va les mener ? Les deux « M » me rappellent parfois une paire de marchands de biens qui essaieraient de vendre la Lune. Ils font un travail et ils le font bien, mais quelqu'un a dû les inspirer à l'origine.

Le directeur général m'a paru être une personnalité très intéressante, d'après l'entrevue de quelques minutes que j'ai eue avec lui le jour où je suis arrivé, mais je peux difficilement lui faire subir un interrogatoire. Le dû recteur général adjoint aurait pu me sauver la mise, étant donné que nous sommes Californiens tous les deux ; dommage qu'il ne soit pas encore rentré des Etats-Unis...

C'est demain que je dois entreprendre le cours d'Astronautique sans peine, que Matthews m'a promis à mon arrivée. Il s'agit, paraît-il, d'un film long de six bobines, et s'il ne m'a pas encore été donné de le voir, c'est parce que personne n'est capable, dans toute cette pépinière de génies, de réparer un projecteur de trente-cinq millimètres. Alfred prétend qu'après cela je pourrai tenir la dragée haute aux astronomes.

En bon historien, je suppose que je ne devrais avoir aucun préjugé dans un sens ou dans Vautre, afin d'être à même d'observer les activités de l'organisation d'un œil impartial, mais il n'en est rien. Je commence à m'inquiéter de plus en plus des ultimes conséquences de ces travaux, et les banalités qu'Alfred et Mac s'obstinent à m'enseigner ne me satisfont pas du tout. Je crois que c'est pour cela que je souhaite ardemment prendre contact avec les savants les plus éminents et connaître leur opinion. Peut-être qu'alors je pourrai formuler un jugement valable, si toutefois tel est mon rôle...

Plus tard :

Mais, naturellement, que c'est mon rôle ! Voyez Gibbon, voyez Toynbee. Aussi longtemps qu'un historien ne tire pas de conclusions (justes ou fausses) il n'est qu'un vulgaire classeur de dossiers.

Plus tard encore :

Comment l'avais-je oublié ? Je me suis rendu ce soir à Oxford Circus dans l'un de ces nouveaux autobus à turbine. Ils sont très silencieux, mais

si l'on prête attentivement l'oreille, on peut les entendre chanter d'une voix faible et extrêmement aiguë de soprano. Les Londoniens en sont excessivement fiers, étant les premiers du monde à en posséder. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi un engin aussi simple qu'un autobus a mis presque aussi longtemps à se perfectionner qu'un astronef. Cela doit avoir un rapport avec les conditions économiques de la mécanique, je présume...

— Vous m'excuserez si je prends congé de vous, prononça Matthews d'un air un peu confus. Je sais que c'est un très bon film, mais je deviendrais fou à hurler s'il fallait que j'y assiste encore ce coup-ci. Sans me tromper, je peux dire que je l'ai déjà vu au moins cinquante fois !

— Ne vous en faites pas pour moi, répondit Dirk en riant, depuis les profondeurs de son siège installé au milieu du petit studio. C'est la première fois que je suis le seul et unique client d'un cinéma, ce sera donc une expérience nouvelle...

— C'est juste. En tout cas, je serai de retour pour la fin du film. Si vous désirez voir repasser une bobine, dites-le simplement à l'opérateur.

L'historien se cala dans son fauteuil. Celui-ci était tout juste assez inconfortable pour ne pas inviter à la relaxation et à la détente, ce qui témoignait du sens pratique du constructeur, puisqu'en somme ce cinéma n'était strictement destiné qu'à l'instruction.

Le titre, accompagné d'un bref commentaire, parut sur l'écran.

LA ROUTE DE L'ESPACE.

Conseils techniques et effets spéciaux présentés par le Bureau Interplanétaire.

Production Eagle-Lion.

L'écran redevint sombre, puis un étroit bandeau d'étoiles, fit son apparition en son centre.

Comme ce bandeau s'élargissait lentement, Dirk comprit qu'il assistait à l'ouverture progressive, vue du dessous, des hémisphères du dôme d'un grand observatoire. Le champ des étoiles s'étala, donnant au spectateur l'impression qu'il s'en rapprochait.

— Depuis deux mille ans, commenta une voix tranquille, les hommes rêvent de voyages vers des mondes nouveaux. Les histoires de vols interplanétaires sont légion, mais il a fallu attendre notre époque pour que soit mise au point la machine qui pourra faire de ces rêves une réalité.

Quelque chose de noir se profila en silhouette sur la constellation, un appareil mince, effilé et comme affamé de vitesse. La scène redevint plus claire et les étoiles disparurent, laissant subsister la coque d'argent de la grande fusée luisant au soleil, au repos au milieu du désert.

Soudain, les sables parurent bouillir sous l'ardente chaleur qui les mordait, puis le projectile géant commença une ascension régulière, comme au long d'un fil invisible. La caméra bascula vers le haut,

suivant la fusée qui rapetissait en s'enfonçant dans le ciel. Moins d'une minute plus tard, il ne restait plus qu'une traînée de vapeur ondulante.

— En 1942, poursuivit le speaker, la première des grandes fusées modernes fut lancée en secret des rives de la Baltique. C'était le V-2, que l'on destinait à la destruction de Londres. Puisqu'elle est le prototype de tous les engins qui lui ont succédé, y compris l'astronef, examinons-la en détail.

Suivit une série de dessins de coupe du V-2, montrant toutes ses parties essentielles : les réservoirs à carburant, le système de pompe et le moteur proprement dit. Le fonctionnement de l'ensemble fut démontré au moyen de dessins animés, d'une façon si claire que personne ne pouvait manquer de le comprendre.

— Le V-2 pouvait atteindre des altitudes supérieures à cent soixante kilomètres et on l'utilisa largement après la guerre pour des recherches dans la stratosphère.

Il y eut quelques vues spectaculaires d'envols de fusées dans le Nouveau-Mexique, peu avant 1950, puis d'autres encore plus saisissantes d'envols défectueux et de divers exemples de malfaçons.

— Ainsi que vous le voyez, on ne pouvait pas toujours s'y fier ; c'est pourquoi elle fut bientôt détrônée par des engins plus puissants et plus facilement contrôlables, tels que ceux-ci...

Sur l'écran, la masse nette et lisse de la torpille fut remplacée par de longs tubes étroits en forme d'aiguille qui fonçaient vers le ciel en sifflant pour redescendre après en se balançant doucement sous de grands parachutes. Les uns après les autres, les records de vitesse et d'altitude étaient battus.

— Vous assistez maintenant au montage de *Orphan Annie*. Elle se composait de quatre étages autonomes, ou « échelons », chacun d'eux se détachant quand sa réserve de carburant était épuisée. Son poids initial était de cent tonnes, sa charge utile de vingt-cinq livres seulement. Mais ce chargement de poudre de magnésium fut la première matière terrestre à atteindre un autre monde.

La Lune emplît la scène tout entière, révélant ses cratères d'un blanc étincelant et ses grandes ombres franchement découpées qui s'étendaient sur des plaines désolées. Elle était un peu moins qu'à demi pleine et la ligne terminatrice, irrégulière, limitait un grand ovale obscur. Brusquement, au cœur même de cette contrée cachée, une étincelle de lumière minuscule mais éclatante surgit un instant, puis disparut. *Orphan Annie* venait d'achever son destin.

— Mais toutes ces fusées ne représentaient que de simples projectiles ; aucun être humain ne s'était encore jamais élevé au-

dessus de l'atmosphère pour retomber sain et sauf sur la Terre. Le premier engin monté par l'homme, emmenant un pilote solitaire à une altitude de trois cent vingt kilomètres, fut *l'Aurora Australis*, lancé en 1962. Dès cette époque, tous les centres de recherches sur les fusées à long rayon d'action furent construits sur les immenses terrains d'expérience du désert australien.

« Succédant à *l'Aurora*, d'autres appareils plus puissants encore apparurent et, en 1970, Lonsdale et Mac Kinlay, sur une machine américaine, accomplirent les premiers vols orbitaux autour du globe ; ils bouclèrent trois circuits avant d'atterrir.

Il y eut ensuite une séquence impressionnante, apparemment accélérée, montrant la Terre qui pivotait à une allure folle dans les profondeurs. Dirk en ressentit du vertige pendant un bpn moment. Quand il se remit, ce fut pour entendre le narrateur parler de la force de gravitation, expliquant comment elle attirait tout objet vers la Terre et dans quelle mesure elle s'affaiblissait avec la distance, sans pourtant disparaître complètement. De nouveaux dessins animés démontrèrent comment on peut imprimer à un corps une vitesse suffisante pour lui faire accomplir éternellement un périple autour de la Terre, en équilibrant la pesanteur par la force centrifuge, comme c'est le cas pour la Lune, fixée sur son orbite éternelle. L'exemple était illustré par une figurine faisant évoluer autour de sa tête une pierre fixée à l'extrémité d'un bout de ficelle. La longueur du lien augmentait progressivement tandis que la durée de rotation du caillou devenait plus longue.

— A proximité de la Terre, expliqua la voix, les corps doivent voyager à la vitesse de huit kilomètres à la seconde pour conserver une orbite stable, mais la Lune, située à quatre cent mille kilomètres, dans une zone de gravitation beaucoup plus faible, n'a besoin que du dixième de cette vitesse.

« Mais que se passe-t-il si un corps solide, une fusée par exemple, quitte la Terre à plus de huit kilomètres à la seconde ? Regardez bien...

Flottant dans l'Espace, une maquette du Globe apparut. Au-dessus de l'Equateur, un point infime se déplaçait en traçant une piste circulaire.

— Voici une fusée circulant à huit kilomètres à la seconde juste à l'extérieur de l'atmosphère ; vous remarquerez que son chemin décrit un cercle parfait. Si nous portons maintenant sa vitesse à dix kilomètres à la seconde, elle accomplit toujours ses voyages en orbite fermée, mais son parcours devient une ellipse. Au fur et à mesure que la vitesse s'accroît, cette ellipse devient de plus en plus longue, de sorte que la fusée s'enfonce de plus en plus dans l'Espace. Mais elle revient toujours...

« Cependant, si nous amenons la vitesse initiale à onze kilomètres à la seconde, l'ellipse se transforme en parabole – comme cela – et la fusée s'échappe pour toujours, sans que l'attraction terrestre puisse la recapturer. Elle se déplace alors dans l'Espace, minuscule comète forgée de la main de l'homme, et viendrait s'écraser sur la Lune comme *Orphan Annie* si notre satellite naturel se trouvait dans la position voulue.

Bien entendu, c'était la dernière chose que l'on espérait de la part d'un astronef. Suivit alors un long commentaire décomposant toutes les étapes d'un hypothétique voyage vers la Lune. Le speaker précisa quelle quantité de carburant devait être emportée pour permettre un parcours aller simple, ainsi que celle nécessaire à un retour sans incident. Il effleura les problèmes de la navigation dans l'Espace et mentionna les précautions indispensables pour assurer la sécurité de l'équipage, puis il termina finalement sur ces mots :

— Nous avons fait beaucoup avec les fusées à propulsion chimique, mais pour conquérir l'Espace, et non pas seulement s'y aventurer par des raids éphémères, il nous faut domestiquer la puissance sans limite de l'énergie atomique. Pour l'instant, les engins nus atomiquement, dangereux et peu sûrs, n'en sont encore qu'au stade de la première enfance. Mais dans quelques années, nous les aurons perfectionnés et l'humanité aura fait son premier grand pas sur la Route de l'Espace.

Le son était devenu plus fort, sur un fond musical incertain. La scène projetée sur l'écran donnait maintenant à Dirk l'impression d'être suspendu en l'air, immobile, à plusieurs centaines de mètres du sol. Il eut tout juste le temps d'entrevoir quelques bâtiments dispersés avant de réaliser qu'il était à bord d'une fusée qui venait de décoller. Alors sa notion des choses se transforma ; il vit le désert s'enfoncer dans les profondeurs à une vitesse accrue. Une chaîne de basses collines se dessina, son relief s'aplanit dans l'instant même. Comme la scène virait lentement, un rivage apparut dans le champ de vision. L'échelle des dimensions se contractait implacablement et Dirk comprit, avec un léger choc, qu'il avait à présent sous les yeux toute la côte de l'Australie méridionale.

La fusée n'accélérait plus, mais elle s'éloignait de la Terre à une vitesse proche de la vélocité d'échappement. Les îles jumelles de la Nouvelle-Zélande émergèrent ; puis, au bord de l'image, se dessina une ligne blanchâtre que Dirk prit un moment pour un nuage.

Sa gorge se serra quand il vit qu'il contemplait les éternels murs de glace de l'Antarctique, et le souvenir de la *Découverte*, ancrée à moins d'un kilomètre de là, lui revint à l'esprit. Il pouvait embrasser d'un seul regard tout le pays au milieu duquel Scott et ses compagnons, moins d'une génération plus tôt, avaient lutté et péri...

Puis l'hémisphère tout entier s'étala sous les yeux de Dirk. Alors la

musique se tut et l'image s'immobilisa, si bien que le spectateur eut le temps de distinguer les continents et les océans de ce monde que l'éloignement rendait étranger.

De longues minutes durant, le globe distant resta suspendu devant lui, puis lentement s'évanouit. La leçon venait de prendre fin, mais Dirk n'était pas prêt de l'oublier.

Dans l'ensemble, les relations que l'historien entretenait avec les, deux jeunes dessinateurs qui partageaient son bureau étaient cordiales. Ceux-ci, hésitants quant à sa position officielle, le traitaient avec un bizarre mélange de déférence et de familiarité. Leur comportement ne lui était extrêmement pénible que sous un seul rapport.

En effet, à ses yeux, on ne pouvait adopter que deux attitudes vis-à-vis du vol interplanétaire : ou l'on était pour, ou bien contre ; ce qu'il ne pouvait supporter, c'était l'indifférence totale. Or, ces jeunes gens (Dirk avait au moins cinq bonnes années de plus qu'eux), bien que gagnant leur vie au sein même du Bureau Interplanétaire, ne semblaient pas accorder le moindre intérêt au grand projet. Ils dressaient leurs plans de fusées et établissaient leurs calculs avec autant d'enthousiasme qu'ils en auraient apporté à des dessins de machines à laver. Néanmoins, ils étaient toujours prêts à montrer plus de vivacité quand ils défendaient leur point de vue.

— Ce qu'il y a d'ennuyeux avec vous, docteur, déclara un après-midi Sam, l'aîné, c'est que vous prenez la vie trop au sérieux. Ce n'est pas rentable, c'est mauvais pour les artères et le reste...

— S'il n'y avait pas de gens pour se tracasser un peu, répliqua Dirk, il n'y aurait pas de travail pour des paresseux insoucians comme toi et Bert.

— Quel mal y a-t-il à cela ? s'étonna ce dernier. Ils devraient nous en être reconnaissants, au contraire. S'il n'existait pas de types comme nous, ils n'auraient aucun sujet d'inquiétude et en mourraient de déception. La plupart d'entre eux en meurent, d'ailleurs.

— Vous êtes constamment en train de vous exciter sur le passé, qui est mort et liquidé, ou sur l'avenir, que nous ne serons pas là pour voir. Pourquoi ne pas vous détendre et vous divertir, pour changer un peu ? dit Sam.

— Mais je me diverts, objecta vivement Dirk. Je ne pense pas que vous puissiez jamais comprendre qu'il y a des gens qui aiment le travail.

— Ils se font croire qu'ils l'aiment, expliqua Bert. En réalité, tout n'est qu'une question de système D ; nous avons été assez malins pour nous dérober.

— Te suis convaincu, reprit l'historien d'un air admiratif, que si

vous continuez à dépenser autant d'énergie à vous composer des excuses pour éviter le travail, vous allez dégager une nouvelle philosophie, celle du Futilitarisme. Vraiment, vous ne ressentez donc aucune curiosité intellectuelle, à propos de rien ?

— Pas particulièrement, tant que nous savons d'où vient le chèque de notre prochaine paie.

Ils le faisaient marcher, évidemment, et ils savaient qu'il s'en rendait compte. Dirk se mit à rire et poursuivit :

— Il me semble que le Département des Relations Publiques a méconnu une belle petite oasis d'inertie installée en plein devant sa porte. Vrai, je crois que vous vous fichez éperdument de savoir si le *Prométhée* atteindra jamais la Lune !

— Je n'irai pas jusque-là ! protesta Sam. J'ai parié cinq livres sur lui.

Avant que le jeune Américain ait pu mettre au point une réplique convenable, la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à Matthews. Sam et Bert, après quelques mouvements souples et coordonnés qui échappaient à un œil non prévenu, se replongèrent instantanément avec ardeur dans leurs dessins.

Matthews paraissait pressé.

— Vous voulez changer d'air ? lança-t-il à Dirk.

— Peut-être, mais pour aller où ?

— A la Chambre des Communes. Vous me disiez l'autre jour que vous n'y étiez encore jamais allé.

— Cela semble intéressant, mais pour y faire quoi ?

— Préparez-vous, je vous le dirai en route !

Dans le taxi, Matthews se départit de sa nervosité et s'expliqua.

— Nous héritons souvent de pareilles corvées, dit-il. Mac devait m'accompagner, mais il s'est vu obligé de partir pour New York, et il ne sera pas rentré avant un jour ou deux, alors j'ai pensé que vous pourriez peut-être le remplacer. Officiellement, vous pouvez être l'un de nos conseillers juridiques.

— C'est gentil de votre part, fit Dirk, reconnaissant. Qui allons-nous voir ?

— Un bon vieux bonhomme du nom de sir Michael Flamigan, un

noble Irlandais. Il a des électeurs qui n'arrivent pas à assimiler cette nouvelle histoire d'astronef ; ils ne se sont d'ailleurs probablement jamais familiarisés avec les frères Wright. Nous devons donc nous déranger pour expliquer au juste de quoi il retourne.

— Vous viendrez à bout de ses scrupules, sans aucun doute, prédit l'historien au moment où ils passaient devant Comity Hall avant d'obliquer vers le pont de Westminster.

— Je l'espère bien ; je me suis tracé un plan d'action qui doit faire merveille...

Ils traversèrent l'ombre de Big Ben et roulèrent sur cent mètres le long du grand bâtiment gothique avant de stopper devant un portail très banal. Celui-ci donnait accès à un vaste hall où les bruits de la ville n'arrivaient que faiblement. Dans la fraîcheur et le calme, on y sentait irrésistiblement l'empreinte du temps et des traditions centenaires.

Après quelques marches d'escaliers, les deux amis débouchèrent dans une grande salle d'où rayonnaient des couloirs et où s'agitait une petite assistance. Plusieurs personnes, assises sur des bancs de bois, arboraient des attitudes d'expectative. Sur la droite se trouvait un bureau de réception flanqué d'un robuste policeman en grande tenue, casqué.

Matthews se dirigea vers le bureau, se munit d'une formule imprimée qu'il compléta avant de la tendre au policeman.

— A présent, nous n'avons plus qu'à patienter. déclara Matthews, mais ce ne sera pas trop long, car nous sommes attendus.

Des noms furent appelés de temps à autre au cours des dix minutes qui suivirent, tandis qu'occasionnellement des élus venaient accueillir leurs hôtes.

Dirk remarqua bientôt que le policeman les désignait à un jeune et grand gaillard bien éloigné de la conception qu'il se faisait d'un baronnet irlandais d'un certain âge.

Le nouvel arrivant se dirigea aussitôt vers eux.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il sans manière. Mon nom est Fox. Sir Michael est pris pour quelques instants et m'a demandé de m'occuper de vous. Peut-être aimeriez-vous assister aux débats en attendant ?

— Mais très certainement, répliqua Matthews, un peu trop chaleureusement.

Il ne s'agissait pas précisément d'une nouveauté pour Dirk, mais il était enchanté de l'occasion qui lui était offerte de voir le Parlement

en action.

Ils suivirent leur guide à travers d'interminables couloirs et sous d'innombrables portails. Finalement, Fox les remit entre les mains d'un antique huissier qui semblait avoir été témoin de la signature de la *Magna Charta*.

— Il va vous trouver de bonnes places, promet Mr. Fox. Sir Michael sera à vous dans quelques minutes.

Après l'avoir remercié, les deux visiteurs emboîtèrent le pas à l'huissier qui entreprenait l'ascension d'un escalier sinueux.

Dirk se mit à examiner la vaste salle où il se trouvait. Elle paraissait fort bien conservée pour son âge et il était merveilleux d'imaginer les événements historiques dont elle avait été le témoin au cours des siècles.

Soudain, la porte lambrissée se trouvant derrière Dirk et Matthews s'ouvrit brusquement, un visage rond et souriant les considéra avec bienveillance. Matthews bondit sur ses pieds au moment où leur hôte s'avavançait pour les saluer avec force excuses. Après les présentations, qui eurent lieu dans un couloir où l'on pouvait élever la voix, les visiteurs suivirent sir Michael à travers de nouveaux dédales, jusqu'au restaurant ; Dirk se dit chemin faisant qu'il n'avait jamais vu de sa vie une aussi vaste superficie de lambris.

Le vieux baronnet devait avoir plus de soixante-dix ans, mais il marchait d'un pas élastique et son teint était presque celui d'un chérubin. Son crâne tonsuré rendait la ressemblance avec un abbé médiéval si frappante que Dirk eut l'impression qu'il venait de pénétrer dans un monastère. Pourtant, s'il fermait les yeux, l'accent de sir Michael le transportait immédiatement dans le New York métropolitain. La dernière fois qu'il avait entendu une intonation comme celle-là, c'était le jour où on lui avait présenté une contravention pour avoir brûlé un « stop ».

Ils prirent place autour de la table à thé, mais Dirk déclina prudemment l'offre du café. Au cours de la collation, les trois hommes discutèrent de banalités en évitant d'aborder le sujet de la réunion, sujet qu'ils ne devaient entreprendre qu'après s'être retirés sur la grande terrasse qui bordait la Tamise. L'historien constata qu'il régnait d'ailleurs à cet endroit une activité bien plus fébrile que dans la chambre des débats elle-même. De petits groupes épars, debout ou assis, conversaient sur un rythme rapide au milieu des nombreuses allées et venues des plantons. Par moments, les représentants se libéraient en bloc de leurs hôtes et se précipitaient pour aller voter. Au cours d'un de ces intervalles, Matthews s'employa de son mieux à expliquer à son compagnon la procédure parlementaire.

Lorsque sir Michael revint, il était porteur d'un plateau de rafraîchissements collecté en chemin.

— Maintenant, les enfants, lança-t-il d'une voix forte, parlez-moi un peu de votre projet d'aller sur la Lune.

— Voilà, sir Michael, attaqua Matthews, il ne s'agit que de l'extension logique des efforts de l'humanité depuis le commencement de l'Histoire. Depuis des milliers d'années, la race humaine s'est répandue sur le globe jusqu'à ce que le monde entier soit exploré et colonisé. L'heure est à présent venue de faire le pas suivant et de traverser l'Espace pour atteindre les autres planètes, car il faut sans cesse de nouvelles frontières, de nouveaux horizons à l'humanité, sans quoi elle sombrera tôt ou tard dans la décadence. Or, le voyage interplanétaire constitue la prochaine étape de notre développement ; il est sage de l'envisager avant qu'elle nous soit imposée par la raréfaction des matières premières ou de l'espace vital. Et puis, il existe aussi des raisons psychologiques. Il y a longtemps, quelqu'un a comparé notre petite Terre à un bocal à poissons rouges dont l'esprit humain ne pouvait continuer à faire le tour sans risquer la stagnation. Le monde était assez vaste pour notre race à l'époque des diligences et des voiliers, mais il est beaucoup trop étroit maintenant qu'une couple d'heures suffit pour en boucler le circuit.

Matthews redressa la tête pour observer les effets de sa tactique de choc. Au moment donné, sir Michael parut légèrement ébranlé mais il se reprit et ingurgita le reste de son verre.

— Tout cela est un peu complexe, dit-il sombrement. Et puis, de toute façon, que ferez-vous une fois sur la Lune ?

— Il faut que vous compreniez, reprit Matthews implacable, que la Lune n'est qu'un début. Un bon début, assurément, si l'on considère ses trente-huit millions de kilomètres carrés, mais nous ne l'envisageons que comme un tremplin vers les planètes. Comme vous le savez, il n'existe là-bas, ni air ni eau ; c'est pourquoi les premières colonies devront être entièrement placées sous globe. Mais la faible pesanteur rendra aisée la construction de très vastes édifices et des plans ont été établis pour inclure des cités entières sous de grands dômes transparents.

— Il me semble, remarqua sir Michael avec à propos, que vous allez emporter vos bocaux à poissons rouges avec vous !

Matthews fut sur le point de sourire.

— Un bon point, concéda-t-il. Mais il faut dire que la Lune servira principalement aux astronomes et aux physiciens pour leurs recherches scientifiques. Elle revêt une importance énorme pour eux :

de nouveaux champs d'expérience leur seront ouverts lorsqu'ils seront en mesure d'y établir des laboratoires et des observatoires.

— La Terre en deviendra-t-elle pour cela un endroit où l'on vivra mieux et plus heureux ?

— Cela dépend de l'humanité, comme toujours. La connaissance est neutre, mais il faut la posséder pour faire pencher la balance en faveur du bien ou du mal.

Matthews étendit le bras en direction du grand fleuve qui coulait paresseusement devant eux, entre ses rives populeuses :

— Tout ce que vous voyez dans notre monde moderne a été rendu possible par les connaissances que les hommes ont acquises depuis les temps reculés. Et la civilisation ne peut stagner ; si elle s'arrête, elle meurt.

Il y eut un silence de quelques instants. Presque malgré lui, Dirk se sentait profondément impressionné ; il se demandait s'il n'avait pas fait erreur en croyant que Matthews n'était qu'une sorte de bon vendeur et qu'il se bornait à propager l'idéal d'autrui. N'était-il rien de plus qu'un instrumentiste talentueux interprétant un morceau de musique avec une virtuosité technique totale, mais sans aucun sentiment personnel véritable ? Impossible de le savoir, même à ce stade avancé de leurs relations.

— J'ai reçu pas mal de lettres d'amis irlandais qui n'aiment pas du tout ce projet, reprit bientôt le vieux parlementaire. Ils prétendent que nous n'avons pas été conçus pour quitter la Terre. Que dois-je leur répondre ?

— Rappelez-leur l'Histoire ; dites-leur que nous sommes des explorateurs et demandez- leur de ne pas oublier qu'il a bien fallu qu'un jour l'Irlande soit découverte par quelqu'un !

Matthews adressa un coup d'œil à Dirk comme pour lui dire « Allons-y ! »

— Supposez, sir Michael, que nous vivions cinq siècles plus tôt et que mon nom soit Christophe Colomb. Vous vouliez savoir pourquoi je voulais faire voile vers l'ouest, à travers l'Atlantique, et je vous ai donné mes raisons. J'ignore si elles vous ont convaincu ; après tout, l'ouverture d'une nouvelle route vers les Indes ne vous intéresse-t-elle pas particulièrement. Mais voilà où est le point important : personne parmi nous n'est susceptible d'imaginer toute la portée qu'aura ce voyage, ni d'entrevoir ses répercussions sur l'avenir du monde. Sir Michael, dites à vos amis qu'ils essayent de comprendre toute la

différence qu'il y aurait pour l'Irlande actuelle si l'Amérique n'avait jamais été découverte. Or, la Lune est un pays beaucoup plus vaste que l'Amérique du Nord et du Sud réunies, elle n'est encore que le premier et le plus petit des mondes que nous allons atteindre...

Le grand hall de réception était presque désert lorsqu'ils prirent congé de sir Michael. Ce dernier paraissait encore légèrement étourdi quand ils lui serrèrent la main avant de se séparer.

— Je crois que la question irlandaise est réglée pour un moment, dit Matthews juste comme ils sortaient du bâtiment pour passer dans l'ombre de la Tour Victoria. Que pensez-vous de notre vieil ami ?

— Il m'a paru remarquable. Je donnerais cher pour l'entendre expliquer vos idées à ses électeurs.

— Oui, je crois qu'il y aura plutôt de l'agrément...

Ils firent quelques mètres, puis Matthews demanda à brûle-pourpoint :

— Et vous, quelle est votre opinion sur tout cela, franchement ?

Dirk fut prudent.

— Je pense que je suis de votre avis... logiquement, déclara-t-il. Mais parfois je ne vois pas le problème du même œil que vous. J'y arriverai peut-être plus tard, je n'en sais rien.

Il contempla la grande cité qui l'entourait, palpitante de vie et de commerce. Elle paraissait aussi éternelle que les collines ; quel que soit l'avenir, elle ne périrait certainement jamais. Pourtant Matthews avait raison, et Dirk devait le reconnaître tout comme les autres : la civilisation ne pouvait rester figée. Les mammoths avaient un jour piétiné le sol qu'il était en train de fouler, dans leurs courses vers les rives du fleuve. Ils étaient alors les maîtres de ce pays, et non les hommes-singes encore terrés dans leurs cavernes. Mais l'ère des singes avait passé, les forêts et les marécages s'étaient mis à reculer devant la puissance de la machine. Dirk comprenait maintenant que l'Histoire n'en était qu'à son début. A ce même instant, sur des mondes lointains éclairés par d'étranges soleils, les Dieux et le Temps préparaient pour l'Homme l'emplacement de cités futures.

Sir Robert Derwent, le directeur général du Bureau Interplanétaire, était un homme d'apparence sévère qui rappelait à tout le monde le défunt Winston Churchill. La ressemblance se trouvait toutefois un peu gâchée par son penchant pour les pipes dont, d'après la rumeur publique, il possédait deux variétés différentes : la « normale » et l'« urgence ». Le modèle « urgence » était toujours bourré à pleine capacité de manière à pouvoir entrer immédiatement en action aussitôt que de malencontreux visiteurs faisaient leur apparition. Le mélange secret utilisé en cette circonstance se composait principalement, disait-on, de feuilles de thé sulfurées.

Sir Robert avait une personnalité si remarquable qu'une multitude de légendes proliféraient sur son compte ; la plupart d'entre elles étaient dues à ses collaborateurs, lesquels seraient pourtant allés jusqu'en enfer pour leur chef. Celui-ci les y expédiait d'ailleurs souvent car son langage n'était pas exactement celui que l'on est en droit d'attendre de la part d'un ex-astronome royal. Il n'était respectueux ni des personnes ni des biens, et quelques-unes de ses ripostes à des importuns célèbres, mais pas trop intelligents, avaient pris place dans l'Histoire. La royauté elle-même, avait été heureuse de pouvoir se mettre hors de l'atteinte de son courroux en une occasion mémorable. Pourtant, malgré cette façade, sir Robert était sensible et bon. Bon nombre de gens s'en doutaient, mais peu d'entre eux avaient eu la chance d'en obtenir une preuve.

A l'âge de soixante ans, et trois fois grand-père, sir Robert avait l'aspect d'un homme de quarante-cinq ans plutôt bien conservé. Comme son sosie historique, il en attribuait la raison à une soigneuse négligence de toutes les règles d'hygiène et à une absorption régulière de nicotine. Un journaliste en renom l'avait un jour très justement qualifié de « Francis Drake scientifique » et d'explorateur astronomique de la seconde ère élizabéthaine.

Sir Robert venait tout juste de terminer de dépouiller le courrier quand la porte de son bureau s'ouvrit pour donner passage au docteur Groves, le conseiller psychologique de l'organisation, qui apportait une liasse de rapports. Sir Robert lui décocha un regard morose.

— Alors, oiseau de mauvais augure, que signifie cette comédie à propos du jeune Hassell ? Je croyais pourtant que tout était réglé.

Groves, le visage soucieux, déposa ses papiers sur le bureau.

— Moi aussi, il y a encore quelques semaines. Jusque-là, mes cinq gaillards étaient en bonne forme et ne montraient aucun signe de surmenage. Puis j'ai remarqué que Vic semblait tracassé ; j'ai eu une explication avec lui hier.

— C'est à cause de sa femme, je suppose ?

— Oui, tout cela est bien malencontreux. Vic appartient précisément à cette espèce d'hommes qui se font du souci pour rien, et Maud Hassel ignore qu'il sera probablement en route pour la Lune quand son fils naîtra.

Le directeur général fronça les sourcils.

— Vous savez que ce sera un fils ?

— Le traitement Weisseman-Mathers est efficace à quatre-vingt-quinze pour cent. Vic voulait un garçon, pour le cas où il ne reviendrait pas...

— Ah bon ! Comment pensez-vous que Mrs. Hassel réagira quand elle apprendra la vérité ? Evidemment, il n'est pas encore absolument certain que Vic fera partie de l'équipage...

— Je crois qu'elle prendra la chose du bon côté, mais c'est Vic qui se fait du mauvais sang. Vous-même, comment étiez-vous quand vous attendiez votre premier bébé ?

Sir Robert grimaça un sourire.

— C'est chercher trop loin dans le passé. Mais justement, je n'étais pas chez moi, j'étais en expédition pour une éclipse. J'ai d'ailleurs failli réduire un coronographe en miettes, c'est vous dire que je comprends l'état d'esprit de notre gaillard. N'empêche que c'est très embêtant ; il faut absolument le raisonner. Dites- lui de se confier à sa femme mais en lui de mandant de ne pas en souffler mot.

Les yeux du directeur général se portèrent sur la devise encadrée qui se trouvait sur la face arrière de son bureau Le docteur Groves ne pouvait la voir de l'endroit où il était assis mais il en connaissait les termes par cœur, et ceux-ci l'intriguaient souvent.

Il y a toujours une chose d'oubliée, Chaque fois que le monde marche bien.

Il faudrait qu'il demande un jour de qui était cette sentence.

A 450 kilomètres d'altitude, *Bêta* était en train d'accomplir son troisième périple autour du globe. Effleurant le bord de l'atmosphère, ce minuscule satellite bouclait une révolution toutes les 86 minutes. Si son pilote ne relançait pas un jour ses moteurs, l'engin hanterait pour toujours les frontières de l'Espace.

Pourtant *Bêta* était un appareil conçu pour la haute atmosphère plutôt que pour les profondeurs de l'Espace. Comme ces poissons qui échouent parfois sur le sol, il s'aventurait hors de son véritable élément et ses grandes ailes n'étaient plus que des feuilles de métal superflues, brûlant sous l'ardent soleil. Elles ne lui seraient plus d'aucune utilité jusqu'à ce qu'il ait regagné des couches d'air beaucoup plus basses.

Une torpille aérodynamique, que l'on aurait pu prendre à première vue pour une autre fusée, était fixée sur son dos, mais l'examen ne révélait ni hublots d'observation, ni tuyères, ni train d'atterrissage. Cette forme métallique luisante n'avait pour ainsi dire aucun trait caractéristique et ressemblait à une bombe géante attendant le moment d'être larguée. C'était le premier des containers à carburant pour *Alpha*, renfermant des tonnes de méthane liquide destiné à être transvasé dans les réservoirs de l'astronef le moment venu.

Bêta paraissait flotter, immobile sur le fond du ciel d'un noir d'ébène, alors que la Terre elle-même avait l'air de tourner sous lui. A bord de l'engin, les techniciens s'employaient sans hâte particulière à ausculter leurs instruments et à transmettre leurs trouvailles aux stations de contrôle terrestres. Peu leur importait de faire le tour du globe douze fois plutôt qu'une, puisque de toute façon il leur fallait rester sur leur orbite jusqu'à ce que les tests aient donné satisfaction. A moins, comme l'avait fait remarquer l'ingénieur en chef, que la pénurie de cigarettes ne les contraignît à redescendre plus tôt que prévu.

Bientôt, de petits jets de vapeur jaillirent le long de la ligne de contact joignant la fusée au réservoir qu'elle transportait. Les verrous qui reliaient les deux éléments venaient d'être cisailés et tout doucement, à la vitesse de quelques mètres par minute, le grand container se sépara de l'appareil principal.

Une porte s'ouvrit au flanc de la coque de la fusée et deux hommes sortirent en flottant, vêtus de leur équipement pressurisé. Ejectant de courtes bouffées de gaz hors de minuscules cylindres, ils se dirigèrent vers le réservoir parti à la dérive et se mirent à l'inspecter soigneusement. Tandis que l'un d'eux ouvrait une petite écrouille et commençait à relever les indications des instruments, l'autre entreprenait un examen attentif de la coque au moyen d'un détecteur

de fuites portatif.

Rien d'autre ne se passa pendant près d'une heure, sauf d'occasionnelles décharges de gaz issues des réacteurs auxiliaires de direction de la fusée. Le pilote la faisait pivoter sur elle-même, de manière à la pointer dans le sens inverse du mouvement orbital, et il prenait visiblement du temps pour cette manœuvre.

Une distance de près de cent mètres séparait maintenant *Bêta* du réservoir qu'elle avait amené de la Terre. Aussi incroyable que cela pût paraître, les deux mobiles avaient déjà accompli un cycle complet autour du globe au cours de leur lent éloignement mutuel.

Les ingénieurs, qui venaient de terminer leur travail, se propulsèrent vers la fusée dont la valve ne tarda pas à se refermer derrière eux. Il y eut de nouveau un temps mort, le pilote attendant le moment précis de commencer le freinage.

Brusquement, un torrent incandescent jaillit de l'arrière du bolide, et les gaz brûlants semblèrent former une barre solide de lumière. Les hommes qui étaient à bord de *Bêta* durent ressentir les effets d'un retour à la pesanteur normale dès l'instant où les moteurs entrèrent en action. Toutes les cinq secondes, la vitesse de l'engin se réduisait de 160 kilomètres à l'heure et cette décélération le forcerait bientôt à quitter son orbite et à retomber vers la Terre.

Les flammes intolérables des réacteurs atomiques vacillèrent, puis moururent. De nouveau, les petits tubes giratoires éjectèrent de la vapeur, mais cette fois le pilote parut pressé de faire pivoter l'appareil sur son axe. Dans l'espace, une orientation en valait une autre, mais la fusée qui allait pénétrer dans l'atmosphère dans quelques minutes devait absolument pointer dans la direction de son mouvement.

L'attente de ce premier contact avec l'air était toujours une période de tension. Pour l'équipage, ce contact se manifestait sous la forme d'une traction douce mais irrésistible des sangles de leurs sièges. Cette poussée devenait plus forte de minute en minute, jusqu'à ce qu'un bruit ressemblant à un chuchotement se mette à fuser à travers l'isolation des parois. *Bêta* échangeait de l'altitude pour de la vitesse, une vitesse qui ne diminuerait que par la résistance de l'air. Si le taux d'échange était trop élevé, les courtes ailes se rompraient net, la coque se transformerait en une masse de métal incandescent et la fusée s'écraserait en fragments météoriques à travers 150 kilomètres de ciel.

Les ailes commençaient à mordre dans l'air très raréfié qui ruisselait sur elles à la vitesse de 30 000 kilomètres à l'heure. Les surfaces de stabilisation étaient encore inutiles mais l'engin ne tarderait pas à répondre mollement aux commandes. Même sans l'aide de ses moteurs, le pilote pouvait choisir un terrain propice à l'atterrissage dans n'importe quelle région du globe. Il maniait un planeur hypersonique dont le rayon d'action était porté à l'échelle du globe

grâce à sa vitesse et à son altitude.

Tout doucement, la fusée s'installait et descendait dans la stratosphère, perdant de sa vélocité d'instant en instant. Lorsque celle-ci fut réduite à un peu moins de 1 600 kilomètres- heures, les orifices des réacteurs se mirent à renaître d'une vie flamboyante. Des torrents d'air brûlant s'éjectèrent des tuyères tandis que l'appareil commençait à se départir de la teinte brun rougeâtre des oxydes nitriques. Il chevauchait de nouveau l'atmosphère, avec toute la sécurité de sa puissance de propulsion et allait pouvoir se diriger vers sa base.

L'épreuve finale était terminée. 450 kilomètres plus haut, le premier container à carburant tournoyait sur son orbite éternelle, passant de la nuit au jour toutes les quarante minutes. Dans quelques jours, ses semblables seraient lancés sur la même piste par les mêmes moyens. Arrimés ensemble, ils attendraient le jour choisi pour déverser leur contenu dans les réservoirs vides *d'Alpha*, permettant dès lors à l'astronef de poursuivre son voyage vers la Lune.

Conformément aux prévisions de Matthews, le « Service de la Publicité Négative » avait enfin repris sa marche en avant et, une fois démarré, il atteignit rapidement sa pleine activité. Le lancement – couronné de succès – du premier réservoir à carburant et le retour sans incident de *Bêta* démontraient que tout fonctionnait parfaitement. L'équipage, à présent bien entraîné, prendrait le chemin de l'Australie dans quelques jours et la nécessité du secret ne s'imposait plus.

Un beau matin, il y eut de la gaieté à Southbank ; ce fut le jour où parurent les premiers reportages de la presse sur la « Nursery ». Les rédacteurs scientifiques des grands quotidiens fournirent comme d'habitude des comptes rendus assez exacts, mais les journaux de moindre envergure avaient envoyé sur place des spécialistes du sport, des critiques dramatiques ou n'importe quel journaliste disponible, et ils imprimèrent quelques histoires vraiment extraordinaires.

Matthews passa la plus grande partie de la journée dans un état d'esprit fait d'un mélange d'hilarité et d'exaspération, tout en s'employant à lancer un tir de barrage téléphonique dans la direction générale de Fleet Street. Dirk lui fit remarquer qu'il agirait sagement en conservant le plus gros de son indignation pour la lecture des rapports de presse d'Outre-Atlantique.

Hassell, Leduc, Clinton, Richards et Taine devinrent rapidement les cibles d'une curiosité sans pareille. Leurs biographies (prudemment polycopiées à l'avance par les « Relations Publiques ») parurent sans tarder dans la plupart des journaux du monde. Des offres matrimoniales arrivèrent à flots par chaque courrier, visant indifféremment les hommes mariés et les célibataires. Des lettres de sollicitations arrivèrent aussi en masse, ce qui fit dire à Richards, avec une grimace : « Tout le monde veut nous vendre quelque chose, sauf les compagnies d'assurance sur la vie ».

Les activités du Bureau Interplanétaire approchaient maintenant de leur point culminant avec la régularité et la précision d'une opération militaire. Dans une semaine, l'équipage et le personnel le plus important prendraient le chemin de l'Australie. Comme avec eux s'en iraient tous ceux qui pourraient invoquer un prétexte convenable, on put lire durant quelques jours des expressions préoccupées sur nombre de visages. De jeunes employés se découvrirent brusquement une tante malade à Sidney ou un cousin dans la gêne à Canberra, situation qui réclamait leur présence immédiate.

Ce fut dans l'esprit du directeur général lui-même, dit-on, que germa l'idée d'une réunion d'adieu, idée qui fut reprise avec enthousiasme par Mac Andrews, contrarié de n'y avoir pas songé plus tôt. Tout le personnel du quartier général devait être invité, ainsi

qu'un grand nombre de personnalités appartenant à l'industrie, à la presse, aux universités et aux innombrables sociétés avec lesquelles le Bureau Interplanétaire entretenait des relations. Après une sérieuse épuration des listes qui provoqua passablement de mécontentement, un peu plus de sept cents invitations furent retenues et envoyées. Le chef comptable, encore tremblant des conséquences financières de cette réception, fut maté par la menace de sa propre exclusion.

Certains pensaient que ces festivités étaient prématurées et qu'il valait mieux attendre le retour du *Prométhée*. On fit remarquer à ces esprits critiques que nombreux seraient les artisans du projet qui ne reviendraient pas à Londres, après le lancement, car ils rentreraient directement dans leur pays d'origine. C'était donc la dernière occasion de les réunir tous ensemble. Pierre Leduc exprima le point de vue de l'équipage en déclarant :

— Si nous revenons, nous pourrons toujours fêter l'événement jusqu'à la fin de nos jours ; si nous ne devons pas rentrer, vous devez au moins nous donner un bon départ...

L'hôtel choisi pour la bacchanale fut l'un des meilleurs de Londres, sans être pour cela l'un de ceux où seuls quelques dirigeants et quelques savants se seraient sentis à l'aise. On avait solennellement promis que les discours seraient réduits au minimum, afin de laisser le plus de temps possible à l'opération elle-même. Cela convenait à Dirk, qui avait horreur des oraisons mais une aptitude considérable pour les banquets et les agapes.

Il arriva dix minutes avant l'heure officielle et trouva Matthews en train d'arpenter le foyer de long en large, flanqué d'une paire de musculeux garçons d'hôtel.

La demi-heure qui suivit vit s'emplir rapidement la salle. Dirk ne connaissant pas plus d'un invité sur vingt, se sentait un peu gêné, si bien qu'il s'approcha du bar un peu plus qu'il ne l'aurait dû. De temps à autre, il saluait quelques amis d'un signe de tête, mais la plupart d'entre eux étant trop engagés pilleurs pour le rejoindre, il fut assez satisfait de voir un isolé dans son genre s'installer à côté de lui, comme s'il recherchait une compagnie.

Ils entrèrent en conversation assez incidemment et, au bout d'un moment, l'entretien aborda inévitablement l'aventure toute proche.

— Dites-moi, fit l'étranger, je ne vous ai jamais vu parmi les gens du Bureau Interplanétaire. Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Depuis trois semaines seulement, à peu près. Je suis en mission spéciale pour le compte de l'Université de Chicago.

— Vraiment !

Dirk se sentait d'autant plus communicatif que l'autre paraissait

prendre un intérêt flatteur à ses paroles.

— Je dois écrire l'histoire officielle du premier voyage interplanétaire et retracer les événements qui le précéderont. Cette expédition sera l'un des faits les plus marquants de l'évolution humaine, et il s'avère indispensable d'en conserver un témoignage complet pour la postérité.

— Mais il y aura sûrement des milliers de rapports techniques et de comptes rendus de presse ?

— Exact, mais vous oubliez qu'ils seront écrits pour les contemporains et qu'ils supposeront une formation intellectuelle qui peut n'être familière qu'aux lecteurs d'aujourd'hui. Il faut essayer de demeurer en dehors du temps pour produire une relation qui sera encore entièrement compréhensible dans dix mille ans...

— Peuh ! Quel travail !

Oui, et qui n'est devenu possible que depuis peu, grâce aux améliorations apportées à l'étude des langues et à la perfection des vocabulaires symboliques. Mais j'ai peur de vous ennuyer avec tout cela...

A sa grande contrariété, l'autre ne se récria point.

— J'imagine, reprit l'étranger d'un ton désinvolte, que vous êtes obligé de connaître assez bien tous les gens d'ici. Je veux dire que vous bénéficiez sûrement d'une position assez privilégiée.

— C'est vrai, ils se sont occupés de moi d'une façon épatante et m'ont aidé dans toute la mesure du possible.

— Voici le jeune Hassel, remarqua son compagnon. Il semble un peu ennuyé, mais je serais comme lui si j'étais à sa place. Est-ce que vous avez déjà eu des rapports avec l'équipage ?

— Pas encore. J'ai conversé avec Hassel et Leduc une ou deux fois, c'est tout.

— D'après vous, lesquels d'entre eux seront désignés pour partir ?

Dirk était sur le point de donner un avis très peu autorisé sur la question quand il aperçut Matthews qui lui faisait des signes désespérés, de l'autre bout de la salle. L'espace d'un instant, des perspectives alarmantes trouvant leur origine dans un désastre vestimentaire lui trottèrent dans la tête, puis un lent soupçon se fit jour en lui. Pour finir, il prit congé de son interlocuteur avec

précipitation et en murmurant une excuse.

Quelques minutes plus tard, son ami confirmait ses craintes.

— Mike Wilkins est l'un des meilleurs journalistes présents – nous avons travaillé ensemble au *News* – mais, pour l'amour du ciel, faites attention à ce que vous lui racontez. Si vous aviez assassiné votre femme, il réussirait à vous le faire avouer en commençant par vous parler de la pluie et du beau temps !

— Malgré tout, je ne crois pas être en mesure de lui en dire plus qu'il n'en sait déjà.

— N'en croyez rien. Avant de comprendre ce qui vous arrive, vous serez dépeint dans son journal comme un fonctionnaire important du « Bureau Interplanétaire », et je me verrai obligé de lancer de nouveaux démentis, toujours aussi inefficaces.

— Compris. Combien d'autres journalistes comptez-vous parmi vos hôtes ?

— Douze sont effectivement invités, dit Matthews d'un air sombre. A votre place, j'évitais les conversations à bâtons rompus avec les gens que je ne connais pas. Maintenant, excusez-moi, il faut que je retourne à mon service de surveillance.

Dirk trouvait qu'en ce qui le concernait, la réunion ne présentait pas un intérêt excessif. Le service des « Relations Publiques » semblait être obsédé par le souci de la sécurité et toutes les précautions étaient poussées à l'extrême. Dirk partageait toutefois l'aversion de Matthews pour les interviews intempestives, dont il avait déjà éprouvé les effets révoltants.

Par la suite, son attention fut entièrement accaparée pendant un moment par une jeune et étonnante beauté qui avait l'air d'être entrée sans escortée, fait assez surprenant en soi. Après mûre réflexion, il décida de se lancer sur la brèche, mais il s'avisa brusquement que l'escorte en question n'avait été que retardée dans sa marche. Dirk reprit alors le cours de ses méditations philosophiques.

Son moral remonta toutefois considérablement au cours du dîner. Le repas proprement dit fut excellent, et même l'allocution du directeur général (qui créait un temps limite pour toutes les autres) ne dura que dix minutes. D'après ce qu'il en retint, ce fut une harangue pleine d'esprit, truffée de plaisanteries personnelles, qui provoqua des éclats de rire dans certains rangs et des sourires maladifs dans d'autres. Le Bureau Interplanétaire avait toujours sacrifié au rire en privé, mais ce n'est que depuis peu de temps qu'il se permettait de le faire en public.

Les quelques discours suivants furent encore plus brefs. Plusieurs

orateurs auraient visiblement préféré parler plus longtemps, mais ils n'osèrent pas prendre cette liberté. Finalement, Mac Andrews, qui s'était improvisé maître de cérémonie depuis le début, porta un toast au succès du *Prométhée* et à son équipage.

On fit ensuite place à la danse et les couples s'abandonnèrent aux rythmes doux et nostalgiques, si populaires vers les années 1970. Dirk, qui était très mauvais danseur, exécuta plusieurs tours de piste fantasques avec Mrs. Matthews et les femmes d'autres officiels avant qu'un défaut de plus en plus sensible de sa coordination musculaire ne lui conseillât de quitter la piste. Alors il se rassit et se borna à observer les opérations en arborant une mine bienveillante, se disant que tous ses amis étaient vraiment sympathiques émettant en revanche de sourds murmures de réprobation quand il découvrit des danseurs ayant manifestement embarqué un peu trop de carburant.

Il pouvait être environ minuit lorsque Dirk prit soudain conscience que quelqu'un lui parlait. (Il ne s'était pas assoupi, naturellement, mais il est quand même reposant de fermer ses yeux de temps à autre.) S'étant retourné avec nonchalance, il découvrit qu'un homme d'un certain âge, de haute stature, l'observait d'un air un peu amusé. Au grand étonnement de l'historien, cet invité ne portait pas la tenue de soirée et ne semblait pas s'en soucier le moins du monde.

— J'ai décelé en vous un signe de fraternité, fit l'autre en guise d'introduction. Je m'appelle Sigma Xi et je suis arrivé de Californie il y a quelques instants ; trop tard pour le dîner, d'ailleurs...

« Cela explique la question vestimentaire », songea Dirk, assez satisfait de cette brillante déduction. Il étreignit la main qu'on lui tendait, heureux de rencontrer un compatriote, encore qu'il n'eût pas saisi son nom, qui sonnait comme Mason ou quelque chose du genre. Mais peu importait, après tout.

Ils discutèrent pendant un moment d'affaires américaines, supputant les chances qu'avaient les démocrates de retourner au pouvoir. Dirk prétendit que les libéraux feraient pencher une fois de plus la balance et émit quelques commentaires étincelants sur les avantages et les inconvénients du système des trois partis. Chose assez étrange, son compagnon ne parut pas impressionné par son esprit ; il ramena la conversation sur le sujet interplanétaire.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, n'est-ce pas ? s'enquit-il. Comment va votre travail ?

Dirk le lui dit. Il expliqua son rôle et s'étendit longuement sur son but et son importance. Quand il aurait terminé sa tâche, les générations futures sauraient exactement ce qu'avait signifié la conquête de l'Espace pour l'époque qui l'avait entreprise.

Son interlocuteur semblait très intéressé, encore que sa voix eût pris

un ton légèrement amusé qui aurait pu motiver une remise en place courtoise mais ferme de la part de l'historien.

— Quels ont été vos rapports avec le personnel technique ? demanda l'inconnu.

Pour dire la vérité, fit Dirk tristement, j'avais l'intention de tenter quelque chose de ce côté la semaine dernière ; mais voyez-vous, les savants me font assez peur. Et puis, il y a Matthews. Il a été très complaisant pour moi, mais il a des idées bien arrêtées sur ce que je dois faire et je ne voudrais le froisser pour rien au monde.

C'était l'aveu d'une déplorable faiblesse mais qui comportait une bonne part de vérité. Matthews avait tout organisé un peu trop consciencieusement.

L'évocation d'Alfred rappela à Dirk certains souvenirs et il fut soudain envahi par un grave soupçon. Il dévisagea discrètement son compagnon, bien décidé à ne plus se laisser prendre.

Le fin profil, le front large et intelligent étaient des éléments rassurants, mais Dirk avait maintenant trop d'expérience pour se laisser berner. Alfred, pensa-t-il, serait fier de la manière dont il éludait les questions précises que lui posait l'étranger. Dommage, bien sûr, que ce dernier fût un compatriote venu de bien loin pour décrocher une exclusivité, mais tant pis. Dirk se devait avant tout d'être loyal avec ses hôtes.

L'autre avait dû se rendre compte qu'il n'aboutirait à rien, car il ne tarda pas à se lever en lui adressant un sourire railleur.

— Je crois, dit-il en prenant congé, que je pourrai vous mettre en relation avec les membres du personnel technique qu'il vous faut. Appelez-moi demain à « Extension 3 » ; n'oubliez pas : numéro 3.

Il partit, laissant l'historien dans un état d'esprit très confus. Après tout, les craintes de Dirk étaient peut-être sans fondement ; cet homme-là devait appartenir à l'organisation. Et puis, il n'y pouvait plus rien.

La première idée claire qui s'imposa à lui fut de passer au foyer pour souhaiter bonne nuit à Matthews. Il fut assez vexé de découvrir ce dernier en pleine euphorie, ravi du succès de la réunion après avoir été effleuré par un doute de temps à autre.

— A propos, lui dit-il, j'ai conversé avec un autre Américain que j'avais d'abord pris pour un journaliste. Il vient tout juste d'arriver. Vous avez dû le remarquer, il ne porte pas la tenue de soirée. Je dois l'appeler demain à « Extension... », je ne sais plus combien. Vous voyez de qui il s'agit ?

Les yeux de Matthews se mirent à papilloter.

— Vous pensiez que c'était encore un journaliste, dites-vous ?

J'espère que vous vous êtes souvenu de ma recommandation ?

— Naturellement, rétorqua Dirk. Je n'ai pas lâché la moindre information. Encore qu'à votre avis cela n'aurait pas eu d'importance, n'est-ce pas ?

Matthews le poussa dans le taxi, en claqua la portière derrière lui et se pencha à l'intérieur par la vitre entrouverte.

— Non, certainement pas, dit-il en guise de conclusion. Ce n'était que le professeur Max- ton, le directeur général adjoint. Allez vous coucher et n'y pensez plus !

Le lendemain, quand Dirk appela timidement « Extension 3 » pour se présenter, le professeur Maxton parut enchanté de l'avoir au bout du fil et il l'invita sur-le-champ à lui rendre visite.

Dirk trouva le directeur général adjoint dans le bureau adjacent à celui de sir Robert Derwent. C'était une pièce au parquet jonché de copeaux et presque entièrement occupée par des caisses renfermant – expliqua le directeur – des instruments spéciaux devant partir par avion pour l'Australie dans quelques heures. Leur conversation fut fréquemment interrompue par les ordres et les contrordres que lançait le professeur à ses assistants, laborieusement occupés à vérifier le matériel.

— Je regrette d'avoir été un peu stupide hier soir, s'excusa le jeune historien. Pour tout dire, je n'étais pas dans mon assiette.

— Je m'en suis rendu compte, fit Maxton, sèchement. Il est vrai que vous aviez plusieurs heures d'avance sur moi ! Hé ! Vous ! Ne portez pas cet enregistreur à l'envers comme vous le faites ! Excusez-moi, Alexson, ce n'était pas pour vous.

Il reprit son souffle.

— C'est une chose infernale ; vous ne savez jamais ce dont vous aurez besoin et, pour finir, vous pouvez être certain que vous laisserez le plus important derrière vous.

— A quoi destinez-vous tout cela ? osa demander Dirk, vraiment stupéfié par un tel déploiement d'appareils scintillants et de plus de lampes de radio qu'il n'en avait jamais contemplé en une fois dans son existence.

— Contrôle posthume, déclara Maxton, brièvement. Les principaux relevés des instruments *d'Alpha* seront retransmis à la Terre. Si quelque chose ne va pas, nous saurons au moins ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas très gai, comme sujet, après l'allégresse de cette dernière nuit.

— Non, mais c'est une question pratique qui peut sauver des millions de dollars en même temps que pas mal de vies humaines. J'ai entendu parler de votre projet aux Etats-Unis et j'estime que c'est une idée très intéressante. Qui en est l'auteur ?

— La Fondation Rockefeller, section d'Histoire et d'Archives.

— Je suis heureux de constater que les historiens ont enfin compris que la science joue un grand rôle dans le façonnage du monde. Quand j'étais gosse, les manuels n'étaient que des cours de préparation militaire. Les déterministes économiques qui leur ont succédé ont tenu le haut du pavé au bon moment, jusqu'à ce que les Néo-Freudiens les mettent en déroute après un beau massacre. Nous sommes tout juste venus à bout de ce dernier lot, aussi espérons que nous allons connaître une manière de voir mieux équilibrée.

— C'est précisément cela mon but ! se récria Dirk. Je me rends bien compte que des tas de raisons ont dû inspirer l'homme qui a créé le Bureau Interplanétaire, je veux les découvrir et les analyser aussi profondément qu'il me sera possible. Pour le côté matériel, Matthews m'a fourni tout ce que je désirais.

— Matthews ? Ah ! le type des « Relations Publiques » ? Ceux-là, on dirait qu'ils dirigent toute l'affaire. Ne croyez pas tout ce qu'ils vous racontent, surtout sur nous !

— Je croyais que l'organisation n'était qu'une grande et harmonieuse famille !

— Dans l'ensemble, nous nous entendons assez bien, c'est vrai, et spécialement en haut lieu. En tout cas, nous présentons un front uni au monde extérieur. Je crois que les savants forment une classe sociale dont les membres collaborent plus étroitement que n'importe qui, principalement quand ils ont un but commun, mais il y a toujours des personnalités qui se heurtent et une rivalité inévitable semble exister entre les catégories techniques et les non-techniques. Il ne s'agit souvent que de chicanes sans malice, mais il y a souvent une certaine dose de rancune à l'arrière-plan.

Dirk étudiait avec le plus grand soin l'homme qui lui parlait et sa première impression s'en trouva confirmée. Le directeur général adjoint ne possédait pas seulement une façade brillante, mais il avait aussi une vaste culture et il attirait les sympathies. Dirk se demanda quelles devaient être ses relations avec sir Robert, son collègue d'égale valeur, mais beaucoup plus direct. Deux personnalités aussi opposées devaient ou s'accorder très bien, ou pas du tout.

Agé de cinquante ans, le professeur Maxton était généralement considéré comme le meilleur ingénieur atomique du monde. Il avait joué un rôle prépondérant dans le développement des systèmes de propulsion nucléaire pour avions, et les groupes propulseurs du *Prométhée* étaient presque entièrement basés sur ses plans. Le fait qu'un tel homme, à qui l'industrie aurait offert des débouchés

illimités, travaillât de son propre gré dans un poste rétribué par un salaire symbolique, était un détail hautement significatif aux yeux de l'historien.

Maxton interpella un jeune homme blond d'une trentaine d'années qui passait à ce moment-là :

— Venez voir une minute, Ray, j'ai un autre travail pour vous !

L'autre s'approcha en arborant un sourire forcé.

— J'espère que ce n'est pas trop dur, j'ai plutôt mal à la tête, ce matin...

Le directeur général adjoint fit la grimace mais se dispensa, après réflexion, de faire le moindre commentaire.

Il procédait très brièvement aux présentations.

— Docteur Alexson, voici Ray Collins, mon assistant personnel. Sa partie est l'hyperdynamique, une abréviation d'aérodynamisme hypersonique, au cas où vous ne le sauriez pas. Ray, voici le docteur Alexson, un spécialiste de l'Histoire. Je suppose que vous vous demandez ce qu'il peut bien faire ici ; il compte devenir le Gibbon de l'astronautique.

— J'espère en tout cas qu'il ne sera jamais l'auteur de *Déclin et Chute du Bureau Interplanétaire*. Enchanté de vous connaître, monsieur.

— Je voudrais que vous veniez en aide au docteur Alexson dans toutes ses enquêtes techniques. Je viens toute juste de le tirer des griffes de la pègre de Mac Andrews ; c'est vous dire qu'il se fait probablement d'étranges idées sur certaines choses.

Il se retourna pour examiner le chaos qui l'entourait, découvrit que ses assistants sabotaient le travail et se déplaça pour aller inspecter l'emballage d'une autre caisse.

— Il faut tout d'abord que je vous explique, poursuivit-il enfin, bien que vous le sachiez certainement déjà, que notre petit empire technique comporte trois sections principales. Ray, que voici, est l'un des experts du vol pratique ; c'est lui qui a la mission de mener à bien l'évolution de la fusée à travers l'atmosphère, dans les deux directions, avec le minimum de casse. Sa section était jadis considérée de haut par les puristes de l'Espace, pour qui l'atmosphère n'est qu'un fâcheux embêtement. Ils ont changé leur fusil d'épaule depuis que nous leur avons montré qu'on peut employer l'air comme source gratuite de carburant, pour la première partie du voyage tout au moins.

Comme cette dernière particularité s'ajoutait aux cent et quelques autres qu'il n'avait jamais très bien comprises, Dirk nota mentalement

qu'il l'inscrirait en tête de sa liste des questions à poser.

— Et puis, il y a les astronomes et les mathématiciens, qui forment une petite société hermétique, encore qu'elle ait subi des infiltrations assez importantes d'ingénieurs en électronique, avec leurs machines à calculer. C'est naturellement à eux qu'incombe la tâche d'établir les orbites ; ce sont eux qui exécutent le plus gros de nos travaux mathématiques, qui sont vraiment considérables. Sir Robert lui-même dirige cette section. Finalement, il y a les techniciens en fusées, bénis soient-ils. Vous n'en trouverez pas beaucoup ici, ils sont presque tous en Australie. Voilà toute l'organisation, si l'on tient également compte de plusieurs sous-groupes, comme les gens des transmissions et de la vérification, ainsi que des spécialistes médicaux, dont je n'ai pas parlé. Maintenant, je vous laisse aux bons soins de Ray, qui va s'occuper de vous.

La phrase fit légèrement tressaillir Dirk ; il estimait qu'il y avait déjà trop de monde qui « s'occupait de lui ».

Collins le mena à un petit bureau pas très loin de là, où ils s'assirent pour converser et fumer quelques cigarettes. Après plusieurs bouffées, le maître de l'aérodynamisme fit un signe du pouce vers la porte.

— Qu'est-ce que vous pensez du patron ? demanda-t-il.

— Eh bien, voyez-vous, je suis évidemment un peu partial, car nous sommes tous les deux natifs du même Etat. Il a l'air d'un homme remarquable, possédant une grande culture générale et une brillante formation technique, ce qui n'est pas une combinaison banale. Et il est très serviable...

L'autre devint enthousiaste.

— C'est bien vrai, ce que vous dites ! On aurait du mal à trouver un meilleur type que lui et je ne crois pas qu'il ait un seul ennemi. On ne peut pas en dire autant de sir Robert, qui en compte des dizaines parmi ceux qui ne le connaissent que superficiellement.

— Comme je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, je n'ai pas encore pu me forger une opinion.

Collins se mit à rire.

— Il faut longtemps pour s'accoutumer au directeur général. Il est certain qu'il n'a pas le charme facile du professeur Maxton. Si vous faites un travail non conforme, sir Robert vous incendiera, tandis que le professeur, lui, ne fait que vous adresser un regard qui provoque en vous le même sentiment de culpabilité que si vous étiez un bourreau d'enfants professionnel. Les deux procédés marchent de pair et on arrive à aimer beaucoup sir Robert quand on le connaît.

Dirk examina la pièce avec plus d'attention. C'était un typique petit bureau de dessin comportant dans un coin une table spéciale à éclairage interne. Les murs, recouverts de graphiques compliqués et obscurs, étaient parsemés de photographies représentant l'envol spectaculaire de fusées s'éloignant de la planète. Une place d'honneur était réservée à une magnifique vue de la Terre, prise d'une altitude d'au moins 1 600 kilomètres, image probablement empruntée au film que Matthews lui avait fait voir, devina l'historien.

Sur le bureau se trouvait une photo d'un genre tout différent, le portrait d'une fille très belle que Dirk crut avoir aperçue une fois ou deux au déjeuner. Collins devait avoir remarqué son intérêt mais, comme il ne donna aucune explication, Dirk en conclut qu'il n'était, comme lui, qu'un célibataire endurci.

— Je suppose que vous avez vu notre film, *La Route de l'Espace* ? s'inquiéta l'ingénieur.

— Oui, et il m'a paru très bon.

— En tout cas, il nous dispense de pas mal d'explications en exposant les idées de base d'une façon suffisamment claire. Bien entendu, il est plutôt démodé maintenant, et vous devez être bien peu familiarisé avec les derniers perfectionnements, surtout avec la propulsion atomique du *Prométhée*...

— C'est vrai, c'est un complet mystère pour moi, reconnut Dirk. Collins eut un petit sourire contrit.

— C'est décourageant, dit-il. Du point de vue technique, cette propulsion est beaucoup plus simple que les dispositifs à combustion interne que chacun comprend parfaitement mais, pour une raison ou pour une autre, les gens se figurent qu'une propulsion atomique est forcément incompréhensible, et ils ne font même pas un petit effort pour essayer de la comprendre.

— Je ferai cet effort, protesta Dirk en riant. A vous de faire le reste. Mais rappelez-vous, s'il vous plaît, que je désire tout juste en savoir assez pour suivre les événements.

Depuis trente ans, le monde s'était lentement fait à l'idée que l'Homme, un jour, parviendrait à atteindre les planètes. Les prophéties des pionniers de l'astronautique s'étaient révélées exactes à tant de reprises, depuis l'ascension des premières fusées dans la stratosphère, que rares étaient ceux qui demeuraient encore incrédules. Le petit cratère des environs d'Aristarchus, ainsi que les films de télévision montrant l'autre face de la Lune, constituaient des réalités qui ne pouvaient être mises en doute.

Et pourtant certains avaient déploré ces réalités, les avaient stigmatisées même. Pour l'homme de la rue, l'exploration interplanétaire n'était encore qu'une immense et effrayante possibilité pointant juste sous l'horizon de la vie quotidienne. Jusqu'ici, le grand public ne possédait pas d'opinion particulière sur ce sujet ; il réalisait seulement d'une façon assez vague que la Science allait parvenir à ses fins dans un avenir plus ou moins proche.

Deux types de mentalité distincts avaient toutefois pris l'astronautique très au sérieux, encore que pour des raisons bien différentes. L'avènement presque simultané de la fusée à long rayon d'action et de la bombe atomique, en produisant un choc sur les esprits militaires, avait déclenché chez les experts en meurtre mécanisé une vague de prophéties à faire dresser les cheveux sur la tête. On parla beaucoup, pendant quelques années, de bases sur la Lune ou même, avec plus de raisons, sur Mars. À la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, la découverte du plan d'Oberth, vieux de vingt ans et traitant la question des « Stations de l'Espace », avait fait revivre des idées qu'il eût été stupide de sous-estimer en les qualifiant de rêves à la « Wells ».

Dans son ouvrage devenu classique *Wege zur Raumschiffart*, Obert étudiait la construction de gigantesques miroirs célestes pouvant concentrer les rayons solaires sur des portions de territoires, soit dans un but pacifique, soit pour l'incinération de villes ennemies. Le savant lui-même ne prit jamais cette dernière idée très au sérieux et il aurait été surpris de l'accueil solennel qui devait lui être réservé deux décades plus tard.

Le fait qu'il serait très facile de bombarder la Terre depuis la Lune, mais très difficile d'attaquer la Lune en partant de la Terre, avait fait dire à de nombreux experts militaires autorisés que leur pays respectif devrait s'emparer du satellite pour la sauvegarde de la paix avant qu'un quelconque rival fauteur de guerre ne puisse l'atteindre avant eux. De pareils arguments, des sous-produits de la paranoïa politique de l'époque, devinrent banals au cours des dix années qui suivirent la libération de l'énergie atomique. On les vit disparaître sans regret

tandis que le monde retournait lentement à la raison et à l'ordre.

Un second, et peut-être plus important courant d'opinion, tout en admettant que l'exploration interplanétaire était possible, s'y opposait pour des raisons mystiques ou religieuses. L'« opposition théologique », ainsi qu'on la qualifiait généralement, prétendait que l'Homme désobéirait à quelque ordonnance divine s'il s'aventurait loin de la Terre. Pour reprendre les termes du professeur d'Oxford C.S. Lewis, l'un des premiers et des plus fameux critiques de l'idée interplanétaire, les distances astronomiques formaient la « réglementation de quarantaine de Dieu ». Si l'humanité en venait à la méconnaître, elle se rendrait coupable d'une faute proche du blasphème.

Puisque ces raisonnements ne reposaient pas sur la logique, ils étaient totalement irréfutables. Le Bureau Interplanétaire passait parfois à la contre-attaque, faisant remarquer que les mêmes objections auraient pu être opposées à tous les explorateurs depuis le début des temps. Les distances astronomiques que l'Homme du XX^e siècle peut faire franchir en quelques minutes par ses ondes radiophoniques représentent une barrière moindre que les océans pour ses ancêtres de l'Âge de la pierre. Aux temps préhistoriques, sans doute y avait-il eu des hommes qui hochaient la tête en prédisant le désastre lorsque de jeunes éléments de la tribu allaient en quête de terres nouvelles, osant affronter le monde terrifiant et inconnu qui les entourait. C'était une chance, pourtant, que ces recherches eussent été menées à bien avant que les glaces ne descendent du pôle...

Un jour, les glaciers reviendraient, mais ce serait le plus bénin des fléaux capables d'affliger la Terre avant la fin de son existence. Si l'on ne peut que deviner certaines de ces calamités, celle-là au moins est presque assurée dans les temps à venir.

Il arrive un moment, dans la vie de chaque étoile, où l'équilibre précaire de ses fournaies atomiques doit se rompre d'une façon ou d'une autre. Dans un lointain Futur, les descendants de l'Homme, réfugiés dans la sécurité de planètes extérieures, verront peut-être la Terre natale sombrer dans le flamboiement de l'explosion du Soleil.

L'un des arguments avancés par les adversaires de l'exploration sidérale était à première vue plus convaincant. Puisque l'Homme, prétendaient-ils, a apporté tant de misères sur sa propre planète, peut-on s'attendre à ce qu'il se comporte mieux sur d'autres mondes ? Et surtout, cette misérable histoire de conquête et d'asservissement d'une race par une autre allait-elle donc se répéter éternellement, avec la propagation de la culture humaine d'un monde à l'autre ?

On ne pouvait trouver aucune réplique valable à cette thèse, mais seulement reprendre le thème des deux convictions rivales, le vieux conflit entre les pessimistes et les optimistes, entre ceux qui croient en

l'Homme et ceux qui n'y croient pas.

Cependant, les astronomes avaient apporté leur contribution aux débats en démontrant l'inexactitude de l'analogie historique. L'Homme, soutenaient-ils, civilisé lui-même depuis une période ne dépassant pas le millionième de la vie de sa planète, ne rencontrerait vraisemblablement pas sur d'autres mondes d'espèces vivantes suffisamment primitives pour se laisser exploiter ou réduire à l'esclavage. Toute fusée quittant la Terre pour l'Espace avec des velléités de construire un empire interplanétaire pourrait se retrouver, à la fin de son voyage, sans plus d'espoir de conduite qu'une flottille de pirogues remplies de sauvages s'introduisant dans le port de New York.

A l'annonce que le *Prométhée* pourrait être lancé dans quelques semaines, toutes ces spéculations étaient revenues au grand jour, et beaucoup d'autres avec elles. La presse et la radio ne parlaient pratiquement plus que de cela et les astronomes réalisèrent de substantiels bénéfices en écrivant des articles prudemment optimistes sur le Système Solaire. Un sondage Gallup effectué en Grande-Bretagne au cours de cette période révéla que quarante et un pour cent du public pensait que le voyage interplanétaire était une bonne chose, que vingt-six pour cent était contre et que trente-trois pour cent restait sans opinion.

Ces chiffres, et particulièrement les trente-trois pour cent, provoquèrent une sorte de découragement à Southbank et furent la cause de nombreuses conférences au département des « Relations Publiques », devenu plus actif que jamais.

Au Bureau Interplanétaire, le flot habituel des visiteurs s'était gonflé jusqu'à devenir un puissant courant, apportant avec lui quelques personnages très exotiques. Matthews avait développé une procédure standard pour traiter avec la plupart d'entre eux. A ceux qui voulaient prendre part au premier voyage, on offrait un circuit à bord du rotor centrifuge géant de la Section Médicale, lequel pouvait produire une accélération de dix gravités. Bien peu acceptaient cette proposition. Toutefois, ceux qui s'y prêtaient, à peine remis de leurs émotions, se voyaient transférés au service de la Dynamique, où les mathématiciens leur administraient le coup de grâce en leur posant des questions impossibles.

Personne n'avait encore trouvé le moyen efficace de calmer les véritables originaux, encore qu'il fût parfois possible de les neutraliser par une sorte de réaction mutuelle. Une ambition non encore exaucée de Matthews était de recevoir la visite simultanée d'un partisan de l'idée d'un monde plat et de l'un de ceux, encore plus excentriques, qui sont persuadés que la Terre recouvre la face intérieure d'une sphère creuse. À n'en pas douter, il en résulterait une discussion d'un

vif intérêt.

Les lettres et les commentaires publiés dans les grands journaux étaient plus sérieux parce que plus lourds de conséquences, et la plupart nécessitaient des réponses officielles. Un frère de l'église anglicane écrivit un jour une lettre vigoureuse et largement répercutée par le *Times*, dénonçant le Bureau Interplanétaire et toute son œuvre. Sir Robert Derwent entra aussitôt en action dans la coulisse et fit « mettre l'imprudent à la raison », selon ses propres termes. La rumeur publique prétendit qu'il disposait d'un cardinal et d'un rabbin en réserve, au cas où des attaques seraient lancées dans d'autres milieux.

Personne ne fut particulièrement surpris quand un général en retraite vint s'enquérir des mesures déjà prises pour incorporer la Lune aux Dominions britanniques. Au même moment, un major-général dont l'activité était en sommeil depuis longtemps fit irruption à Atlanta (U.S.A.) et demanda au Congrès de faire de la Lune le cinquantième Etat. Des requêtes similaires devaient être formulées dans presque tous les pays du monde – avec l'exception peut-être de la Suisse et du Luxembourg – si bien que les juristes internationaux comprirent que la crise dont on leur prédisait depuis longtemps l'avènement était sur le point de fondre sur eux.

C'est alors que sir Robert Derwent publia le fameux manifeste qu'il tenait en réserve depuis de nombreuses années.

Dans quelques semaines, disait ce message, nous espérons pouvoir lancer le premier astronef depuis la Terre. Nous ne savons pas encore si nous réussirons, mais il est certain que nous contrôlons la puissance nécessaire pour atteindre les planètes. Notre génération se tient au bord d'un océan d'espace, prête à affronter la plus grande aventure de tous les temps.

Il y a des gens dont l'esprit est à ce point enraciné dans le passé qu'ils pensent que les idées politiques de nos ancêtres seront encore valables lorsque nous prendrons pied sur des mondes nouveaux. Ils parlent même d'annexion de la Lune au profit de telle ou telle nation, oubliant que le franchissement de l'Espace aura nécessité les efforts conjugués des savants de tous les pays.

Au-delà de la stratosphère, plus question de nationalités ; les étendues que nous découvrirons seront l'héritage commun de tous les hommes, à moins que d'autres formes de vie n'en aient déjà revendiqué la propriété.

Nous, qui avons lutté pour placer l'Humanité sur la route des étoiles, faisons cette déclaration solennelle, maintenant et pour l'avenir :

Nous n'emporterons aucune frontière dans l'Espace !

— Puis-je considérer que la fusée ordinaire n'a plus de secret pour vous et que vous comprenez comment elle se comporte dans le vide ? questionna Collins d'un petit air dubitatif.

— Je me rends compte que si l'on éjecte à grande vitesse une quantité de matière loin de soi, il y a nécessairement recul, avança Dirk.

— Bien. Il est surprenant de voir le nombre de gens qui croient qu'une fusée doit obligatoirement avoir « quelque chose sur quoi s'appuyer pour exercer une poussée », comme ils le disent. Vous saisissez donc pourquoi le constructeur de la fusée s'efforce toujours d'obtenir la vélocité maximum de projection des gaz hors des réacteurs qui propulsent l'engin en avant, puisque la rapidité de l'échappement déterminera la vitesse que son appareil atteindra.

« Les anciennes fusées chimiques telles que les V-2 possédaient des vitesses d'échappement de l'ordre de deux ou trois kilomètres-seconde. Avec de pareilles performances, le transport d'un chargement d'une tonne pour la Lune et retour aurait nécessité plusieurs milliers de tonnes de carburant, formule peu pratique. Ce que chacun voulait, c'était une provision de carburant beaucoup moins lourde. Les réactions atomiques, étant au moins un million de fois plus puissantes que les chimiques, nous donnaient virtuellement la clé du problème. L'énergie libérée par les quelques livres de matière fissile que contenaient les premières bombes atomiques aurait pu emporter un millier de tonnes vers la Lune et assurer leur retour.

« Cependant, si à l'époque où cette énergie a été déchaînée, personne ne savait exactement comment l'utiliser pour la propulsion, cette petite énigme vient tout juste d'être résolue. Il a donc fallu trente ans pour produire les fusées très imparfaites dont nous disposons aujourd'hui.

« Examinez la question du point de vue suivant : dans une fusée chimique, nous obtenons l'échappement de propulsion en brûlant un certain carburant ; les gaz de combustion acquièrent de la vitesse en se détendant à travers une tuyère. En d'autres termes, nous échangeons de la chaleur pour de la vitesse ; plus notre chambre de combustion est chaude, plus rapidement le jet la fuira. Nous obtiendrions le même résultat si, sans brûler du carburant, nous chauffions la chambre de combustion de l'extérieur, par un procédé quelconque. Cela revient à dire que nous pourrions fabriquer une fusée comprenant un système où n'importe quel gaz – même de l'air – serait éjecté à travers une tuyère, après passage dans un groupe de

chauffe. O.K. ?

— Oui, c'est assez compréhensible jusqu'ici.

— Très bien. Maintenant, comme vous le savez, on peut obtenir d'une pile atomique autant de chaleur qu'on le désire en la fabriquant avec des matières graduellement plus riches. Bien sûr, si vous allez trop loin, la pile se fondra en un gâchis d'uranium liquide dont la surface sera boursouflée par des bouillonnements de carbone. Bien avant que ce genre de chose n'arrive, tout homme sensé aurait disparu derrière l'horizon.

— Vous voulez dire que cela pourrait exploser comme une bombe atomique ?

— Non, mais une fournaise radioactive inapprochable pourrait être aussi néfaste à sa manière. Ne prenez pas cet air effrayé, ce malheur ne peut se produire si les précautions les plus élémentaires sont prises.

« Il nous fallait donc concevoir une sorte de réacteur atomique capable de porter une masse de gaz à une température très élevée, 4 000 degrés centigrades au moins. Quand on sait que tous les métaux connus fondent bien avant ce stade, on voit que le problème avait de quoi nous donner du souci !

« Notre réponse au dilemme s'appelle le « réacteur à ligne convergente ». Il s'agit d'une pile longue, étroite, à base de plutonium, chauffant tout au long de sa course un gaz pompé à l'extrémité d'un appareil. Le résultat final est la formation d'un noyau central de gaz intensément chauds dans lequel nous pouvons concentrer la chaleur des éléments environnants. Au centre, la température du jet atteint plus de 6 000 degrés – plus que celle de la surface du Soleil – mais à proximité des parois, elle n'a plus que le quart de cette valeur.

« Jusqu'à présent, je n'ai pas encore dit quel gaz nous allions employer. Vous devez comprendre que plus léger il est – ou, en parlant avec précision – plus son poids moléculaire est bas, plus rapidement il se déplacera à sa sortie du réacteur. Puisque l'hydrogène est le plus léger de tous les éléments, il sera le carburant idéal, avec l'hélium comme concurrent immédiat. Je dois mentionner en passant que nous employons toujours le mot « carburant », bien qu'il n'y ait pas combustion réelle de ce dernier, que nous utilisons simplement comme fluide de travail.

— Il y a une chose qui me tracasse, confessa Dirk. Les anciennes fusées chimiques emportaient leurs propres réservoirs d'oxygène, alors que les engins actuels n'en font rien ; c'est assez déconcertant...

Collins se mit à rire.

— Nous pourrions même employer l'hélium comme « carburant », dit-il, même s'il ne brûle pas du tout, même s'il ne prend part à aucune réaction chimique. Mais bien que l'hydrogène soit le fluide de travail idéal, c'est aussi une substance impossible à emporter avec soi. A l'état liquide, il bout à une température fantastiquement basse et il est si léger qu'on devrait prévoir pour un astronef, des réservoirs de la taille d'un gazomètre. C'est pourquoi nous le transportons combiné avec du carbone sous la forme de méthane liquide

— CH₄ – facile à manipuler et possédant une densité raisonnable. Dans le réacteur, ce produit se scinde de nouveau en carbone et en oxygène. Le carbone est assez ennuyeux, car il a tendance à entraver le travail, mais nous n'y pouvons rien. Nous nous en débarrassons de temps à autre en coupant le réacteur principal et en inondant le moteur d'un jet d'oxygène. Cela fait un joli feu d'artifice.

« Voici donc le principe des moteurs d'astronefs. Ils donnent des vitesses d'éjection trois fois supérieures à celles de n'importe quelle fusée chimique, mais même avec ces perfectionnements, nous sommes obligés d'emporter une formidable quantité de carburant. Sans compter qu'il y a toutes sortes de problèmes que je n'ai pas mentionnés, notamment le plus ardu : le moyen de protéger l'équipage contre les radiations de la pile.

« *Alpha*, le composant supérieur du *Prométhée*, pèse à peu près 300 tonnes, dont 240 sont représentées par le carburant. En partant d'une orbite autour de la Terre, *Alpha* peut tout juste prendre contact avec la Lune et revenir nanti d'une très petite réserve.

« Il doit, vous le savez, être emmené sur cette orbite par *Bêta*, qui n'est qu'une aile volante très lourde, capable d'une vitesse extrême, mue également par des réacteurs atomiques. Elle joue le rôle d'un éperon, utilisant l'air comme carburant et n'utilisant ses réservoirs de méthane que lorsqu'elle quitte l'atmosphère. Vous le devinez, le fait de ne pas avoir à emporter de réserves pour la première partie du voyage facilite énormément les choses.

« A l'envol, le *Prométhée* pèse 500 tonnes, et c'est non seulement la plus rapide, mais aussi la plus lourde des machines volantes. Pour la propulser, Westinghouse nous a construit dans le désert une rampe de lancement électrique de huit kilomètres de long, presque aussi coûteuse que l'appareil lui-même, mais qui peut servir indéfiniment.

« Donc, pour nous résumer : nous lançons les deux composants ensemble et ils poursuivent leur ascension jusqu'à ce que l'air devienne trop rare pour assurer l'alimentation des réacteurs. *Bêta* se

branche alors sur ses réservoirs de méthane et atteint une vitesse circulaire à une altitude d'environ cinq cents kilomètres. Bien entendu, jusque-là *Alpha* n'a pas utilisé le moindre carburant ; d'ailleurs, ses réservoirs sont presque vides lorsque *Bêta* l'emmène.

« Dès que le *Prométhée* rejoint les containers que nous avons placés auparavant sur une orbite, les deux fusées se séparent. *Alpha* s'accouple aux réservoirs au moyen de pipe-lines et pompe le carburant à son bord. Nous avons déjà éprouvé ce système et savons qu'il est parfaitement réalisable. Dénommé « ravitaillement orbital », c'est lui qui constitue la véritable clé de voûte de toute l'opération, car il nous permet de faire le travail en plusieurs étapes. Il serait impossible de construire un astronef assez énorme pour contenir une charge de carburant lui conférant une autonomie suffisante pour accomplir le voyage sur la Lune aller et retour.

« Dès que son plein est fait, *Alpha* lance ses moteurs jusqu'à ce qu'il ait acquis les trois kilomètres-seconde supplémentaires indispensables pour s'échapper de l'orbite et foncer vers la Lune. Il atteint son but quatre jours après, séjourne là-bas une semaine, puis revient et réintègre l'orbite qu'il a quittée. L'équipage est alors transféré sur *Bêta*, qui a poursuivi patiemment ses circuits et dont le pilote commence à trouver le temps passablement long (le malheureux n'aura d'ailleurs droit à aucune publicité). *Bêta* regagne finalement la Terre et le tour est joué. Qu'y a-t-il de plus simple ?

— A vous entendre, émit Dirk en riant, je me demande pourquoi on n'a pas pensé à cela des années plus tôt.

— C'est la réaction habituelle, répliqua Collins, un peu méprisant. Les profanes ne réalisent pas le nombre de problèmes effrayants que nous avons rencontrés à presque toutes les étapes de notre entreprise, et ce qu'ils ont coûté de temps et d'argent. Même de nos jours, ce travail n'aurait pas été possible sans le résultat des recherches qui se poursuivent à l'échelle mondiale depuis trente ans, car nous n'avons fait, la plupart du temps, que reprendre les découvertes d'autres techniciens et les adapter à notre usage.

— A combien revient le *Prométhée*, à votre avis ? demanda pensivement l'historien.

— C'est presque impossible à dire. Les recherches de deux générations, en remontant jusqu'à 1920, ont contribué à la réalisation de l'engin. Il faudrait aussi inclure les deux milliards de dollars que coûta la première bombe atomique, les centaines de millions de marks que les Allemands engloutirent dans Peenemünde et les vingtaines de millions de livres que le gouvernement britannique dépensa dans le

désert australien...

D'accord, mais vous devez quand même avoir une idée de la somme qui est entrée dans la construction de l'appareil proprement dit ?

— Même dans cette construction, il nous faut compter pour rien une assistance technique – et même de l'équipement – d'une valeur inestimable. Pourtant le professeur Maxton a calculé un jour que l'appareil coûte environ dix millions de livres en recherches et cinq millions pour la réalisation effective. Autant dire, a fait remarquer quelqu'un, que nous achetons la Lune à raison d'une livre sterling les trois kilomètres carrés. Ce n'est pas terrible, d'autant plus que les astronefs qui suivront reviendront beaucoup meilleur marché. Je crois, d'ailleurs, que nous récupérerons les dépenses engagées pour le premier voyage rien qu'au moyen des droits sur les films et la radio. Et puis, quel sens revêt au juste la question d'argent.

Il porta ses yeux sur la photographie représentant une vue lointaine de la Terre et sa voix devint subitement rêveuse.

— Nous luttons pour l'affranchissement de l'Univers entier, avec tout ce que cela implique, et je ne crois pas que l'on puisse évaluer cela en livres ou en dollars. La connaissance paie toujours par elle-même, à la longue, et sa rétribution a une valeur absolument inappréciable.

L'entretien de Dirk avec le professeur Max- ton et Raymond Collins marqua un tournant dans sa manière de voir et même dans son comportement. Il sentait (peut-être à tort...) qu'il venait de découvrir la source des idées que Mac Andrews et Matthews lui avaient refilées en deuxième main.

Personne n'aurait pu être aussi dissemblable du savant froid et sec du roman de science- fiction que le directeur général adjoint. Ingénieur de toute première classe, il était de plus manifestement conscient des implications de sa tâche. Essayer de trouver les raisons qui l'avaient poussé dans cette voie, lui et ses collègues, aurait constitué le thème d'une étude vraiment passionnante. Le souci de l'autorité personnelle ne semblait pas fournir une explication acceptable, dans les cas que connaissait Dirk et, si ce dernier devait se garder de formuler un jugement facile, tous ces hommes paraissaient néanmoins avoir des vues désintéressées, ce qui était une constatation des plus réconfortantes. L'organisation interplanétaire était animée par un zèle de missionnaires, que la compétence technique et aussi un certain sens de l'humour avaient préservé du fanatisme.

L'historien ne se rendait encore que partiellement compte de l'influence de son nouveau milieu sur sa propre attitude. Il perdait beaucoup de sa timidité ; la perspective de rencontrer des étrangers, qui l'eût affligé d'une légère appréhension ou, tout au moins, d'une certaine contrariété peu de temps auparavant, n'avait plus d'effet sur lui. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait en compagnie d'hommes qui bâtissaient l'avenir et n'interprétaient pas seulement les leçons d'un passé enfui. Bien que simple spectateur, Dirk commençait à partager leurs émotions et à vibrer de leurs triomphes et de leurs défaites.

Je suis vraiment impressionné par le professeur Maxton et son état-major, mentionna- t-il dans son journal, ce soir-là. On dirait qu'ils ont une conception beaucoup plus large et plus claire des buts de l'organisation que les non-techniciens que j'ai connus. Matthews, par exemple, parle sans cesse du progrès scientifique qu'amènera la prise de contact avec la Lune, alors que les savants semblent plus intéressés par les répercussions culturelles et philosophiques de l'événement, peut-être parce qu'ils considèrent déjà ce dernier comme un fait accompli. Mais il ne faut cependant pas généraliser en partant de quelques cas qui ne sont pas forcément typiques.

J'ai l'impression que je me fais à présent une idée assez nette de toute l'organisation. A vrai dire, je n'ai plus qu'à collecter les détails, ce qui me sera aisé d'après mes notes et le tas de photos que j'ai prises. Je ne suis plus désormais l'étranger qui regarde fonctionner quelque machine

incompréhensible ; on dirait que je fais partie intégrante du milieu. Encore faut-il que je ne me laisse pas trop intégrer ; il est impossible de rester neutre, mais un certain détachement est indispensable.

Jusqu'ici, j'avais formulé des doutes et des restrictions au sujet du vol interplanétaire, comme si je sentais instinctivement qu'il s'agissait d'une entreprise trop énorme pour l'Homme. A l'instar de Pascal, j'étais terrifié par le silence et le vide, l'espace infini, mais je comprends maintenant que j'avais tort.

Mon erreur était commune ; elle consistait à rester cramponné au Passé. Aujourd'hui, je rencontre des hommes qui parlent aussi naturellement de millions de kilomètres que moi de milliers. Il fut un temps où mille kilomètres constituaient une distance dépassant l'entendement ; aujourd'hui, c'est le trajet que nous couvrons entre deux repas. Une nouvelle évolution des proportions est sur le point de se produire, et à une échelle sans précédent.

Je conçois à présent que les planètes ne sont lointaines que dans notre imagination. Cent heures suffiront au Prométhée pour atteindre son but, cent heures durant lesquelles il conservera un contact permanent avec la Terre, tandis que tes yeux du monde entier seront tournés vers lui. Comme cette traversée paraît courte lorsqu'on la met en parallèle avec les semaines et les mois que duraient les grands voyages de jadis !

Tout est relatif, et le jour viendra certainement où nos esprits s'accoutumeront à l'idée du système solaire comme ils sont habitués aujourd'hui à l'idée de la Terre. Je suppose qu'alors, lorsque les savants contempleront rêveusement les étoiles, certains d'entre eux s'écrieront : « Nous ne voulons pas de conquêtes interstellaires ! Les neuf planètes suffisaient à nos grands-pères, elles sont assez vastes pour nous ! »

Dirk reposa son stylo en souriant et laissa ses pensées vagabonder au royaume de la fantaisie. L'Homme répondrait-il à ce défi merveilleux, lancerait-il ses fusées dans le gouffre qui séparait les étoiles ?

Dirk se souvenait d'une phrase qui l'avait frappé au cours de ses lectures : Les distances interplanétaires sont un million de fois plus grandes que celles auxquelles nous sommes habitués dans la vie quotidienne, mais les espaces interstellaires sont encore un million de fois plus vastes. Son cerveau recula devant l'appréciation, mais il se raccrocha une fois de plus à l'axiome : « Tout est relatif. » En quelques milliers d'années, l'Humanité était passée de l'embarcation primitive à l'astronef ; que réaliserait-elle encore au cours de l'éternité qu'elle avait devant elle ?

Il serait faux de prétendre que les cinq hommes devenus le point de mire du monde entier se considéraient comme de grands aventuriers, prêts à risquer leur vie dans un merveilleux quitte ou double scientifique. Etant tous techniciens à la tête froide et bourrés de sens pratique, ils n'avaient pas la moindre intention de prendre part à un jeu quelconque, tout au moins à un jeu périlleux. Il y avait du risque, bien sûr, mais l'on prend aussi ses risques quand on monte dans un train.

Chacun d'eux avait réagi à sa manière propre à la publicité de la semaine écoulée. Ils s'y attendaient et y étaient bien préparés. Hassell et Leduc s'étaient déjà trouvés auparavant aux prises avec l'admiration du public, et ils savaient comment tirer profit de cet état de choses tout en évitant ses conséquences les plus ennuyeuses. Quant aux trois autres membres de l'équipage, en face de cette célébrité fondant avec soudaineté, ils eurent tendance à se serrer les coudes pour s'assurer une protection mutuelle. Ce réflexe leur fut fatal, car il les transforma en une proie facile pour les journalistes.

Clinton et Taine étaient encore suffisamment inaccoutumés à l'épreuve de l'interview pour y trouver quelque plaisir, mais leur collègue canadien, Jimmy Richards, l'avait en horreur. Ses répliques, déjà peu amènes dès le début de l'entretien, devenaient plus brutales au fur et à mesure que le temps passait et qu'il se fatiguait – jusqu'à en attraper la nausée – des sempiternelles questions qu'on lui posait. Le jour mémorable où il fut harcelé par une femme reporter particulièrement épuisante, son comportement manqua un peu de galanterie. Selon un compte rendu colporté plus tard par Leduc, l'interview donna à peu près cela :

— Bonjour, monsieur Richards. Vous plairait-il de répondre à quelques questions pour le *Clairon de West Kensington* ?

Richards, contrarié, mais encore relativement affable :

— Volontiers, mais je dois aller rejoindre ma femme dans quelques minutes.

— Il y a longtemps que vous êtes marié ?

— Depuis douze ans environ.

— Ah ! Vous avez des enfants ?

— Deux filles, si mes souvenirs sont exacts.

— Est-ce que votre épouse approuve votre voyage extra terrestre ?

— C'est heureux...

Un silence au cours duquel la journaliste réalisa que, pour une fois, son ignorance de la sténo ne serait pas pour elle un handicap.

Je suppose que vous avez toujours ressenti le désir de partir vers les étoiles, pour euh... planter le drapeau de l'Humanité sur d'autres mondes.

— Pas du tout, je n'y songe que depuis un an ou deux.

— Alors pourquoi avez-vous été choisi pour cette expédition ?

— Parce qu'il se trouve que je suis le deuxième ingénieur atomiste du monde.

— Le premier étant... ?

— Le professeur Maxton, trop précieux pour être risqué.

— Eprouvez-vous vraiment de l'appréhension ?

— Oh ! oui. J'ai peur des araignées, des morceaux de plutonium de plus de trente centimètres de diamètre et de tout ce qui fait du bruit la nuit.

— Je voulais dire, appréhendez-vous ce voyage ?

— J'en ai une frousse terrible. Regardez, vous pouvez me voir trembler.

(Démonstrations causant de légers dommages aux meubles.)

— Qu'espérez-vous trouver sur la Lune ?

— Enormément de lave et pas grand-chose d'autre.

A ce stade, la femme arbora un regard traqué et se prépara visiblement à décrocher.

— Vous attendez-vous à découvrir là-bas une forme de vie quelconque ?

— Très vraisemblablement. Dès que nous serons arrivés, nous entendrons frapper à la porte, tandis qu'une voix dira : « Seriez-vous assez aimable pour accorder une interview à la *Gazette Sélénite* ! »

Evidemment, tous les entretiens ne revêtaient pas le caractère

abrupt de cet exemple frappant, et il est juste d'ajouter que Richard jura ses grands dieux que l'histoire avait été inventée de toutes pièces par Leduc.

Rien n'avait jamais peut-être autant accaparé l'intérêt du public que la particularité prévoyant la mise en réserve de deux membres de l'équipage, voués à demeurer sur Terre. A un moment donné, les spéculations sur les dix combinaisons possibles devinrent si populaires que les bookmakers commencèrent à s'occuper de la chose.

On supposait généralement, compte tenu du fait qu'Hassell et Leduc étaient tous deux pilotes de fusée, qu'un seul d'entre eux serait sélectionné. Ce genre de discussion pouvant avoir des effets néfastes sur les hommes, le directeur général fit savoir qu'un tel argument n'était pas valable. Grâce à leur entraînement, n'importe lequel des trois pouvait faire partie d'un équipage aux qualités complémentaires. Sir Derwent insinua, sans le promettre formellement, que le choix définitif pourrait être déterminé par voie de tirage au sort. Personne ne le crut, les cinq intéressés moins que quiconque.

Les soucis causés à Hassell par la prochaine naissance de son fils étaient maintenant connus de tous, ce qui n'arrangeait rien ; et Hassell sentit parfaitement bien qu'il devenait l'objet d'un secret intérêt.

Au cours de la période qui précéda l'exode Dirk demeura peu de temps à Southbank. Il était impossible d'y travailler : ceux qui partaient pour l'Australie étaient trop occupés par leurs préparatifs et le règlement de leurs affaires, tandis que les autres se montraient peu serviables.

Le bouillant Matthews faisait partie des sacrifiés, Mac Andrews lui ayant confié la direction de la place. Cette mesure, pourtant très logique, avait jeté un froid ; les deux hommes ne s'adressaient plus la parole, aussi l'historien fut-il bien content d'éviter leur présence d'autant plus que sa désertion les avait un peu affectés.

Comme la section technique connaissait aussi un état de bouleversement organisé, Dirk vit non moins rarement Maxton et Collins. Seul, sir Robert semblait parfaitement heureux au milieu du désordre, et Dirk fut passablement surpris de recevoir un beau matin une convocation de sa part. Elle arriva précisément un des rares jours où il se rendait au quartier général. Ce serait son premier entretien avec le directeur depuis la brève présentation de son arrivée.

Il entra plutôt timidement, ayant à la mémoire les histoires qui couraient sur le compte de sir Robert. Ce dernier remarqua et comprit probablement ses appréhensions car une lueur passa dans son regard lorsqu'il tendit la main à son visiteur avant de lui offrir un siège.

La pièce n'était pas plus grande que la plupart des bureaux de Southbank mais son emplacement, dans un angle du bâtiment, lui procurait un point de vue incomparable ; d'ici, on pouvait contempler une grande partie des rives de la Tamise, de Charing Cross à London Bridge.

Le directeur général entra sans tarder dans le vif du sujet.

— Le professeur Maxton m'a parlé de vos travaux, dit-il. Je suppose que d'ores et déjà nous sommes tous en train de voler dans votre bocal de collectionneur, avant d'être classés et épinglés comme des papillons pour satisfaire la curiosité de la postérité ?

— J'espère, sir Robert, répondit Dirk en souriant, que le résultat final ne sera pas aussi statique que cela. Je ne suis pas précisément ici pour enregistrer les faits mais surtout pour détecter les influences et les motifs qui les ont provoqués.

Le maître du Bureau Interplanétaire tapota rêveusement sur son bureau avant de remarquer avec tranquillité :

— Et quelles raisons, selon vous, sont à la base de nos travaux ?

La question surprit quelque peu Dirk par son caractère direct-

— Celles-ci sont très complexes, commença-t-il, prudent. Provisoirement, je dirai qu'elles se divisent en deux parties, les raisons matérielles et les raisons d'ordre spirituel.

— J'aurais du mal à imaginer une troisième catégorie, fit doucement remarquer sir Robert.

Dirk sourit d'un air légèrement embarrassé.

— Peut-être suis-je un peu trop imaginatif. Je m'explique. Les premiers hommes à suggérer sérieusement le voyage interplanétaire furent des visionnaires amoureux d'un rêve. Peu importe s'ils fussent également techniciens, ils étaient essentiellement des artistes utilisant leur science pour quelque chose de neuf. Si l'exploration de l'Espace n'avait eu aucune utilité pratique concevable, ils auraient souhaité tout autant pouvoir la réaliser.

« Nous leur devons donc le motif spirituel, comme je l'ai nommé ; peut-être d'ailleurs qu'« intellectuel » serait un terme plus adéquat. Il est impossible de l'analyser plus profondément parce qu'il représente une impulsion humaine de base, celle de la curiosité. Du côté matériel, vous avez la perspective de créer de grandes industries nouvelles et des procédés techniques inédits, jointe au désir des sociétés de radio et de TV de remplacer leurs milliers d'émetteurs par deux ou trois stations dans l'Espace, avec les milliards de dollars d'économies que cela indique. C'est le côté « Wall Street » de l'image, qui ne s'est manifesté que bien plus tard, naturellement...

— Et lequel de ces motifs est prédominant, à votre avis ? insista sans ménagement son interlocuteur.

Le jeune Américain commençait à se sentir mieux à son aise.

— Avant de venir à Southbank, dit-il, lorsqu'il m'arrivait de penser à votre organisation, je m'imaginai un groupe d'ingénieurs en quête de dividendes scientifiques. C'est ce que vous prétendez être et vous décevez ainsi beaucoup de monde. La description peut s'appliquer à quelques membres de votre personnel, mais elle n'est plus vraie au sommet.

Dirk banda son arc et envoya une longue tirade :

— Je pense que le Bureau Interplanétaire est dirigé – et a toujours été dirigé – par des visionnaires, des poètes si vous voulez, qui sont aussi des savants. Quelquefois, le déguisement n'est pas très bon.

Il y eut un court silence, puis sir Robert reprit d'un ton plus bas, mais légèrement ironique :

— C'est une accusation qui a déjà été portée contre nous et nous ne l'avons jamais démentie. Quelqu'un a dit un jour que toute activité humaine était une forme de jeu ; nous n'avons pas honte de vouloir jouer avec des astronefs.

— Et c'est par votre divertissement que vous allez changer la face du monde, et peut-être celle de l'Univers, ajouta l'historien.

Il voyait l'homme qui était devant lui avec des yeux différents, ignorant sa face de bouledogue et ses larges touffes de sourcils. Il venait subitement de se rappeler le portrait que Newton avait fait de lui-même, celui d'un jeune enfant ramassant des cailloux aux brillantes couleurs sur le rivage de l'océan des connaissances.

Sir Robert Derwent était cet enfant, semblable en cela à tous les grands savants. Dirk était certain qu'en dernière analyse il aurait traversé l'espace sans autre raison que celle de contempler, par-delà les resplendissants pics lunaires, la Terre passant de la nuit au jour, ou pour la satisfaction de voir les anneaux de Saturne dans toute leur inimaginable splendeur, couronner le ciel du plus proche satellite de cette planète.

A l'idée qu'il passait son dernier jour à Londres, Dirk se sentait envahi d'une sorte de regret coupable. Regret, parce qu'il n'avait pratiquement rien vu de la ville, culpabilité, parce qu'il en était pour une bonne part le seul responsable. Il avait été très occupé d'accord, mais on pouvait difficilement admettre qu'il n'ait pas eu le temps de visiter le British Muséum plus de deux fois ou la cathédrale Saint

— Paul une seule. Et, pourtant, il ne savait pas quand il reverrait la capitale anglaise puisqu'il devrait retourner directement en Amérique.

Ce jour-là, il faisait beau mais plutôt frais et la menace d'averse habituelle était présente. Dirk n'avait plus rien à faire à son appartement car tous ses papiers, emballés et expédiés, se trouvaient déjà à mi-chemin de leur nouvelle destination. Il avait fait ses adieux aux membres du personnel du Bureau qu'il quittait à jamais ; quant aux autres, il aurait l'occasion de voir la plupart d'entre eux à l'aéroport, le lendemain matin.

Matthews qui semblait s'être beaucoup attaché à lui, était au bord des larmes. Jusqu'à Sam et Bert, ses partenaires de travail, qui avaient insisté pour organiser une petite cérémonie au bureau.

En s'éloignant pour la dernière fois de Southbank, Dirk réalisa qu'il disait aussi adieu à l'une des périodes les plus heureuses de sa vie. Il y avait connu le bonheur parce que ses journées y étaient bien remplies, parce qu'il y avait donné toute la mesure de ses capacités et, par-dessus tout, parce qu'il y avait fréquenté des hommes dont la vie comportait un idéal qu'ils savaient plus important qu'eux-mêmes.

En attendant, Dirk disposait d'une journée de liberté et se demandait comment l'occuper. En théorie, pareille situation semblait impossible, et pourtant elle avait tout l'air de se présenter aujourd'hui.

Il pénétra dans le petit square et l'idée lui vint qu'il avait peut-être eu tort d'oublier son imperméable. Quelques centaines de mètres seulement le séparaient de l'ambassade, où il avait une petite affaire à régler, mais il décida inconsidérément de prendre un raccourci. Comme conséquence, il s'égara très vite dans le labyrinthe des rues de traverses et des impasses qui font de Londres une source continuelle d'exaspération charmante. Fort heureusement, un aperçu du Mémorial Roosevelt le remit dans le droit chemin.

Un déjeuner pas trop hâtif avec quelques-unes de ses connaissances de l'ambassade occupa le début de l'après-midi, mais Dirk fut ensuite abandonné à ses seules ressources. Il pouvait aller là où ça lui plaisait, visiter les lieux qu'il regretterait par la suite d'avoir délaissés, et pourtant une espèce de léthargie permanente l'empêchait de faire autre chose que d'errer dans les rues. Le soleil était finalement

parvenu à consolider sa tête de pont, l'après-midi était, chaud et débilitant, et l'on avait plaisir à marcher sans but au long des trottoirs.

Vers le début de la soirée, Dirk déboucha dans Hyde Park. Une heure durant, il déambula sous les arbres, ayant soin de garder un contact visuel avec les routes avoisinantes. Le Mémorial Albert retint son attention pendant un bon moment, puis il se libéra enfin de son charme paralysant et décida de retourner sur ses pas, en coupant à travers le parc en direction de Marble Arch.

Il avait oublié que ce dernier endroit constitue un oratoire passionné, devenu fameux, où l'on peut errer d'un groupe à l'autre et se distraire énormément en écoutant les conférenciers bénévoles et leurs critiques. Qu'est-ce qui a bien pu faire croire au monde, se demanda-t-il, que le peuple britannique est réservé et peu démonstratif ?

Dirk fut captivé par un duel entre un orateur et son opposant, qui maintenaient leurs positions avec une fougue égale, le tout étant de savoir si Karl Marx avait, ou n'avait pas fait, un jour, une certaine remarque. De quelle nature était cette remarque, il ne le sut jamais et ne tarda pas à avoir l'impression que les deux antagonistes eux-mêmes l'avaient oublié depuis longtemps.

L'orateur suivant s'engagea à démontrer, apparemment avec l'aide de textes bibliques, que le jour du Jugement Dernier était proche. Il rappelait à Dirk les prophètes d'Apocalypse de l'année inquiète de 999. A n'en pas douter, dix siècles plus tard, leurs successeurs prédisaient encore la fin du monde au moment où le XIX^e approchait de son terme. Sur beaucoup de points, la nature humaine change très peu : il y aurait toujours des prophètes, et toujours quelqu'un pour les écouter.

Il s'approcha d'un autre groupe. Une assemblée restreinte mais attentive entourait un homme d'un certain âge, aux cheveux blancs, qui donnait une conférence, fort bien documentée d'ailleurs, sur un thème philosophique. L'historien dut se rendre à l'évidence : ces bonimenteurs n'étaient pas tous des originaux. Cet homme-là, par exemple, devait être un instituteur en retraite possédant des idées si puissantes sur l'éducation des adultes qu'il éprouvait l'impérieux besoin de s'exposer sur une place publique pour distribuer la bonne parole à tous ceux qui voulaient bien l'écouter.

Il discourait sur la vie, sur son origine et sa destinée. Ses pensées, comme celles de ses auditeurs, étaient vraisemblablement influencées par le météore ailé couché dans le désert, de l'autre côté du monde, car il évoqua bientôt la scène astronomique sur laquelle se joue l'étrange drame de la vie.

Il brossa une image vivante du Soleil et des planètes qui l'entourent, emmenant l'imagination des badauds derrière lui, d'un monde à

l'autre. Il était doué pour les phrases pittoresques, et bien que Dirk ne fût pas certain qu'il se confinât aux connaissances scientifiques reconnues, la notion générale qu'il donnait était assez précise.

Décrivant le minuscule Mercure incendié par les ardents rayons de son énorme soleil, il le représenta comme une boule de rocs flamboyants baignant dans des océans de métal en fusion. Vénus, la planète-sœur de la Terre, était à jamais dérobée à notre vue par ces monceaux mouvants de nuages qui ne s'étaient pas dissociés une seule fois au cours de siècles d'observation par l'Homme. Derrière ce rideau, peut-être y avait-il des mers, des forêts et toute l'agitation d'une vie étrange, ou encore rien qu'un désert aride balayé par des vents brûlants.

Il parla de Mars, et l'on put remarquer dans le public un mouvement trahissant une attention accrue. A quelque 78 millions de kilomètres du Soleil, la Nature avait marqué un second point. Là aussi, la vie est présente, car nous pouvions déceler les couleurs changeantes qui marquent sur notre monde la suite des saisons. Même si Mars a peu d'eau, même si son atmosphère est rare, une végétation et peut-être aussi une vie animale peuvent y subsister. De la présence d'intelligence, nous n'avons pas la moindre preuve concluante.

Au-delà de Mars, des mondes extérieurs géants tournent dans un crépuscule gelé devenant plus sombre et plus froid avec la distance d'éloignement du Soleil, qui n'est plus qu'une étoile perdue pour les mondes les plus reculés. Des atmosphères de milliers de kilomètres d'épaisseur écrasent Jupiter et Saturne, des couches de méthane et de gaz ammoniac déchirées par des tornades que nous pouvons observer à travers huit cents millions de kilomètres d'espace. S'il y a de la vie sur ces singulières planètes et sur les mondes encore plus glacés qui se trouvent derrière elles, elle doit avoir un aspect plus baroque que tout ce que nous pouvons imaginer. C'est seulement dans la zone tempérée du système solaire, cette étroite ceinture où flottent Vénus, la Terre et Mars, que peut fleurir la vie telle que nous la connaissons.

Telle que nous la connaissons ! Comme nous en savons peu, pourtant ! De quel droit, sur notre petit globe mesquin, prétendons-nous fixer l'étalon pour l'Univers tout entier ? La vanité peut-elle aller plus loin ?

L'Univers n'est pas hostile à la vie, mais seulement indifférent. Le caractère inexplicable de celle-ci est une occasion et aussi un défi, un défi que l'intelligence accepte.

La voix claire et cultivée se tut et Dirk reprit conscience de son entourage. Il venait d'assister à une remarquable démonstration. Il aurait aimé en savoir plus long sur l'orateur, mais celui-ci s'affairait maintenant à démonter sa petite estrade pour la charger sur une vieille charrette à bras. La foule se dispersait autour de lui, en quête

de nouvelles attractions, et par moments des bribes de phrases portées par le vent lui arrivaient aux oreilles, prouvant que les autres déclamateurs étaient encore en pleine action.

Dirk se préparait à s'en aller quand il eut la rapide vision d'un visage connu. La surprise le cloua un instant sur place ; la coïncidence paraissait trop improbable pour être vraie.

Victor Hassell était là, à quelques pas de lui, dans la foule.

Maud Hassel n'eut pas besoin d'explications compliquées lorsque son mari lui dit, assez brusquement, qu'il « allait faire un tour dans le parc ». Elle comprit parfaitement bien, exprima simplement l'espoir qu'il ne serait pas reconnu et qu'il rentrerait pour l'heure du thé. L'un et l'autre de ces souhaits devaient dégénérer en déceptions, comme elle s'y attendait.

Victor Hassell avait passé presque toute sa vie à Londres, mais sa première impression de la cité était toujours restée la plus vivace et elle tenait la meilleure place dans son affection. Quand il poursuivait ses études d'ingénieur, il logeait aux environs de Paddington ; pour se rendre au collège, il traversait tous les jours Hyde Park et Kensington Gardens. En évoquant Londres, il ne se représentait ni les rues grouillantes, ni les édifices connus du monde entier, mais de tranquilles avenues bordées d'arbres et de terrains vagues.

Londres, c'était aussi pour lui les sables blancs de Rotten Row où les cavaliers du dimanche matin effectuaient toujours leurs promenades au trot de leurs chevaux racés, comme ils le feraient encore quand les premières fusées de l'humanité redescendraient des étoiles.

A quoi bon rappeler à Maud leur première rencontre au long de la Serpentine à peine deux ans plutôt, mais deux années qui paraissaient une vie ? Et maintenant, Victor allait quitter tous ces lieux aimés.

Il resta un instant dans South Kensington, errant devant les vieux collèges qui formaient une si grande partie de ses souvenirs. Ils n'avaient pas changé ; les élèves, avec leurs serviettes et leurs règles à calcul, étaient exactement les mêmes. Dire que près d'un siècle auparavant, le jeune H.G. Wells faisait partie de cette multitude turbulente...

Obéissant à une impulsion, Victor pénétra dans le Musée des Sciences et s'arrêta, comme il le faisait si souvent, devant la réplique du biplan des frères Wright. Il y avait trente ans, la machine originale se balançait dans la grande galerie mais, depuis, elle était partie pour les Etats-Unis, et bien peu se souvenaient encore de la longue bataille qui opposa Orville Wright au Smithsonian Institute, responsable de son exil.

Soixante-quinze années – la durée d'une existence, pas plus – séparaient la fragile carcasse de bois qui effleura sur quelques mètres le gazon de Kitty Hawk du grand projectile pouvant emporter des hommes sur la Lune. Et il ne faisait pas de doute que dans une autre génération, le *Prométhée* paraîtrait aussi bizarre et aussi primitif que le petit biplan suspendu au-dessus de la tête de Hassel.

Quand ce dernier sortit, un soleil éclatant luisait sur Exhibition Road. Victor serait bien resté plus longtemps au Musée des Sciences,

mais trop de gens le dévisageaient avec insistance. Ses chances de conserver l'anonymat étaient encore moindres à l'intérieur de cet édifice que partout ailleurs.

Il traversa lentement le parc par les chemins qu'il connaissait si bien, s'arrêtant de-ci de-là pour admirer des sites qu'il ne reverrait peut-être jamais. Il n'y avait rien de morbide dans son comportement ; au contraire, il appréciait avec un certain détachement l'intensité accrue de ses émotions. Comme la plupart des hommes, Victor Hassel avait peur de la mort, mais en certaines occasions celle-ci constitue un risque justifiable, du moins lorsqu'une seule existence, celle de l'intéressé, est en jeu. Il souhaitait pouvoir se prouver que c'était vrai clans tous les cas, mais il n'y parvenait pas.

Non loin de Marble Arch se trouvait un banc où Maud et lui s'étaient souvent assis au cours des jours qui précédèrent leur mariage. Heureux de découvrir qu'il était inoccupé pour l'instant, il s'y laissa tomber avec un petit soupir de satisfaction.

Son contentement fut de courte durée car, moins de cinq minutes plus tard, il fut rejoint par un gentleman d'âge mûr qui s'installa à son côté, derrière une pipe et un exemplaire du *Manchester Guardian*. Il décida de s'en aller et se dirigea vers Marble Arch, où il pourrait écouter une dernière fois les orateurs qui l'avaient tant amusé dans son enfance.

Dirk ne fut pas long à se dire que la coïncidence n'était, somme toute, pas si surprenante qu'elle le paraissait. Hassell, il s'en souvenait, habitait la zone ouest de Londres. Alors quoi de plus naturel à ce qu'il ait voulu faire, comme lui, une ultime promenade en ville ? D'autant plus qu'ultime pouvait revêtir un sens plus absolu pour l'ingénieur que pour lui-même...

Leurs regards se croisèrent à travers l'attroupement et Hassel tressaillit légèrement, comme s'il l'avait reconnu. L'historien supposa que l'autre ne se rappelait certainement pas son nom ; aussi, s'étant frayé un passage vers le jeune pilote, il se présenta assez maladroitement. Victor aurait préféré rester seul, mais il pouvait difficilement s'esquiver sans répondre. Et puis, comme il avait toujours souhaité faire la connaissance de l'historien, l'occasion était trop bonne pour être manquée.

— Vous avez entendu ce dernier discours ? demanda Dirk en guise d'entrée en matière.

— Oui, je passais par. là et j'ai écouté ce que racontait le grand-père. Je l'ai souvent vu dans les parages, c'est l'un des spécimens les plus raisonnables. On voit de tout ici, n'est-ce pas ? dit-il en riant et en faisant un geste dans la direction de la foule.

— C'est vrai, mais je suis quand même bien content d'avoir vu la scène, c'est pour moi une véritable révélation.

Tout en parlant, Dirk étudiait soigneusement son compagnon. Il était malaisé de déceler son âge, qui pouvait se situer entre vingt-cinq et trente ans. De corpulence assez frêle, Victor avait des traits bien découpés sous des cheveux bruns rebelles. Une cicatrice, souvenir d'un accident survenu au cours d'essais en fusée, barrait sa joue gauche en diagonale, mais on ne la remarquait que de temps à autre, quand la peau rosissait.

— Après un pareil exposé, reprit Dirk, je dois dire que l'Univers n'apparaît pas comme un endroit particulièrement charmant. Pas étonnant que nombre de gens préfèrent rester où ils sont...

Hassell se mit à rire.

— Si on allait prendre un verre quelque part ?

Il ressentait les atteintes de la fatigue et de la soif ; Hassell aussi, probablement pour la même raison.

— Alors, pas pour longtemps, décida le pilote. Je dois rentrer pour 17 heures.

Dirk comprit, encore qu'il ignorât tout des préoccupations domestiques de son ami. Il se laissa conduire jusqu'à la brasserie de l'Hôtel Cumberland, où ils s'attablèrent avec gratitude devant deux gigantesques verres de bière.

— Je ne sais pas si vous avez entendu parler de mon travail ? articula Dirk d'un ton modeste après s'être éclairci la voix.

— Mais si, bien sûr, répondit l'autre avec un sourire engageant. Nous nous demandions quand vous alliez entrer en contact avec nous. Vous êtes bien l'expert enquêtant sur les motifs et les influences, n'est-ce pas ?

Dirk fut aussi surpris qu'embarrassé de découvrir l'étendue de sa renommée.

— Euh... oui, admit-il. Naturellement, ajouta-t-il vivement, je ne m'intéresse pas spécialement aux cas individuels, mais il m'est très utile de savoir en premier lieu de quelle façon les membres de l'organisation sont venus à l'astronautique.

Hassell allait-il mordre ? Au bout d'une minute, il commença à tourner autour de l'amorce et son provocateur connut toutes les sensations d'un pêcheur à la ligne regardant son bouchon frissonner à la surface d'un lac tranquille.

— Nous en avons souvent discuté à la Nursery, dit enfin Victor, mais la réponse n'est pas si simple ; cela dépend des individus.

Dirk observa un silence favorable.

— Regardez Taine, par exemple. C'est un pur savant, assoiffé de connaissances, mais accordant peu d'intérêt à leurs conséquences. C'est pourquoi, en dépit de sa valeur, il est d'une envergure moindre que notre directeur général. Remarquez que je ne critique pas ; un seul sir Robert suffit largement à une génération !

Après réflexion, Hassell reprit :

— Clinton et Richards sont des ingénieurs qui aiment la machine pour elle-même, mais ils sont beaucoup plus humains que Taine. Vous avez dû entendre parler de la façon dont Jimmy traite les journalistes qui ne lui plaisent pas ! Clinton est un drôle de type, on ne sait jamais ce qui lui trotte dans la tête. Il faut dire toutefois qu'en ce qui les concerne, on les a choisis pour faire ce travail, ce n'est pas eux qui ont couru après.

« Pierre, lui, est à peu près aussi différent des autres qu'on peut l'être. De la race de ceux qui aiment l'aventure pour l'aventure, il est devenu pilote de fusée, une grande erreur dont il ne s'est pas rendu compte sur le coup. Il n'y a rien d'aventureux dans la fusée : ou bien elle se comporte suivant les plans prévus, ou bien... bang !

Pour renforcer ses paroles, il lança son poing vers la surface de la table mais le stoppa dans la dernière fraction du centimètre qui l'en séparait encore, de sorte que les verres vibrèrent à peine. L'inconsciente précision du mouvement emplît Dirk d'admiration. Mais ce n'était pas une raison pour laisser les confidences de Hassell sans échos.

— Je crois me souvenir, dit-il, d'un petit contretemps qui a dû vous procurer une certaine... euh... émotion.

Hassell fit une petite grimace méprisante.

— Ce genre de chose arrive une fois sur mille. Dans les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres circonstances, le pilote n'est là que parce qu'il pèse moins lourd que le dispositif automatique pouvant accomplir le même travail.

Il se tut, le regard fixé au-delà de l'épaule de Dirk, et un lent sourire apparut sur ses lèvres.

— La gloire a ses compensations, murmura-t-il. En voici une qui approche à l'instant même...

Un dignitaire de l'hôtel se dirigeait en effet vers eux en poussant

une desserte avec la solennité d'un grand-prêtre préparant un sacrifice. Il s'arrêta devant leur table pour y déposer une bouteille dont Dirk apprécia l'âge d'emblée, un âge plus avancé que le sien propre à en juger par sa surface couverte de toiles d'araignées.

— Avec les compliments de la direction, Monsieur, dit le maître d'hôtel en s'inclinant devant Hassell, qui répondit par quelques mots de remerciements.

Victor paraissait légèrement alarmé de l'attention qui se concentrait maintenant sur eux de tous côtés.

Dirk n'y connaissait rien en vins et dut s'avouer impuissant à imaginer comment on avait pu produire un liquide glissant aussi voluptueusement dans la gorge. Il s'agissait d'un nectar si subtil et si racé que les deux compagnons n'eurent aucune répugnance à porter des toasts, d'abord à eux-mêmes, puis au Bureau Interplanétaire, et enfin au *Prométhée*. Leur appréciation enchanta la direction au point qu'une autre bouteille aurait suivi immédiatement si Hassell n'avait refusé avec grâce, invoquant l'heure tardive.

Dirk et Victor se séparèrent de fort bonne humeur sur les marches du métro, conscients d'avoir clôturé l'après-midi par un brillant bouquet.

Après le départ du jeune pilote, Dirk réalisa seulement que celui-ci n'avait strictement rien dit sur sa personne. Était-ce par modestie ou simplement par manque de temps ? Surprenant qu'il ait consenti si volontiers à parler de ses collègues ; c'était presque comme s'il avait voulu distraire l'attention de lui-même.

Dirk resta un moment à déplorer cette lacune ; puis, sifflotant un petit air, il reprit lentement le chemin de sa maison par Oxford Street. Derrière lui, le soleil descendait, éclairant de ses faibles rayons le dernier soir de Dirk à Londres.

— Ce n'est pas drôle pour Alfred de rester en arrière, maintenant que les festivités commencent, remarqua l'historien.

Mac Andrews émit un grognement équivoque.

— Nous ne pouvions pas partir tous les deux, dit-il. Le quartier général est déjà pas mal décimé. Trop de gens semblent croire que c'est une bonne excuse pour prendre des vacances.

Bien que fortement tenté, Dirk s'interdit tout commentaire. Sa présence ne pouvait pas être considérée comme strictement indispensable. Il évoqua une dernière fois l'image sympathique du malheureux Matthews regardant d'un air affligé couler la Tamise, puis il aiguilla son esprit vers des pensées plus gaies.

Le rivage du Kent était encore visible à l'arrière, car l'appareil n'avait pas encore atteint son altitude définitive ni sa vitesse maximum. On ressentait à peine une impression de mouvement, mais brusquement Dirk éprouva une indéfinissable sensation de changement. Les autres avaient dû s'en rendre compte aussi car Leduc, assis en face de lui, fit un petit signe de tête qui dénotait sa satisfaction.

— Les réacteurs commencent à donner, annonça-t-il. On va couper les turbines...

— Autrement dit, lança Hassell, nous faisons plus de mille à l'heure.

— Mille quoi ? Mille nœuds, mille milles, mille kilomètres ou bien mille décamètres par microseconde ? demanda quelqu'un.

— Pour l'amour du ciel ! gémit l'un des techniciens, ne remettez pas ça sur le tapis !

— Quand arrivons-nous ? s'enquit Dirk, qui connaissait parfaitement bien la réponse mais voulait faire diversion.

— Nous serons à Karachi dans six heures à peu près, nous y dormirons six autres heures, pour être en Australie dans vingt heures d'ici. Evidemment, il faut ajouter – ou soustraire – environ une demi-journée pour la différence des heures, mais je laisse le calcul à d'autres.

— C'est plutôt une déchéance pour toi, Vic, fit Richards en riant à l'adresse de Hassell. La dernière fois que tu as fait le tour du monde, il

t'a fallu quatre-vingt-six minutes !

— Il ne faut rien exagérer ; j'ai eu besoin de cent bonnes minutes et puis j'ai dû attendre un jour et demi avant de pouvoir redescendre !

— C'est très beau, la vitesse, déclara philosophiquement l'historien, mais cela vous donne une fausse impression du monde. En se trouvant projeté d'un coin à un autre en quelques heures, on oublie qu'il y a de la distance entre les deux.

— Je suis bien d'accord, intervint Richards d'une manière inattendue. Voyagez rapidement si vous le devez, mais autrement rien ne vaut le bon vieux bateau à voile. Quand j'étais gosse, je passais la plupart de mes loisirs à naviguer sur les grands lacs. Donnez-moi du dix kilomètres-heure ou alors du quarante mille, mais les diligences, les avions et, en général, tous les engins possédant une vitesse intermédiaire ne m'intéressent pas,

La conversation devint alors plus technique et dégénéra en querelle sur les mérites respectifs des réacteurs, des athodydes et des fusées. Quelqu'un fit remarquer que les hélices faisaient toujours du bon travail dans certaines contrées reculées de la Chine, mais il fut aussitôt remis en place. Lassé de cette controverse au bout de quelques instants. Dirk accueillit avec plaisir l'offre d'une partie d'échecs avec Mac Andrews, sur un jeu miniature.

Il perdit la première manche au-dessus du Sud-Est européen et s'endormit avant d'avoir terminé la deuxième, probablement causé par l'effet soporifique de l'élaboration d'un plan défensif, car Mac Andrews était de loin le meilleur joueur. Dirk s'éveilla au-dessus de l'Iran, juste à temps pour découvrir qu'ils allaient atterrir et prendre un peu de repos. Pas étonnant donc qu'en atteignant la mer de Timor, au moment où il réajustait sa montre à l'heure australienne, il ne fût plus très sûr d'être éveillé ou non.

Ses compagnons, ayant organisé leur sommeil de façon plus rationnelle, étaient en meilleure forme lorsque le voyage approcha de son terme et ils commencèrent à se rassembler autour des hublots d'observation. Depuis près de deux heures, l'appareil survolait un désert aride, moucheté çà et là de surfaces fertiles. Tout à coup, Leduc, qui venait de consulter une carte, s'écria :

— La voilà, là, sur la gauche !

Ayant porté son regard dans la direction indiquée par son doigt, Dirk ne vit rien sur le moment, mais il discerna bientôt, à des kilomètres de là, les bâtiments d'une petite agglomération compacte. Une piste aérienne la flanquait sur l'un de ses côtés tandis qu'au-delà s'étirait sur le désert une ligne noire presque invisible. On aurait dit une voie de chemin de fer remarquablement droite, mais Dirk remarqua avec une certaine surprise que, commençant et finissant

dans le désert, elle menait de nulle part à nulle part. Il s'agissait en réalité des huit premiers kilomètres de la route qui devait conduire ses compagnons sur la Lune.

Quelques minutes plus tard, l'immense rampe de lancement était sous eux et, avec un sursaut d'intérêt, il reconnut la forme luisante de projectile ailé du *Prométhée*.

Tous observèrent subitement le silence, contemplant le minuscule javelot d'argent qui signifiait tant de choses pour eux, mais que la plupart ne connaissaient encore que par des dessins ou des photos. Puis tout fut caché par un pâle de constructions basses alors que l'appareil virait, et ils prirent presque aussitôt contact avec le sol.

— Alors, c'est cela, Luna City ? demanda quelqu'un d'un ton dénué d'enthousiasme. On dirait un village abandonné de la ruée vers l'or.

— C'est peut-être exact, fit Leduc. Il y avait des mines d'or dans ces coins-ci, pas vrai ?

— Vous savez certainement, commença Mac Andrews avec emphase, que Luna City fut construite par le gouvernement britannique aux environs de 1950 pour servir de base aux recherches sur les fusées. A l'origine, elle portait un nom indigène, qui évoquait des lances ou des flèches, je crois.

« Je me demande ce que les indigènes peuvent bien penser de nos façons d'agir. Il y en a toujours quelques-uns dans les collines, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Richards. Ils disposent d'une zone réservée de plusieurs centaines de kilomètres carrés, plus loin, bien en retrait de la ligne de feu. Probablement pensent-ils que nous sommes fous, et je crois qu'ils n'ont pas tort.

Le camion qui avait chargé le petit groupe sur la piste d'arrivée stoppa devant un grand bâtiment administratif.

— Laissez votre équipement à bord, conseilla le chauffeur. C'est ici que l'on retient les chambres d'hôtel.

Personne ne goûta beaucoup la plaisanterie. Les ressources hôtelières de Luna City se composaient principalement de baraques de l'armée, dont certaines avaient presque trente ans. Comme les bâtiments les plus modernes étaient occupés par les résidents permanents, les visiteurs eurent de sombres pressentiments.

Luna City, ainsi baptisée depuis cinq ans, n'avait pas perdu tout à fait son cachet militaire originel. Elle était ordonnée comme un camp de l'armée et les efforts énergiques de jardiniers amateurs tendant à

l'enjoliver n'avaient servi qu'à souligner sa monotonie et son uniformité.

La population normale de la colonie s'élevait à peu près à trois milles âmes, des savants et des techniciens pour la plupart, mais au cours des prochains jours elle allait connaître un accroissement sensible que limiteraient seulement ses possibilités de logement, ce qui n'était même pas certain... Une compagnie cinématographique avait déjà fait parvenir un envoi de tentes et son personnel se livrait à de soucieuses enquêtes sur les conditions atmosphériques locales.

Dirk admit avec soulagement que la chambre qu'on lui alloua, quoique petite, était propre et confortable. Environ une douzaine de membres de l'état-major administratif occupaient le même bloc, tandis que Collins et les autres savants de Southbank formaient un deuxième groupe de l'autre côté de la route. Les nouveaux colons eurent tôt fait d'égayer la place par des inscriptions telles que : *Métro à cinquante mètres ou Arrêt de l'autobus 25.*

La première journée australienne fut entièrement consacrée à la prise de contact, à l'installation et aussi à l'étude de la géographie de la « cité ». La petite ville avait au moins le privilège d'être compacte, et la grande tour de son édifice météorologique composait un excellent point de repère. L'aérodrome se trouvait à trois kilomètres de là et la tête de la rampe de lancement deux kilomètres plus loin. Bien que chacun attendît avec impatience le moment où il pourrait voir l'astronef, la visite dut être retardée jusqu'au deuxième jour. En tout cas, Dirk fut très occupé, au cours des premières douze heures, à essayer de retrouver ses notes et ses rapports, qui semblaient s'être égarés quelque part entre Calcutta et Darwin. Il les retrouva finalement à l'entrepôt technique, où l'on était sur le point de réexpédier le tout en Angleterre du fait que son nom demeurait introuvable sur les listes de délégués du Bureau Interplanétaire.

A l'issue de cette première et épuisante journée, Dirk sut conserver assez d'énergie pour consigner ses impressions.

Minuit. Luna City, comme dit Ray Collins, promet de la distraction, mais je me doute que cette distraction-là doit bien pâlir au bout d'un mois de séjour. Le logement est très raisonnable, encore que le mobilier soit maigre et qu'il n'y ait pas d'eau courante. Il faut faire près d'un kilomètre pour prendre une douche, mais on ne vit quand même pas trop « à la dure ».

Mac Andrews et quelques-uns de ses gens logent dans mon bâtiment. J'aurais préféré être avec Collins et son unité, de Vautre côté de la route, mais je peux difficilement demander mon transfert.

Luna City me rappelle les bases de l'Air-For- ce que j'ai vues dans les films de guerre. Elle a la même apparence de froide efficacité, on y trouve la même atmosphère d'incessante activité. Et tout comme une base

aérienne, elle ne vit que pour une machine, ici l'astronef au lieu du bombardier.

De ma fenêtre je peux voir, à cinq cents mètres, la masse sombre d'un bâtiment administratif se dessinant de façon bien insolite sur la surface du désert, sous ces étoiles qui luisent étrangement. Plusieurs fenêtres sont encore éclairées et l'on pourrait imaginer des savants en train de mener une course fiévreuse contre la montre pour surmonter une difficulté de dernière minute si l'on n'entendait ces mêmes savants, qui reçoivent des amis, faire un beau tintamarre dans le bloc voisin. Sans doute le travailleur de minuit est-il quelque malheureux comptable ou magasinier essayant d'équilibrer ses livres.

Bien loin sur la gauche, à travers une brèche dans les constructions, je peux distinguer une faible tache de lumière, très bas sur l'horizon. Le Prométhée est là-bas, reposant sous les projecteurs. Cela fait drôle de penser qu'il est déjà allé – ou plutôt que Bêta est déjà allé – dans l'Espace une douzaine de fois pour y conduire les containers de carburant. Et pourtant Bêta appartient à notre planète, tandis qu'Alpha, jusqu'ici cloué au sol, sera bientôt en compagnie des étoiles et ne touchera jamais plus la surface de ce monde. Nous sommes tous très impatients de voir l'engin, aussi ne perdrons-nous pas une minute, demain, pour nous rendre au terrain de lancement.

Plus tard :

Ray est venu me chercher et a insisté pour que je fasse connaissance avec ses amis, J'en suis très flatté, car j'ai remarqué que ni Mac Andrews ni Collins n'étaient invités, Je ne peux me souvenir des noms de tous les gens auxquels j'ai été présenté, mais nous avons passé un bon moment, Et maintenant, au lit !

Même quand on l'apercevait pour la première fois du niveau du sol et à deux kilomètres de distance, le *Prométhée* offrait un spectacle impressionnant. Il reposait sur son train d'atterrissage à roues multiples, au bord de la grande nappe de béton supportant la rampe ; les orifices de ses aspirateurs d'air bâillaient comme des bouches affamées. *Alpha*, beaucoup plus petit mais de loin plus lourd, reposait sur un berceau spécial à quelques mètres de là, prêt à être placé en position. Des grues, des tracteurs et différents types de véhicules entouraient les deux appareils.

Le camion stoppa devant une brèche pratiquée dans la barrière de corde tendue autour de l'emplacement, sous une grande pancarte portant ces mots :

ATTENTION ! ZONE RADIOACTIVE

Accès au-delà de ce point interdit à toute personne non autorisée.

Pour les visites, prière de s'adresser à : Ext. 47. (Publi. Rel. 11 A).

VOTRE SECURITE EN DEPEND !

Dirk regarda un peu craintivement Collins lorsqu'on leur fit signe de franchir le cordon, après qu'ils eurent décliné leur identité.

— Je ne suis pas sûr de beaucoup aimer cela, dit-il.

— Oh ! il n'y a pas de quoi avoir peur aussi longtemps que vous vous tiendrez près de moi, répliqua l'autre avec bonne humeur. Nous ne nous approcherons d'aucune zone dangereuse, et puis je porte toujours sur moi un de ces machins-ci.

Il extirpa une petite boîte rectangulaire de sa poche de veste. L'appareil, qui semblait être en plastique, comportait un minuscule haut-parleur sur l'une de ses faces.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un système d'alarme Geiger. Ça se met à hurler comme une sirène dès qu'il y a une radioactivité dangereuse dans les alentours.

Le jeune Américain désigna du doigt la grande machine qui se profilait devant eux.

— C'est un astronef ou une bombe atomique ? demanda-t-il plaintivement.

Collins se mit à rire.

— Remarquez que si vous vous trouviez devant la sortie des tuyères, vous ne verriez jamais la différence !

Ils se trouvaient à ce moment-là sous le museau mince et effilé de

Bêta ; ils notèrent que les grandes ailes s'étalant de chaque côté donnaient à l'engin la forme d'un papillon au repos. Les cavernes sombres des collecteurs d'air avaient un air menaçant et Dirk fut intrigué par d'étranges saillies cannelées qui en émergeaient de place en place. Collins remarqua sa curiosité.

— Ce sont des diffuseurs de choc, expliqua-t-il. Il est absolument impossible de concevoir une prise d'air capable de fonctionner avec la même efficacité à toutes les vitesses, depuis huit cents kilomètres-heure au niveau de la mer jusqu'à trente mille kilomètres-heure au sommet de la stratosphère. Ces dispositifs sont réglables et peuvent se rétracter vers la surface. Même avec ce système, nous sommes loin d'obtenir un rendement supérieur. Seul le fait que nous disposons d'une puissance illimitée nous permet de l'ignorer. Voyons si nous pouvons monter à bord...

Le train d'atterrissage autorisait un accès fragile par la valve ménagée dans le flanc de l'appareil. Remarquant que l'approche de l'arrière de l'engin était soigneusement défendue par une grande barrière mobile, l'historien en fit aussitôt la réflexion.

— L'accès de cette partie de *Bêta*, dit le technicien en aérodynamisme avec un accent lugubre, est strictement interdit jusqu'en 2 000 environ.

Dirk lui jeta un regard dénué d'expression.

— Que voulez-vous dire ?

— Mais oui, une fois qu'un moteur atomique a commencé à fonctionner, les piles deviennent radioactives et rien ni personne ne peut jamais plus en approcher, il serait malsain de les toucher avant des années...

Dirk lui-même, qui n'était pourtant pas ingénieur, se mit à imaginer les difficultés pratiques que cela impliquait.

— Alors comment diable inspectez-vous les moteurs ou procédez-vous aux réparations quand c'est nécessaire ? Ne me dites pas que vos conceptions sont si parfaites qu'il ne se produit jamais d'avaries !

Collin sourit.

— C'était là le plus grand problème de la mécanique atomique. Vous aurez l'occasion de voir plus tard de quelle façon il a été résolu.

Il y avait très peu de choses à voir à bord de *Bêta*, puisque la plus grande partie du bolide se composait de réservoirs et de moteurs, d'ailleurs invisibles et inapprochables derrière leurs blindages de protection. La longue cabine étroite de l'avant aurait pu être celle de

n'importe quel avion, avec toutefois cette différence qu'elle disposait d'un équipement plus complet, destiné à répondre aux besoins d'un séjour de près de trois semaines pour un équipage comprenant le pilote et l'ingénieur chargé de l'entretien. Dirk constata sans surprise que même la lutte contre l'ennui était prévue : les installations comportaient une cinémathèque de microfilm et un projecteur.

Bientôt las de l'examen du poste de pilotage, d'abord parce qu'il ne comprenait pas grand-chose à ce qu'il voyait, ensuite parce qu'il attendait avec impatience la visite d'*Alpha*, Dirk se dirigea vers l'épais hublot et détailla la vue qui s'offrait à lui.

Bêta était pointé vers le cœur du désert, presque parallèlement à la rampe de lancement d'où il serait propulsé dans quelques jours. On le sentait dans l'attente du moment où il bondirait dans le ciel avec son précieux fardeau, pour l'ascension de la stratosphère.

Brusquement, Dirk sentit l'appareil frémir et bouger sous ses pieds ; la main glaciale de la peur lui étreignit la gorge. Il ne conserva son équilibre que de justesse en agrippant la barre d'appui qui se trouvait devant lui. Alors, apercevant seulement le petit tracteur qui s'agitait autour d'eux, il réalisa qu'il venait de se rendre ridicule et ne put qu'espérer que Ray n'avait pas remarqué son trouble.

— O.K., dit finalement Collins, sa minutieuse inspection terminée. Maintenant, allons jeter un coup d'œil sur *Alpha*.

Ils descendirent de la fusée qui, entre-temps, avait été repoussée plus au centre de sa ceinture de protection.

— J'ai l'impression qu'ils sont en train de s'occuper des moteurs, dit Collins. Ils ont déjà fait... voyons... quinze raids sans incident, ce qui est tout à l'honneur du professeur Max-ton.

Dirk se demandait encore de quelle façon on pouvait bien « s'occuper » de quoi que ce soit dans ces engins terriblement inaccessibles lorsqu'une deuxième question germa dans son esprit.

— Dites donc, réagit-il, il y a un point que je veux tirer au clair avec vous, depuis un certain temps. De quel sexe est le *Prométhée* ? Chacun semble indifféremment utiliser « il » ou « elle » en le désignant. Je ne m'attends pas à ce que des savants connaissent la grammaire, mais tout de même...

L'autre rit sous cape.

— Il s'agit précisément de ce genre de détails sur lesquels nous sommes très tatillons, dit-il, et cette précision a été donnée officiellement quelque part. Bien que *Prométhée* soit évidemment du masculin, nous le considérons comme étant du féminin, comme dans la tradition maritime^[1]. Qu'y a-t-il de plus simple ?

Alpha était une masse de moteurs et de réservoirs encore plus compacte que son grand frère. Bien entendu, il ne comportait ni plans de dérive, ni surface portante de quelque sorte, mais on devinait à certains signes que des dispositifs bizarres étaient rétractés à l'intérieur de la coque. Dirk demanda quelques éclaircissements à son guide improvisé.

— Ici se trouveront les antennes radio, les périscopes et espars des réacteurs de direction, expliqua Collins. Vous remarquerez vers l'arrière la place des énormes absorbateurs de choc qui sont actuellement rentrés. Quand *Alpha* navigue dans l'Espace, ils peuvent être déployés, de sorte que l'équipage a la possibilité de les vérifier et de voir s'ils fonctionnent convenablement. Comme il n'y a pas d'air pour offrir de la résistance durant le reste du voyage, on les laisse définitivement dehors dans cette position.

A cause du système de protection contre les radiations qui courait autour du groupe de réacteurs, il était impossible d'avoir une vue complète de l'appareil, qui rappelait irrésistiblement à l'historien le fuselage d'un avion antique ayant perdu ses ailes ou attendant qu'on les lui adjoigne.

Certains détails permettaient de le comparer à un obus géant muni d'une ceinture de hublots assez inattendus. La cabine de l'équipage occupait moins d'un cinquième de la longueur de la fusée, la place subsistante servant au logement de la multitude de mécanismes et de commandes nécessaires à l'accomplissement d'un voyage de huit cent mille kilomètres.

Collins détailla sommairement les différentes parties de l'engin.

— Immédiatement derrière la cabine, nous avons disposé le sas d'entrée et les commandes principales, qui peuvent avoir besoin d'un réglage en cours de vol. Ensuite viennent les réservoirs à carburant, qui sont au nombre de six, puis les générateurs de froid servant à conserver le méthane à l'état liquide. Derrière eux sont installées les pompes et les turbines, puis le moteur lui-même qui s'étend jusqu'à la moitié de la longueur totale de la fusée. Un capitonnage de protection est installé tout autour, mettant la cabine entière à l'abri des radiations, de sorte que l'équipage bénéficie d'une sécurité maximum. Mais le reste de l'appareil est « chaud », encore que le carburant lui-même contribue pour une bonne part à la neutralisation des rayons.

Le petit sas était juste assez large pour renfermer deux personnes et Collins y pénétra seul, en reconnaissance. Après avoir averti Dirk que la cabine serait probablement trop encombrée pour admettre des visiteurs, il émergea un moment plus tard pour lui faire signe d'entrer.

— Ils sont tous partis à l'atelier, sauf Jimmy Richards et Arnold Clinton, dit-il. Nous sommes vernis, ce n'est pas la place qui manque...

Dirk devait bientôt se rendre compte que c'était là une exagération flagrante. La cabine était conçue pour trois occupants vivant dans un champ de pesanteur nulle, parois et plancher étant alors interchangeables et le volume entier pouvant être utilisé. A présent que la machine reposait horizontalement sur le sol, les conditions étaient incontestablement différentes.

Ils découvrirent Clinton, le spécialiste australien en électronique, à demi enfoui dans un vaste schéma de câblage qu'il avait dû enrouler autour de lui pour pouvoir l'introduire dans la cabine, spectacle qui fit aussitôt venir à l'esprit de Dirk l'image d'une chenille tissant son cocon. Quant à Richards, il semblait procéder à des essais sur les commandes.

— Ne faites pas cette tête-là, lança-t-il à l'historien qui le regardait faire avec anxiété. Pas de danger que nous nous envolions, il n'y a pas une goutte de carburant dans les réservoirs !

— Je dois abriter un complexe, à ce propos- là, confessa l'interpellé. La prochaine fois que je monterai à bord, j'aimerais m'assurer que nous sommes amarrés à une bonne grosse ancre.

— Quand on connaît la taille de certaines de ces machines-là, on se rend compte qu'il n'en faudrait pas une si énorme que cela. *Alpha* n'a pas une force de traction terrible, cent tonnes à peu près, c'est tout. Mais il faut dire qu'elle peut la conserver longtemps !

— Seulement cent tonnes ? Mais elle pèse trois fois ce poids !

— Bien sûr, mais elle se trouvera en espace libre au départ, et à son envol de la Lune, elle ne pèsera que trente-cinq tonnes environ. Ainsi tout est bien.

La disposition de la cabine d'*Alpha* semblait être le résultat d'une bataille opiniâtre entre la science et le surréalisme. Sa forme avait été déterminée par le fait que ses occupants ne connaîtraient pas la moindre pesanteur pendant huit jours, toute notion de « haut » et de « bas » étant donc supprimée. On avait cependant tenu compte du champ d'attraction qui se manifesterait le long de l'axe de l'engin lorsque celui-ci reposerait sur la Lune, c'est-à-dire pendant une période encore plus longue. Comme pour l'instant la ligne axiale était horizontale, on avait l'impression de marcher sur les plans verticaux ou supérieurs.

Pourtant la visite du tout premier astronef resterait un moment mémorable de la vie de Dirk. Dire que les petits hublots à travers lesquels il regardait s'ouvriraient dans quelques jours sur des plaines lunaires désolées, sous un ciel non plus bleu mais noir, et parsemé

d'étoiles. En fermant les yeux, Dirk s'imaginait déjà là-bas, n'ayant qu'un pas à faire pour s'approcher du hublot supérieur ou s'encadrerait la Terre sur le fond de la voûte constellée. Aucune des visites qu'il fit par la suite dans la fusée ne fut capable de lui redonner les émotions du début.

Collins et l'historien perçurent soudain le bruit d'une bousculade dans le sas, et l'ingénieur dit rapidement :

— Il vaudrait mieux s'en aller d'ici avant l'invasion car nous pourrions peut-être déplorer des morts par étouffement. Les voilà qui rentrent.

Il s'arrangea pour contenir les troupes d'abordage assez longtemps pour ménager une échappée. Dirk nota que Hassel, Leduc, Taine et trois autres – plusieurs munis de grosses pièces d'appareillage – se préparaient à entrer, de sorte qu'il se représenta aisément les conditions qui allaient régner à l'intérieur.

Redescendu sur la plate-forme de béton, Dirk reprit son souffle et détendit ses membres engourdis. Ayant jeté un coup d'œil au travers d'un des hublots, il constata sans surprise que la vue était complètement obstruée par le postérieur d'un occupant qui s'en servait comme siège.

— Eh bien, fit Collins en lui offrant une cigarette qui fut bien accueillie, que pensez-vous de notre petit jouet ?

— Je vois maintenant à quoi a servi tout l'argent, mais cela me paraît être un tas de machines bien compliquées pour mener trois hommes seulement *de l'autre côté de la rue*, comme vous dites.

— Il y a encore autre chose à voir. Allons faire un tour près de la rampe.

La rampe de lancement était impressionnante par sa simplicité même. Deux rails parallèles prenaient naissance dans la nappe de béton et fondaient tout droit pour aller se perdre à l'horizon, formant le plus bel exemple de perspective que Dirk eût jamais vu.

La catapulte-navette était constituée par un énorme chariot de métal doté de bras articulés destinés à éteindre le *Prométhée* jusqu'à ce qu'il eût atteint la vitesse d'envol. Dirk n'osa imaginer ce qu'il arriverait s'ils manquaient de se desserrer au moment voulu.

— Pour propulser cinq cents tonnes à une pareille vitesse, il doit falloir une belle génératrice électrique, remarqua-t-il. Pourquoi le *Prométhée* ne s'envole-t-il pas par ses propres moyens ?

— Parce qu'avec son poids initial, il plafonne à sept cent

cinquante à l'heure et que les réacteurs ne fonctionnent qu'au-dessus de cette vitesse. Il nous faut donc d'abord acquérir de la vitesse. L'énergie nécessaire au lancement provient de la centrale électrique principale que vous voyez là-bas ; le petit bâtiment qui est à côté abrite une batterie de volants que nous portons à plein régime juste avant l'envol. Ils sont alors directement accouplés aux génératrices.

— Compris, vous bandez l'élastique et vous lâchez tout !

— L'idée y est. Quand *Alpha* est lancée. *Bêta*, qui ne se trouve plus surchargée, peut redescendre au sol à une vitesse raisonnable – moins de deux cents kilomètres-heure – une bagatelle pour le pilote qui se fait un plaisir de maîtriser un planeur de deux cents tonnes.

L'assemblée qui s'agitait sous le petit hangar fit subitement le silence au moment où le directeur général monta sur l'estrade. Celui-ci repoussa les micros loin de lui et sa voix résonna profondément entre les parois de métal. Aussitôt, des centaines de stylos se mirent à courir sur des centaines de calepins.

— J'aimerais vous dire quelques mots, maintenant que vous êtes au complet, commença sir Robert. Notre plus grand désir est de vous faciliter la tâche de relater l'envol qui, vous le savez, doit avoir lieu dans cinq jours.

« Mais tout d'abord, il faut que vous compreniez qu'il est matériellement impossible de vous laisser tous visiter l'appareil. Nous l'avons permis à plusieurs d'entre vous au cours de la semaine écoulée mais à partir d'après-demain, nous ne pouvons plus admettre personne à bord. A ce moment-là, les ingénieurs procéderont aux réglages définitifs et nous devons nous entourer de précautions, car je dois dire que nous avons déjà enregistré un ou deux cas de... hum !... de chasse au souvenir.

« Vous avez tous eu l'occasion de choisir vos postes d'observation le long du terrain de lancement. Il y aura largement de la place pour tout le monde sur les quatre premiers kilomètres, mais rappelez-vous que personne – je dis bien : personne – ne devra dépasser la barrière rouge des cinq kilomètres. C'est à partir de là que les réacteurs commenceront à éjecter, et il faut tenir compte du fait qu'ils sont encore légèrement radioactifs à la suite des lancements précédents. Dès le début de la réaction, des déchets de fission vont se répandre sur une large surface. Nous vous donnerons le plus tôt possible le signal vous autorisant à aller ramasser les caméras automatiques que vous avez installées là-bas.

« Certains m'ont demandé quand seraient ôtés les boucliers antiradiations qui dérobent à la vue une partie des fusées. C'est demain après-midi que nous procéderons à cette opération, et vous pourrez alors venir les contempler à loisir. Si vous voulez observer les groupes de propulsion, apportez des jumelles ou des télescopes, car vous ne pourrez vous en approcher à moins de cent mètres. S'il y a parmi vous quelqu'un s'imaginant que c'est là une brimade ridicule, je précise qu'il y a à l'hôpital deux hommes ayant enfreint le règlement pour mieux voir et qui ont maintenant tout leur temps pour le regretter.

« Si pour une raison quelconque, il se produit une difficulté de dernière minute, le lancement sera retardé de douze, de vingt-quatre ou au pire trente-six heures. Passé ce délai, il nous faudrait attendre la prochaine phase lunaire favorable, c'est-à-dire quatre semaines. En

considérant la question du simple côté matériel, le moment où nous toucherons la Lune importe peu, mais nous tenons à nous y poser en plein jour dans la région que nous connaissons le mieux.

« Les deux parties composites se sépareront environ une heure après le départ. Il devrait être possible d'apercevoir la lueur de propulsion d'*Alpha* si la fusée se trouve au-dessus de l'horizon quand elle amorce son orbite. Nous retransmettrons tous les messages sur le dispositif de sonorisation du camp, ainsi que sur notre longueur d'onde locale.

« *Alpha* devrait commencer sa descente en chute libre vers la Lune au bout de quatre-vingt-dix minutes. C'est pour ce moment-là que nous attendons la première émission. Au cours des trois jours qui suivront, il ne se produira pas grand-chose, jusqu'à ce que débute la manœuvre de freinage, à cinquante mille kilomètres du but à peu près. Si, pour une raison ou pour une autre, la consommation de carburant avait été trop élevée, il n'y aurait pas de prise de contact avec la Lune ; l'appareil échouerait sur une orbite autour d'elle, à une altitude de quelques centaines de kilomètres, et y accomplirait des périples jusqu'au moment pré-calculé du vol de retour. A présent, y a-t-il des questions ?

Un silence, puis quelqu'un cria du fond de la salle :

— Quand connaîtrons-nous la composition de l'équipage ?

Le directeur général eut un petit sourire embarrassé.

— Probablement demain.

— Est-ce que nous pourrons communiquer avec l'équipage quand l'appareil sera dans l'espace ?

— Oui, il en existera une possibilité restreinte. Nous espérons pouvoir procéder à une émission générale une fois par jour. Bien entendu, nous échangerons continuellement des données et des informations techniques, de sorte que la fusée sera en contact permanent avec les stations terrestres réparties sur le globe.

— A propos du contact effectif avec la Lune, est-ce qu'il sera radiodiffusé ?

— L'équipage sera beaucoup trop occupé pour émettre des commentaires à notre seul profit, mais toutefois les microphones resteront ouverts, si bien que vous aurez une assez bonne idée de ce qui se passe. Les observatoires auront aussi l'occasion de voir la lueur des réacteurs dès qu'ils seront mis en action. Ils provoqueront probablement une perturbation en atteignant la Lune.

— Quel est le programme après l'arrivée, s'il vous plaît ?

— L'équipage en décidera à la lumière des circonstances. Avant de quitter la fusée, les hommes diffuseront une description de tout ce qu'ils ont en vue et la caméra de télévision sera mise en batterie, nous permettant d'obtenir quelques bonnes images. Je précise qu'il s'agit d'un procédé traduisant les couleurs naturelles. Cela prendra environ une heure, un temps suffisant pour laisser se dissiper les poussières et les déchets radioactifs. Deux hommes revêtiront ensuite leur équipement pressurisé et entameront l'exploration. Ils communiqueront leurs impressions par radio à la fusée, qui les retransmettra directement à la Terre. Nous pensons qu'il sera possible de procéder à l'inspection complète d'une zone d'environ cinq kilomètres de rayon, mais nous sommes résolus à ne prendre aucun risque. Grâce à la télévision, toute découverte sera aussitôt visible sur notre planète. Ce que nous voudrions surtout trouver, ce sont des dépôts de minéraux nous permettant d'envisager la fabrication de carburant sur place. Evidemment, nous recherchons aussi des traces de vie, mais personne ne serait plus surpris que nous si nous en découvriions.

— Si vous attrapez un Sélénite, risqua un facétieux, vous le ramèneriez pour le zoo ?

— Certainement pas, répliqua sir Robert fermement, mais avec un léger clignement des paupières. Si nous commençons de cette façon, nous avons de fortes chances pour échouer au zoo nous-mêmes.

— Pour quand est prévu le retour de la fusée ? demanda une autre voix.

— Elle se posera au début de la matinée pour repartir tard dans l'après-midi, journée lunaire, ce qui représente un séjour d'à peu près huit de nos jours. Le voyage de retour durera quatre jours et demi, de sorte que l'absence totale atteindra dix-sept jours... Plus de questions ? Bon, alors, je vous laisse. Ah ! encore une chose : afin de s'assurer que chacun se fait une idée bien nette de la partie technique, nous organiserons trois conférences au cours des prochains jours. Celles-ci seront faites respectivement par Taine, Richards et Clinton, chacun traitant la spécialité qui lui est propre, mais en langage non technique. Je vous recommande instamment de ne pas les manquer. Merci !

La fin de l'allocution n'aurait pu être soulignée de façon plus parfaite. A l'instant même où le directeur général descendait de l'estrade, un roulement de tonnerre terrible et brutal se répercuta du

fond du désert, faisant vibrer le hangar d'acier comme un tambour.

C'était *Alpha* qui, à cinq kilomètres de là, essayait ses moteurs à un dixième peut-être de leur pleine puissance. Le bruit infernal déchirait le tympan et agaçait les dents ; à quoi il ressemblerait à puissance totale n'était plus du domaine de l'imagination.

De l'imagination ni de la connaissance, car personne ne l'entendrait jamais. La prochaine fois que les fusées feraient feu, l'appareil se trouverait dans le silence éternel séparant les mondes, en un lieu où l'explosion d'une bombe atomique n'est pas plus sonore que le heurt de flocons de neige sous la lune hivernale.

Le professeur Maxton, occupé à disposer soigneusement en piles les fiches d'entretien sur son bureau, semblait assez fatigué. Tout avait été vérifié, tout marchait parfaitement, presque trop parfaitement semblait-il. Demain aurait lieu l'inspection définitive des moteurs ; en attendant, l'embarquement du chargement à bord des deux fusées pouvait commencer.

Domage, songeait-il que l'on soit obligé de laisser un équipage inactif à bord de *Bêta* lorsqu'il accomplirait ses circuits autour de la Terre. Mais on ne pouvait faire autrement étant donné qu'il fallait une surveillance constante des instruments et des générateurs de froid pour le carburant, sans compter que les deux machines devaient se trouver sous un contrôle total pour la manœuvre d'accostage. Certains avaient préconisé un atterrissage de *Bêta*, qui reprendrait l'air quinze jours plus tard pour rejoindre *Alpha* sur la route du retour. Cette thèse avait suscité une polémique touffue, mais la solution orbitale avait finalement été acceptée.

« Les machines sont prêtes, mais que dire des hommes ? » songeait Maxton. Ignorant si le directeur général avait finalement pris une décision, il résolut brusquement d'aller le voir.

Il découvrit sans surprise que sir Robert était déjà en conversation avec le chef psychologue, le docteur Groves, qui lui fit un salut amical lorsqu'il entra.

— Hello, Ruppert. A vous voir, on dirait que vous craignez que je n'aie fait annuler toute l'opération !

— Si cela était, fit Maxton sombrement, je crois que je lèverais un équipage de fortune parmi mon personnel et que je partirais moi-même. Après tout, nous nous débrouillerions peut-être pas trop mal. Mais, sérieusement, comment sont nos gars ?

— Très bien. Ce ne sera pas facile de sélectionner vos trois hommes, mais j'espère que vous pourrez le faire bientôt, car l'attente leur impose une tension inutile.

— Nous réglerons cela en premier demain matin.

— De quelle façon ?

— Au tirage au sort, comme nous l'avons promis. C'est la seule manière d'éviter les heurts.

— J'en suis heureux, fit Maxton.

Il se tourna de nouveau vers le psychologue :

— Avez-vous une certitude au sujet de Hassell ?

— J'y arrivais. Il se comportera très bien et il désire réellement partir. A présent, la surexcitation des derniers moments s'est emparée de lui et il ne pense plus trop à ses soucis. Mais il y a encore un os...

— Quoi donc ?

— Je crois que c'est très improbable, mais supposez que quelque chose n'aille pas de ce côté-ci quand il sera sur la Lune. L'enfant est attendu vers le milieu du voyage, le savez- vous ?

— Je vois. Si la femme décédait, pour mettre les choses au pire, quel en serait l'effet sur lui ?

— La réponse n'est pas aisée, d'abord parce qu'il connaîtra déjà des conditions tout à fait différentes de celles qu'ait jamais expérimentées un être humain. Il peut aussi bien rester calme que s'effondrer. La probabilité du risque est infime, mais elle existe.

— Bien entendu, reprit pensivement sir Robert, nous pourrions lui cacher la vérité, mais j'ai toujours été maniaque sur la question de la fin et des moyens. Je n'aimerais pas avoir un mensonge pareil sur la conscience.

Après un silence de quelques minutes, le directeur général poursuivit :

— Parfait ; merci bien, docteur, nous en discuterons, Ruppert et moi. Si nous concluons que c'est absolument nécessaire, nous demanderons à Hassell d'abandonner.

Le psychologue s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Vous pourriez, dit-il. Mais, personnellement, je ne voudrais pas essayer.

*

**

— La nuit luisait d'étoiles lorsque le professeur Maxton sortit du bureau du directeur général pour se diriger d'une démarche lasse vers les quartiers résidentiels. Il ne pouvait se départir d'un sentiment de culpabilité en réalisant qu'il *ne connaissait* pas le nom de la moitié des constellations qui brillaient au-dessus de lui. Un de ces soirs, il

faudrait qu'il demande à Taine de les identifier pour lui, mais il devrait faire vite, car Taine pouvait n'avoir plus que trois nuits à passer sur Terre.

Sur sa gauche, il distinguait les cantonnements tout illuminés de l'équipage. Après avoir hésité un moment, il obliqua rapidement dans la direction du petit bâtiment.

La première chambre, celle de Leduc, était vide, mais la lumière y brillait, ce qui laissait supposer que son occupant n'était pas loin. En tout cas, celui-ci y avait déjà laissé l'empreinte de sa personnalité, car des piles de livres gisaient dans tous les coins en quantités beaucoup trop importantes – semblait-il – pour satisfaire aux besoins d'un séjour aussi bref. Max ton jeta un coup d'œil sur les titres – français pour la plupart – dont un ou deux lui firent légèrement froncer les sourcils. Il releva quelques mots par écrit, se proposant d'en découvrir le sens à l'occasion d'un prochain contact avec un bon dictionnaire bilingue.

Une charmante photographie représentant les deux enfants de Leduc, aux visages rayonnants, assis dans une fusée miniature, occupait la place d'honneur sur le bureau. Un portrait de sa très jolie épouse se trouvait sur la table de toilette, mais l'ambiance familiale était quelque peu gâtée par une demi-douzaine de gravures de pin-up girls apposées sur les murs.

Maxton passa dans la chambre voisine, celle de Taine. Il y surprit Leduc et le jeune astronome fortement absorbés par une partie d'échecs. Ayant observé en critique leurs tactiques pendant un moment, le résultat final fut qu'ils l'accusèrent d'avoir gâché leur jeu. Il répliqua en lançant un défi au vainqueur, qu'il liquida en une trentaine de coups.

— Cela devrait vous apprendre à ne pas avoir trop de confiance en vous, dit-il tandis qu'on enlevait l'échiquier. Le docteur Groves prétend que c'est un défaut qui vous est commun.

— Le docteur Groves n'a rien dit d'autre ? questionna Leduc avec une désinvolture soigneusement calculée.

— Eh bien, je ne transgresse aucun secret médical en disant que vous avez tous passé avec succès les tests qui vous ouvrent la porte d'une situation élevée. C'est demain, à la première heure, que débute la compétition servant à désigner les trois cobayes.

Des expressions de soulagement apparurent sur le visage de ses auditeurs. On leur avait presque promis que le choix définitif s'opérerait par tirage au sort, mais ils n'en avaient aucune certitude et l'idée qu'ils étaient tous des rivaux en puissance avait quelquefois perturbé leurs relations.

— Les autres sont là ? demanda Maxton. J'aurais voulu leur annoncer la nouvelle...

— Jimmy est probablement endormi, déclara Taine, mais Arnold et Vic sont encore debout.

— Bon ; alors, à demain matin !

Des sonorités étranges filtrant de la chambre de Richards démontraient qu'en effet le Canadien était en plein sommeil. Maxton suivit donc le couloir et frappa à la porte de Clinton.

La scène qui s'offrit à ses yeux lui coupa presque le souffle ; on aurait dit un décor de cinéma représentant le laboratoire d'un savant devenu fou. Couché à même le parquet, dans un enchevêtrement de lampes de radio et de fils électriques, Clinton semblait hypnotisé par un oscilloscope cathodique dont l'écran était couvert de figures géométriques phénoménales se déplaçant et se modifiant continuellement. A l'arrière-plan, un récepteur de radio jouait en sourdine le *Quatrième Concerto pour Piano* de Rachmaninov, œuvre peu connue à juste titre. Petit à petit, le professeur réalisa que les dessins de l'écran étaient synchronisés avec la musique.

Se dirigeant vers le lit, qui semblait être la place la plus sûre, il s'y assit et observa l'ingénieur. Finalement, ce dernier se redressa.

— En supposant que le vous le sachiez vous- même, demanda enfin Maxton, pouvez-vous diable me dire ce que vous êtes en train de fabriquer ?

Clinton enjamba le désordre avec précaution et vint s'asseoir à côté de lui.

— C'est une idée à laquelle je travaille depuis plusieurs années, expliqua-t-il comme pour s'excuser.

— Bon, mais je suppose que vous vous souvenez de ce qu'il arriva un jour à un certain Mr. Frankenstein ?

Sérieux de nature, l'ingénieur ignora la boutade.

— J'appelle cet instrument un *kaleidophone*, dit-il. Il vise à convertir tous les sons rythmiques – la musique par exemple – en images visuelles agréables et symétriques, mais toujours changeantes.

— Cela ferait un amusant jouet, mais je me demande si une chambre d'enfant de taille normale s'accommoderait d'une telle débauche de lampes de radio !

— Mais ce n'est pas un jouet ! protesta Clinton, un peu vexé. Les

sociétés de télévision, de même que l'industrie des dessins animés cinématographiques lui découvrirait une grande utilité. Ce serait l'idéal pour créer des intermèdes au cours des longues émissions musicales, qui finissent toujours pas devenir ennuyeuses. En fait, j'espérais bien en tirer pas mal d'argent.

— Mon cher enfant, fit Maxton en souriant, si vous êtes parmi les premiers à atteindre la Lune, je ne pense pas que vous couriez jamais le risque de mourir de faim dans vos vieux jours...

— Non, je ne crois pas...

— En réalité, si je suis ici ce soir, c'est pour vous dire que nous procédons au tirage au sort pour le choix de l'équipage dès demain ; aussi je vous demande de ne pas vous électrocuter avant. Sur ce, je vais voir Hassell. Bonne nuit !

Hassell lisait, étendu sur son lit, lorsqu'il entra.

— Hello, prof ! lança-t-il en guise de salut. Que faites-vous dans les parages, à cette heure indue ?

Maxton alla tout droit au but.

— Nous tirons l'équipage au sort demain matin. J'ai pensé que vous aimeriez le savoir.

Hassell demeura silencieux un instant.

— Cela signifie que nous avons tous réussi les tests, murmura-t-il presque indistinctement.

— Grand Dieu, Vic ! protesta Maxton avec chaleur. Vous n'avez certainement jamais eu le moindre doute là-dessus, j'espère !

Le regard d'Hassell sembla l'éviter, tout comme il évitait la photographie de sa femme posée sur la table de nuit.

— Vous savez tous, reprit enfin l'ingénieur, que je me suis pas mal tracassé au sujet de Maud ?

— C'est assez naturel, mais j'ai l'impression que tout va bien à présent. A propos, comment allez-vous appeler votre fils ?

— Victor William.

— Eh bien, je pense que lorsqu'il fera son apparition, Vic junior ne sera pas loin d'être le plus célèbre bébé du monde. Dommage que notre relais de télévision soit à sens unique, car vous devrez attendre votre retour pour le voir.

— Si et quand ? murmura l'autre.

— Voyons, Vic, fit Maxton avec fermeté, vous voulez réellement partir, n'est-ce pas ?

Le pilote releva les yeux d'un air de défi à demi honteux.

— Naturellement, que je veux partir, dit-il sèchement.

— Très bien ; alors vous avez trois chances sur cinq d'être choisi, comme les autres. Mais si votre nom ne sort pas cette fois-ci, vous ferez malgré tout partie du deuxième voyage, qui sera en quelque sorte encore plus important puisque alors nous procéderons à notre première tentative d'établir une base. Ce n'est pas mal non plus, n'est-ce pas ?

Hassell demeura muet un moment, puis il remarqua d'un ton assez découragé :

— Le premier voyage sera celui dont l'Histoire se souviendra. Après lui, tous les autres se confondront.

Maxton décida que l'heure était venue de se mettre en colère. Il était capable d'explosions habiles au moment précis où les circonstances l'exigeaient.

— Ecoutez-moi, Vic ! tempêta-t-il. Que dire de ceux qui ont construit ce satané engin ? Est-ce que vous croyez que cela nous plaît d'attendre la dixième, la vingtième ou la centième traversée avant d'avoir notre chance ? Et si vous êtes assez fou pour courir après la gloire, alors – sacré nom d'un chien ! — oubliez-vous qu'il faudra quelqu'un pour piloter la première fusée *pour Mars* ?

Hassell laissa passer la tempête, puis il fit une espèce de grimace et ricana :

— Est-ce une promesse, prof ?

— Ce n'est pas à moi à la faire, nom d'une pipe !

— Non, je ne crois pas, mais je pige votre argument. Rassurez-vous, si je loupe le taxi cette fois-ci, je n'en ferai pas une maladie. Maintenant, je pense que je vais aller me coucher.

Le spectacle du directeur général transportant avec précaution une corbeille à papier dans le bureau du professeur Maxton aurait prêté à rire en temps normal, mais ce jour- là chacun le regarda entrer d'un air solennel. Il n'y avait aucun chapeau melon dans tout Luna City, semblait-il, et la corbeille à papier devait faire office de remplaçante, avec moins de distinction toutefois.

A part les cinq membres de l'équipage, debout à l'arrière-plan et s'efforçant avec peine d'affecter un parfait détachement, les seuls autres occupants de la pièce étaient Maxton, Mac Andrews, deux représentants du personnel administratif et Alexson. L'historien n'avait aucun motif particulier pour se trouver là, mais il s'était vu inviter par Mac Andrews. Le directeur des « Public Relations » était coutumier de telles amabilités, encore que Dirk le suspectât fortement de tenter de consolider sa position dans l'Histoire officielle.

Maxton ramassa une douzaine de petites bandes de papier sur son bureau et les agita entre ses doigts.

— Bon, tout le monde est prêt ? demanda- t-il. Chaque morceau de papier est destiné à recevoir le nom de l'un d'entre vous. Si certains se sentent trop nerveux pour écrire, ils peuvent tracer une croix que nous ferons certifier...

Cette petite boutade contribua beaucoup à détendre l'atmosphère, et il y eut quelques sarcasmes de bon aloi quand les hommes apposèrent leur signature sur leur bande respective avant de la restituer toute pliée.

— Bien, je vais maintenant les mélanger avec les bulletins blancs... Voilà ! Qui peut procéder au tirage ?

Après un moment d'hésitation, et comme s'ils agissaient sous l'effet d'une impulsion commune, quatre hommes poussèrent le cinquième devant eux. Hassell parut un peu intimidé lorsque le professeur lui tendit la corbeille.

— Allez-y, Vic, et pas de tricherie ! dit-il. Un par un ; fermez les yeux et fouillez.

Le pilote plongea la main dans le panier et en retira un bulletin qu'il tendit à sir Robert. Celui-ci le déplia rapidement.

— Blanc ! annonça-t-il.

On entendit un léger soupir, qui aurait aussi bien pu exprimer la contrariété que le soulagement.

Un nouveau bulletin.

— Blanc !

— Dites donc, est-ce que vous auriez tous utilisé de l'encre invisible ? grommela Maxton. Essayez encore, Vic.

Cette fois, le coup fut plus heureux.

— Pierre Leduc !

L'élú débita très vite une phrase en français en arborant une expression extrêmement satisfaite. Les autres le félicitèrent hâtivement, puis se retournèrent vers Hassell.

Celui-ci marqua immédiatement un deuxième coup au but.

— J. Richards.

La tension atteignit à présent son paroxysme. En observant bien, Dirk remarqua que la main de Hassel tremblait lorsqu'il retira le cinquième bulletin.

— Blanc !

— Nous voilà repartis ! tempêta quelqu'un.

Il avait raison.

— Blanc !

Et une troisième fois.

— Blanc !

Un homme qui avait oublié de respirer au cours des dernières secondes, exhala un long souffle.

Hassell tendit le huitième morceau de papier au directeur général.

— Lewis Taine !

La tension se relâcha enfin et on entoura les trois sélectionnés. Hassell resta figé un instant dans sa position, puis il se tourna vers ses camarades ; sa physionomie ne reflétait pas la moindre émotion. Comme le professeur Maxton lui donnait une tape sur l'épaule en lui chuchotant quelque chose que Dirk ne put saisir, le visage du jeune ingénieur se détendit et il répondit d'un sourire au coin des lèvres. Dirk perçut nettement le mot « Mars », puis il vit Hassel rejoindre avec une expression très satisfaite le groupe des élus, qu'il félicita à son tour.

— Bon travail ! tonna le directeur général, un large sourire sur sa figure. Vous passerez à mon bureau, il doit bien rester quelques bouteilles intactes dans le coin...

L'assistance se bouscula vers la porte, seul Mac Andrews s'excusant sous prétexte qu'il devait recevoir la presse. Au cours du quart d'heure suivant, plusieurs toasts mesurés furent portés au moyen d'excellents

vins australiens que le directeur général avait manifestement acquis pour cette circonstance ; à la suite de quoi, la réunion intime prit fin sur une ambiance d'heureuse détente.

Leduc, Richards et Taine furent entraînés devant les caméras, tandis que Hassell et Clinton demeuraient quelque temps en conférence avec sir Robert. Personne ne sut jamais ce que celui-ci leur confia, mais tous deux étaient de fort bonne humeur lorsqu'ils prirent congé.

La petite cérémonie terminée, Dirk s'attacha au professeur Maxton, qui semblait également très content de lui et sifflotait des airs sans suite.

— Je parie que vous êtes heureux de voir cette affaire terminée, lui dit-il.

— Certainement ; nous savons au moins tous où nous en sommes.

Ils firent quelques mètres sans rien dire, puis l'historien remarqua d'un air innocent :

— Vous ai-je déjà parlé de mon violon d'Ingres ?
L'autre parut assez surpris.

— Non ; quel est-il ?
Dirk toussota.

— On dit que je suis un assez bon prestidigitateur amateur.

Maxton s'arrêta tout net, et un profond silence s'installa. Alors, Dirk reprit d'un ton rassurant :

— Pas la peine de s'en faire, je suis absolument certain que personne n'a rien remarqué, Hassell moins que tout autre.

— Vous êtes quand même un drôle de casse-pieds ! fit son compagnon avec énergie J'imagine que vous voulez mentionner ce fait dans votre fichue histoire ?

— Peut-être, dit Dirk en ricanant, encore que je ne sois pas un rapporteur de potins. J'ai simplement noté que vous escamotiez le bulletin de Hassell dans le creux de votre main, mais les autres n'ont probablement été choisis que par hasard. A moins que vous n'ayez décidé par avance des noms que le directeur général appellerait ? Tous ces bulletins blancs étaient-ils bien authentiques, par exemple ?

— Quel type méfiant vous faites ! Bien sûr, que les autres ont été régulièrement tirés au sort !

— A votre avis, que va faire Hassell à présent ?

— Il restera pour le départ, mais sera rentré chez lui bien à temps pour...

— Et Clinton, comment va-t-il prendre la chose ?

— Il est d'un tempérament flegmatique, il n'en sera pas affecté. Nous allons sans tarder les faire travailler tous les deux aux plans du prochain voyage ; ça les empêchera de se faire du mauvais sang.

Il se tourna anxieusement vers Dirk.

— Vous me promettez de ne jamais en souffler mot ?

L'historien eut un sourire.

— « Jamais » est un délai trop long. Si l'on se mettait d'accord pour l'an 2000 ?

— Toujours votre sacrée postérité en tête, hein ? Bon, entendu pour l'an 2000 ; mais à une condition !

— Laquelle ?

— Que vous me donniez un exemplaire de votre rapport sur papier de luxe et dédié de votre main, que je puisse le lire dans mes vieux jours !

Dirk était en train d'écrire un brouillon pour sa préface lorsque le téléphone sonna bruyamment. Le seul fait qu'il fût doté d'un téléphone alors que des personnages beaucoup plus importants que lui en manquaient (et venaient lui emprunter le sien) était assez surprenant par lui-même, mais le sort en avait ainsi décidé lors de la répartition des bureaux ; et bien que Dirk s'attendît à le perdre d'un moment à l'autre, personne n'était encore venu le retirer.

— C'est vous, Dirk ? Ici, Ray Collins. Nous venons d'ôter les écrans de protection du *Prométhée* ; vous allez enfin pouvoir admirer l'appareil en entier. A propos, vous vous souvenez m'avoir demandé comment on entretenait les moteurs ?

— Oui.

— Alors venez jeter un coup d'œil, cela vaut la peine.

Dirk soupira en remballant ses notes, mais il ne s'en faisait pas, car il connaissait maintenant ses méthodes de travail. Un jour, il démarrerait pour de bon et alors l'historien se matérialiserait à une cadence effrayante. On ne gagnait rien à commencer avant d'avoir classé tous les faits dans l'ordre, et jusqu'alors il n'avait pas fini d'indexer ses notes et ses références.

La journée étant très fraîche, l'Américain prit soin de s'emmitoufler tout en se dirigeant à pied vers « Oxford Circus ». La majeure partie du trafic de Luna City convergeait vers cette intersection et Dirk n'aurait pas de mal à trouver une voiture pour le mener au terrain de lancement. Les véhicules étaient chose précieuse, à la base, au point qu'une bataille permanente se déroulait entre les diverses sections pour la possession des rares automobiles et camions disponibles.

Il piétina dans le froid pendant dix minutes environ avant qu'une Jeep chargée de journalistes ne vienne à passer par là. Elle ressemblait à la boutique ambulante d'un opticien, tant elle était hérissée de caméras, de télescopes et de jumelles. Dirk s'arrangea néanmoins pour trouver une place au milieu de l'étalage.

La Jeep vira à l'intérieur du parc de stationnement et tout le monde mit pied à terre, chacun s'employant laborieusement à extirper son équipement. Dirk donna un coup de main à un tout petit journaliste qui se débattait avec une immense longue-vue et un trépied, en partie par complaisance, mais aussi parce qu'il espérait conquérir le droit de jeter un coup d'œil dans l'appareil.

Les deux grandes fusées étaient désormais débarrassées de tout écran et l'on pouvait, pour la première fois, juger à loisir de leur taille et de leurs proportions. A première vue, *Bêta* ressemblait assez à un

« clipper » conventionnel d'un modèle plutôt banal et Dirk, qui ne connaissait pas grand-chose en aéronautique, ne lui aurait même pas accordé un deuxième regard s'il l'avait vu décoller d'un quelconque aéroport.

Alpha n'avait plus autant l'aspect d'un obus géant. Les dispositifs de la radio et des appareils de navigation étaient maintenant déployés, si bien que la pureté de ses lignes se trouvait fort compromise par une petite forêt de mâts et d'espars de différentes sortes. De temps à autre, un mât se rétractait et s'étirait, trahissant la présence d'un homme aux commandes, à l'intérieur.

Dirk suivit le groupe qui se dirigeait vers l'arrière de l'appareil. Une corde interdisait l'accès d'une surface approximativement triangulaire dont le *Prométhée* occupait le sommet, les spectateurs étant contenus à la base. A aucun endroit, il ne leur était possible de s'approcher à moins de cent mètres des groupes propulseurs de l'engin, mais à la vue de ces orifices béants, Dirk ne ressentait aucunement le désir de se faufiler plus près.

Caméras et jumelles entrant aussitôt en action, il s'arrangea pour obtenir sans tarder une place devant la longue-vue. Au travers des verres grossissants, les moteurs de la fusée semblaient distants de quelques mètres à peine, mais on ne pouvait distinguer qu'un cratère de métal plein d'ombres et de mystères. De cette bouche jailliraient bientôt des centaines de tonnes de gaz radioactifs à la vitesse de deux mille cinq cents kilomètres-heure. Au fond de ce gouffre obscur se trouvaient les éléments de la pile qu'aucun être humain ne pourrait jamais plus approcher.

Dirk vit cependant quelqu'un se diriger vers eux à travers la zone interdite, mais en se tenant le plus près possible de la barrière de corde, et il ne tarda pas à reconnaître le docteur Collins. L'ingénieur souriait.

— Je pensais bien vous trouver là, dit-il. Mous attendons d'un moment à l'autre l'équipe d'entretien. Vous avez là un bien joli instrument ; puis-je jeter un coup d'œil ?

— Il appartient à ce monsieur qui est à côté de moi.

Le petit journaliste jubila, assurant qu'il serait enchanté si le professeur daignait utiliser sa longue-vue, et plus encore s'il voulait bien expliquer par la même occasion ce que l'on allait pouvoir observer.

Collins, l'œil collé au verre, scruta intensément la fusée durant plusieurs secondes, puis il se redressa et dit :

— Je crains qu'il n'y ait pas grand-chose à voir pour l'instant, il faudrait un projecteur pour éclairer l'intérieur du réacteur. Mais vous

vous félicitez d'avoir apporté votre lunette dans une minute.

Il sourit du coin des lèvres.

— Cela fait une impression vraiment bizarre, confia-t-il à Dirk, de regarder un engin que vous avez contribué à construire et dont vous ne pouvez plus vous approcher sans commettre un suicide.

Pendant qu'il parlait, un extraordinaire attelage roulait en direction de la fusée sur la plate-forme de béton. Il s'agissait d'un énorme camion, assez semblable à ceux dont se servent les sociétés de télévision pour leurs émissions extérieures, remorquant une machine qu'on ne pouvait que regarder bouche bée. A son passage, Dirk eut un vague aperçu de leviers articulés, de petits moteurs électriques, de transmissions à chaînes, de vis sans fin et autres systèmes qu'il ne put identifier.

Les deux véhicules stoppèrent à la lisière intérieure de la zone interdite. Une porte s'ouvrit dans le flanc du gros camion, une demi-douzaine d'hommes mirent pied à terre ; ils désaccouplèrent la remorque et se mirent à la relier à trois gros câbles blindés déroulés par des tambours fixés à l'avant du tracteur.

Brusquement, le monstre surgit à la vie. Il se porta d'abord en avant sur ses petits pneus ballon, comme s'il voulait éprouver sa mobilité, puis les joints articulés commencèrent à se plier et à se déplier, donnant une bizarre illusion de vie mécanique. Un instant plus tard, l'engin s'avança franchement vers le *Prométhée*, le plus gros des appareils le suivant à la même vitesse.

Collins opposa un large sourire à l'étonnement de l'historien et à la surprise évidente des journalistes qui l'entouraient.

— Voilà Lizzie, dit-il en guise de présentation. En réalité, ce n'est pas un véritable robot car chacun de ses mouvements est contrôlé par les hommes du tracteur. Il faut une équipe de trois techniciens pour la manier et elle exécute l'une des tâches les plus hautement qualifiées du monde.

Lizzie, à présent à quelques mètres des réacteurs d'*Alpha*, se livra à une manœuvre précise sur ses bougies et s'arrêta sans secousse. Dirk vit surgir un grand bras mince portant plusieurs pièces d'outillage et qui disparut à l'intérieur du menaçant tunnel.

— Le service d'entretien à distance, expliqua Collins à son auditoire attentif, a toujours été le plus important à-côté de la mécanique atomique. Développé sur une large échelle à l'occasion du projet Manhattan, pendant la guerre, il est devenu depuis une véritable industrie en lui-même. Lizzie est un de ses produits les plus spectaculaires. D'une merveilleuse précision, elle pourrait presque réparer une montre, ou tout au moins un réveille-matin !

— De quelle façon l'équipe la contrôle-t-elle ? demanda Dirk.

— Grâce à la caméra de télévision installée au bout de ce bras, ce qui lui permet de suivre le travail comme si elle était à pied d'œuvre. Tous les mouvements sont transmis par des servomoteurs au moyen de ces câbles.

Pour l'instant, personne ne pouvait voir le travail du robot. Il s'écoula un bon moment avant que Lizzie n'amorce un lent mouvement de retrait. Dirk remarqua que le bras retirait de la fusée, en la maintenant fermement dans des mâchoires de métal, une barre d'une forme curieuse. Les deux véhicules franchirent à reculons les trois quarts de la distance qui les séparaient de la barrière, provoquant une retraite hâtive des journalistes, effrayés par la proximité de l'objet grisâtre qu'ils transportaient. Comme Collins ne bougeait pas, l'historien l'imita, convaincu que c'était une garantie de sécurité.

Soudain, un bourdonnement rauque et brutal jaillissant de la poche de veste de l'ingénieur le fit sursauter. Ce dernier leva alors le bras en l'air et le robot s'arrêta à une dizaine de mètres d'eux, comme si ses opérateurs avaient vu son geste sur leur écran de télévision.

Collins agita ensuite les bras et la barre pivota lentement à l'intérieur des mâchoires. La sirène d'alarme antiradiations cessa brusquement de hurler, au grand soulagement de Dirk.

— Il y a d'ordinaire un effet de rayonnement, de la part d'un objet de forme irrégulière tel que celui-ci, expliqua son ami. Naturellement, nous nous trouvons encore dans le champ de ses radiations, mais elles sont à présent trop faibles pour être dangereuses.

Il se tourna vers la lunette, momentanément abandonnée par son propriétaire.

— Cela tombe bien, dit-il. Je n'avais pas l'intention de procéder à une inspection visuelle, mais l'occasion est trop belle pour être manquée, à condition, bien entendu, que nous puissions nous mettre au point sur cette distance.

— Qu'essayez-vous de faire exactement ? demanda Dirk tandis que l'ingénieur réglait l'optique en allongeant le tube au maximum.

— Voici l'un des éléments réacteurs de la pile, fit l'autre d'un air absent. Nous voulons vérifier son activité. Hum... il semble très bien se comporter. Un coup d'œil ?

S'étant penché sur la lunette, Dirk découvrit quelques centimètres carrés d'une substance qu'il prit tout d'abord pour du métal, mais qu'après réflexion il identifia comme étant une sorte de revêtement

céramique. Cela semblait si proche qu'il pouvait distinguer nettement les détails de la surface.

— Qu'arriverait-il si on le touchait ?

— Vous hériteriez certainement de très méchantes brûlures retardées, par suite des rayons gamma et des neutrons. Si vous restiez plus longtemps, vous y perdriez la vie.

Fasciné d'horreur. Dirk contempla cette innocente plaque grise qui paraissait pouvoir être atteinte rien qu'en étendant le bras.

— J'imagine que les composants d'une bombe atomique lui ressemblent assez, dit-il enfin.

— Ils sont tout aussi offensifs, en tout cas, mais ici il n'y a aucun danger d'explosion, la matière fissile utilisée étant complètement dénaturée. Nous pourrions peut-être provoquer une explosion très bénigne, mais par une série de malchances seulement.

— Qu'entendez-vous par là ? fit Dirk, soudain soupçonneux.

Oh ! tout juste un gros *bang* ! le rassura Collins avec bonne humeur. Je ne peux pas vous donner des chiffres sur-le-champ, mais ce ne serait probablement pas plus terrible que quelques centaines de tonnes de dynamite. Il n'y a vraiment pas de quoi s'en faire !

La salle du Cercle des Anciens rappelait toujours à Dirk un club de Londres un peu misérable. Le fait qu'il n'avait jamais pénétré dans un club londonien prospère ou autre – n'amoindriait en rien sa conviction.

Dirk s'y rendait au moins une fois par jour pour prendre son courrier et parcourir les journaux. Vers le soir, l'endroit devenant plutôt encombré, il préférait rester dans sa chambre ; mais, ce jour-là, Maxton et Collins l'avaient tiré de sa retraite. Comme chaque fois, la conversation roula sur l'entreprise imminente.

— Je pense aller à la conférence de Taine demain, déclara Dirk. Il doit parler de la Lune, si je ne me trompe ?

— Oui, et je suppose qu'il se montrera plutôt prudent, maintenant qu'il est certain de son départ. S'il n'y prenait garde, il pourrait bien être obligé de se rétracter dans l'avenir !

— Nous lui avons laissé toute latitude, expliqua Maxton. Il choisira certainement comme sujet les plans à long terme et l'utilisation de la Lune comme base de ravitaillement sur la route des planètes.

— Cela doit être intéressant, plus que le thème de Richards et de Clinton, qui parleront tous les deux de mécanique, j'imagine, et dont j'ai plein le dos...

— Merci ! s'esclaffa Collins. Il est doux de savoir que vos efforts sont appréciés !

— Savez-vous, fit subitement Dirk, que je n'ai encore jamais vu la Lune au travers d'un grand télescope ?

— Il est possible de remédier à cela n'importe quel soir de cette semaine, disons après- demain, quand la Lune n'aura qu'un jour. Nous disposons ici de plusieurs appareils capables de vous donner satisfaction.

— Je me demande, reprit Dirk rêveusement, si nous découvrirons de la vie – je veux dire de la vie intelligente – quelque part dans le Système Solaire ?

Il se fit un long silence, puis Maxton dit brusquement :

— Je ne le crois pas.

— Et pourquoi ?

— Considérez la question comme moi : il ne nous a fallu que dix mille ans pour aller des haches de silex aux astronefs ; cela signifie donc que la vraie époque du voyage interplanétaire intervient relativement tôt dans le développement de toute culture, si celle-ci progresse toutefois selon une ligne technologique...

— Ce qui n'est pas prouvé, remarqua Dirk. Et si l'on tient compte de la préhistoire, c'est un million d'années qui nous ont été nécessaires pour arriver aux astronefs.

— Mais ce n'est encore qu'un millième – ou moins – de l'âge du Système Solaire ! S'il existât jamais une civilisation sur Mars, elle a probablement péri avant que l'Humanité n'émerge de la jungle. Si elle était toujours florissante, il y a beau temps qu'elle nous aurait visités.

— C'est tellement plausible, répliqua Dirk, que je suis certain que ce n'est pas la vérité. D'ailleurs, on peut relever nombre de faits semblant démontrer que nous avons été visités dans le passé par des engins ou des fusées à qui nous n'avons pas plu, et qui ont repris le large.

— D'accord, j'ai lu quelques-unes de ces thèses, qui ne manquent pas d'intérêt non plus, mais je reste sceptique. Si jamais quelque chose est descendu sur Terre, ce dont je doute, je serais bien surpris que cela fût venu d'autres planètes. L'Espace et le Temps sont si vastes qu'il paraît peu probable que nous ayons des voisins juste de l'autre côté de la route.

— C'est dommage, car je crois que le côté le plus passionnant de l'astronautique est d'ouvrir la possibilité de rencontrer d'autres types d'intelligences. La race humaine s'en trouverait moins solitaire.

— Parfaitement exact, mais peut-être vaut-il mieux que nous puissions passer les quelques siècles à venir à explorer tranquillement le Système Solaire par nous-mêmes. Au bout de ce temps, nous aurons acquis une bonne dose de sagesse supplémentaire. Je dis bien : sagesse, et non simple connaissance. Il sera peut-être possible alors d'établir le contact avec d'autres races.

— Alors, selon vous, combien de temps faudrait-il attendre avant de pouvoir contacter une autre civilisation ? s'enquit Dirk, un peu découragé.

— Qui peut le dire. ? Cela peut être aussi rapproché de nous que l'époque des frères Wright ou aussi lointain que l'édification des pyramides. Cela peut même se produire dans une semaine, lorsque le *Prométhée* se posera sur la Lune, mais je suis bien sûr qu'il n'en sera rien.

— Croyez-vous réellement que nous atteindrons un jour les étoiles ?

Le professeur Maxton resta silencieux un instant, tirant pensivement des nuages de fumée de sa cigarette.

— Je le crois ; tôt ou tard..., laissa-t-il tomber.

— Mais comment ? insista Dirk.

— Si nous pouvons élaborer une propulsion atomique efficace à plus de cinquante pour cent, nous approcherons de la vitesse de la lumière, au moins des trois quarts, en tout cas. Cela signifie qu'il faudra à peu près cinq années pour aller d'une étoile à l'autre. C'est long, mais, malgré tout, possible, même pour des créatures à vie brève comme nous. J'espère aussi que nous vivrons un jour beaucoup plus vieux qu'actuellement, énormément plus vieux, je dirai...

Comme s'il était un observateur étranger, Dirk eut soudain la vision du groupe des trois hommes qu'ils formaient. Il connaissait quelquefois de ces moments d'objectivité, précieux en ce sens qu'ils préservaient sa notion des proportions. Il y avait là deux hommes dans la trentaine et un autre de cinquante ans, assis dans des fauteuils, autour d'une table basse supportant des rafraîchissements. On aurait pu les prendre pour des hommes d'affaires discutant une transaction ou se reposant après une partie de golf. Au lieu de cela, ils s'inquiétaient de la façon d'atteindre les étoiles... i

— Notre système de propulsion atomique actuel ne récupère qu'environ le centième d'un pour cent de l'énergie totale dépensée ; c'est dire qu'il s'écoulera encore un bon moment avant que nous envisagions d'aller sur Alpha du Centaure.

— Une autre question, reprit Dirk. Est-il absolument certain que nous ne puissions nous déplacer plus vite que la lumière ?

— Dans cet univers, oui. C'est la vélocité maximum de tous les objets matériels, trois cent mille pauvres kilomètres-seconde !

— N'empêche, fit Maxton d'un air rêveur, qu'il peut exister une façon de tourner la difficulté.

— Que voulez-vous dire ? demandèrent simultanément les deux autres.

— Cela : deux points séparés par des années- lumière dans notre univers peuvent très bien être proches l'un de l'autre, à *se toucher*, dans l'espace extérieur.

— Je ne vous suivrai pas dans la quatrième dimension, dit Collins en faisant la grimace. C'est un peu trop fantastique pour moi, qui suis un ingénieur au sens pratique, du moins je l'espère.

— Au début de ce siècle, rétorqua Maxton, des ingénieurs au sens pratique développé se comportaient comme vous vis-à-vis de la Théorie de la Relativité ; n'empêche que celle-ci les a bien rattrapés une génération plus tard. Et comment !

Collins se tourna vers Dirk en souriant.

— Je dois vous expliquer, dit-il malicieusement, que le professeur a un faible pour l'effrayant magazine dont le titre est *Histoires stupéfiantes*, ou quelque chose dans ce goût- là, et qui traite d'hyper-espace, de voyages dans le Temps et autres bagatelles du même genre. D'ailleurs... (il se pencha en avant d'un air conspirateur)... à un moment donné, il écrivait même pour lui...

L'intéressé ne parut pas le moins du monde déconcerté.

— Je n'éprouve aucune honte à reconnaître, dit-il d'un ton enjoué, qu'avant même que Ray fût né, je payais mes frais de collègue avec l'aide de ma machine à écrire. Et puis, il fallait bien que quelqu'un parle de voyages dans l'Espace pour que les gens en admettent la possibilité.

— Mais ce but ne fut pas atteint, objecta Collins. La plupart de ces histoires étaient si stupides et si mal écrites qu'elles produisirent exactement l'effet contraire. Chacun pensait que les expéditions dans l'Espace n'étaient bonnes qu'à amuser les enfants.

— Il ne nous a fallu que cent ans pour dépasser tout ce qu'il a jamais été prédit, prononça solennellement le professeur. Cent ans seulement séparent l'impossible canon de Jules Verne du *Prométhée*.

Il posa les coudes sur la table, le regard fixé au loin.

— A votre avis, prononça-t-il lentement, que nous apporteront les cent prochaines années ?

Il avait été dit que le grand baraquement Nissen serait branché sur le système de chauffage du camp, mais personne ne s'en apercevait. Dirk, à présent habitué à la vie de Luna City, s'était sagement muni de son pardessus et il se sentait peiné pour ceux qui avaient négligé cette précaution élémentaire. A la fin de cette conférence, ceux-là éprouveraient une vi vante impression des conditions de température des planètes extérieures.

Environ deux cents personnes avaient déjà pris place sur les bancs et il en arrivait continuellement, puisque l'heure fixée pour le début de la conférence n'était dépassée que depuis cinq minutes. Au milieu de la salle, une paire d'électriciens inquiets procédaient à des réglages ultimes alors qu'une demi-douzaine de fauteuils inoccupés placés devant l'estrade devenaient le point de mire de nombre de regards avides. Aussi clairement que s'ils portaient une pancarte, ils proclamaient à l'assemblée tout entière qu'ils étaient destinés au directeur général et à sa suite.

Une porte s'ouvrit au fond du baraquement et sir Robert Derwent fit son entrée, suivi de Taine, du professeur Maxton et de plusieurs autres messieurs que Dirk ne connaissait pas. Tous, sauf sir Robert, s'assirent au premier rang, laissant la place centrale vacante.

Les raclements de pieds et les chuchotements cessèrent dès que le directeur général entreprit l'ascension de l'estrade, tel un grand imprésario allant sonner pour la levée du rideau. Dans un sens, d'ailleurs, son rôle était bien celui-là.

— Mr. Taine, déclara sir Robert, a aimablement consenti à nous parler des objectifs de notre première expédition. Comme il fut l'un de ses organisateurs et qu'il y prendra part personnellement, je suis sûr que nous écouterons son exposé avec beaucoup d'intérêt. Après avoir traité la question de la Lune, je devine que Mr. Taine va s'emballer et discuter des projets que nous avons faits pour le reste du Système Solaire. Voici Mr. Taine.

(Applaudissements.)

La voix de Taine était sèche et précise, ses mots portaient nettement d'un bout à l'autre de la salle. Il était bon orateur mais avait l'habitude gênante de jongler, tout en parlant, avec des morceaux de craie qui lui échappaient à tout bout de champ.

— Je n'ai pas besoin de vous en dire long sur la Lune dans son ensemble, commença-t-il, car vous en avez passablement lu ou entendu à son propos au cours des dernières semaines. Je vais cependant vous entretenir de la région où nous avons l'intention de nous poser et vous expliquer ce que nous espérons faire une fois sur place.

« Voici tout d'abord une vue complète de la Lune (Plaque n°1, s'il vous plaît.) Puisqu'elle est pleine et que le Soleil frappe verticalement le centre de son disque, tout semble plat et sans intérêt. La zone sombre qui se trouve en bas et à droite est la *Mare Imbrium*, l'endroit où nous nous poserons.

« Et voici maintenant la Lune telle qu'elle se présente lorsqu'elle a neuf jours, telle qu'elle vous apparaîtra de la Terre quand nous toucherons au but. Comme le Soleil l'éclairé de côté, vous remarquerez que les montagnes des environs du centre se révèlent très nettement.

Voyez les grandes ombres qu'elles projettent...

« Approchons plus près, et examinons la *Mare Imbrium* en détail. A ce sujet, je précise que ce nom signifie « Mer des Pluies ». Mais bien entendu, il ne s'agit pas plus d'une mer qu'il ne pleut dans cette région, ni nulle part ailleurs sur la Lune, Ce sont les anciens astrologues qui l'ont dénommée ainsi avant l'invention du télescope.

« Ce gros plan vous montre que la *Mare* est une plaine assez régulière, limitée au sommet (qui est le Sud) par cette chaîne montagneuse vraiment magnifique, les Apennins lunaires. Vers le Nord, nous découvrons une chaîne plus petite, les Alpes. Cette échelle vous donne une idée des distances ; ce cratère, par exemple, a environ quatre-vingts kilomètres de diamètre.

« Cette contrée est l'une des plus intéressantes de la planète et certainement celle qui possède les plus beaux paysages, mais nous ne pourrons en explorer qu'une faible partie lors de la première expédition. Nous nous poserons dans ces parages. (Plaque suivante, s'il vous plaît.) Voici un croquis de cette région d'après un agrandissement maximum. Elle vous apparaît telle que vous la verriez à l'œil nu d'une distance de trois cent kilomètres environ.

« L'endroit précis de la prise de contact sera déterminé au cours de la manœuvre d'approche. La descente s'effectuera lentement sur les deux cents derniers kilomètres, de sorte que nous aurons le temps de choisir un secteur convenable. Puisque nous arrivons verticalement sur nos amortisseurs de chocs, en utilisant le freinage par fusées jusqu'au dernier moment, nous n'avons besoin que de quelques mètres carrés d'une surface à peu près horizontale. Un certain pessimiste a émis l'idée que nous pourrions nous poser sur une couche de sable mouvant, mais cela ne paraît pas vraisemblable.

« Nous quitterons la fusée deux par deux, attachés l'un à l'autre par une corde, tandis qu'un homme restera à bord pour retransmettre les messages à la Terre. Nos équipements pressurisés, qui comportent une réserve d'air pour douze heures, nous isoleront de toute la gamme des températures rencontrées sur la Lune, c'est-à-dire depuis le point d'ébullition jusqu'à quelques soixante-dix degrés centigrades sous

zéro. Puisque nous séjournons là-bas en plein jour, nous ne connaissons pas les basses températures, sauf si nous nous attardons dans les zones d'ombre pendant de longues périodes.

« N'ayant pas la prétention de mentionner tous les travaux que nous avons prévus pour notre séjour, je ne ferai qu'effleurer les principaux.

« Tout d'abord, je précise que nous emportons plusieurs télescopes de dimensions réduites, mais très puissants, autorisant une vision des planètes plus claire que celles jamais obtenues jusqu'ici. Cet équipement, de même que la majeure partie de notre cargaison, sera laissé sur place pour les besoins d'expéditions ultérieures.

« Nous nous efforcerons de rapporter des milliers d'échantillons géologiques

— Je devrais dire « sélénologiques » — aux fins d'analyses. Nous rechercherons des minéraux contenant de l'hydrogène, en vue de l'établissement éventuel de bases d'extraction de carburant qui feront tomber le coût des voyages à un dixième, ou moins, du taux actuel. Chose plus importante encore, nous pourrions alors envisager les expéditions vers d'autres planètes.

« Nous emportons également une certaine quantité de matériel de radio. Comme vous le savez, la Lune possède d'énormes possibilités en tant que station-relais et nous espérons en expérimenter quelques-unes. De plus, nous procéderons à toutes sortes d'évaluations physiques du plus grand intérêt du point de vue scientifique. L'une des plus importantes est la détermination du champ magnétique avec la théorie de Blackett. Et puis, naturellement, nous Comptons bien réunir une splendide collection de photographies et de films.

« Sir Robert vous a promis que j'allais m'emballer. Je n'en suis pas sûr, mais je pense toutefois que vous pouvez éprouver un certain intérêt pour les conséquences qui résulteront de notre voyage au cours de la prochaine décade.

« En premier lieu, il faudra établir une base semi permanente sur la Lune. Si la chance sourît à notre intuition, nous pourrions construire cette base à l'endroit même de notre premier contact ; sinon, nous devrions essayer autre part.

« Des projets d'une portée considérable ont été élaborés pour l'installation d'une telle base qui devra, autant que possible, être autonome et produire sous verre ses propres récoltes alimentaires. Avec ses quatorze jours d'éclairement solaire continu, la Lune doit être le paradis des horticulteurs !

« Au fur et à mesure que nous apprendrons à connaître les ressources naturelles de la planète, la base sera agrandie et développée. Nous comptons entreprendre des fouilles assez tôt, mais celles-ci ne serviront qu'à extraire des matériaux à usage local. Il serait, en effet, bien trop coûteux d'exporter la moindre substance sur

Terre.

« Pour l'instant, les voyages vers la Lune sont extrêmement chers et difficiles parce que nous sommes obligés d'emporter du carburant pour le retour. Quand nous pourrions nous ravitailler sur place, nous aurons la possibilité d'utiliser des engins beaucoup plus petits et économiques. Et puis, comme je l'ai déjà fait remarquer, la route des planètes nous sera ouverte.

« Cela semble paradoxal, mais il est plus facile d'accomplir environ 78 millions de kilomètres vers Mars en partant d'une base lunaire que de traverser les quatre cent mille kilomètres séparant la Terre de la Lune. Il faut beaucoup plus de temps, évidemment – environ deux cent cinquante jours – mais pas plus de carburant !

« Grâce à son faible champ de gravitation, la Lune constitue un excellent marchepied vers les planètes, la plate-forme de départ idéale pour l'exploration du Système Solaire. Si tout se passe comme prévu, nous commencerons à établir des plans pour atteindre Mars et Vénus dans dix ans environ.

« Comme je ne me propose pas de dissenter sur Vénus, je me bornerai à dire que nous procéderons à une inspection des lieux par radar avant d'y tenter une expédition. Il doit être possible de cartographier par ce moyen les surfaces cachées, à moins que l'atmosphère ne soit particulièrement étrange.

« L'exploration de Mars sera semblable, à beaucoup d'égards, à l'exploration de la Lune. Nous n'aurons pas besoin d'équipement pressurisé pour nous y déplacer, mais des appareils à oxygène seront indispensables. La base martienne aura à faire face aux mêmes problèmes que la base lunaire, mais elle aura un inconvénient : celui d'être très éloignée de la planète-mère et, par là, de devoir compter davantage sur ses propres ressources. La présence presque certaine de quelque espèce de vie affectera aussi notre installation dans un sens que nous ne pouvons prévoir. Et s'il y a de l'intelligence sur Mars – ce dont je doute – nous devrons peut-être réviser entièrement nos projets ; il est même possible que nous ne puissions pas y demeurer. Les perspectives qu'ouvrirait la colonisation de cette planète sont presque infinies, c'est pourquoi elle présente tant d'intérêt.

« Au-delà de Mars, l'échelle du Système Solaire s'élargit et il ne faut pas trop espérer pousser nos investigations avant d'être dotés de fusées plus rapides. Notre *Prométhée* pourrait atteindre les planètes extérieures, mais il serait incapable d'en revenir et le voyage durerait de nombreuses années. Pourtant, je crois que pour la fin du siècle Jupiter sera à notre portée, et peut-être même Saturne. Ces expéditions partiront très probablement de Mars.

« Evidemment, il ne faut pas compter prendre pied sur ces deux planètes. En admettant qu'elles comportent des surfaces mobiles – et

rien n'est moins sûr – elles se trouvent à des milliers de kilomètres en-dessous d'une atmosphère que nous n'oserons pas franchir. S'il existe une forme de vie quelconque à l'intérieur de ces enfers quasi arctiques, je ne vois pas de quelle façon nous pourrions jamais la contacter, ni de quelle manière elle entendra jamais parler de nous.

« L'intérêt capital de Saturne et de Jupiter réside dans leurs systèmes de satellites. Saturne en a au moins douze, Jupiter quinze peut-être. Nombre d'entre eux ont les dimensions de mondes de taille respectable, plus gros que notre Lune, par exemple. Titan, le satellite le plus important de Saturne, a la moitié du volume de la Terre, et on lui connaît une atmosphère, irrespirable il est vrai. Leur température à tous est glaciale, mais ce n'est pas un obstacle sérieux puisque nous pouvons, à présent, obtenir une quantité illimitée de chaleur des réactions atomiques.

« Les trois planètes les plus lointaines ne pourront nous intéresser avant longtemps encore, peut-être cinquante ans ou plus. Quoi qu'il en soit, nous savons très peu de choses sur elles.

« C'est tout ce que j'avais à vous dire pour l'instant. J'espère vous avoir fait saisir la portée réelle du voyage que nous allons entreprendre la semaine prochaine, cette expédition pouvant paraître effrayante dans l'état de nos possibilités actuelles, mais elle n'est en réalité qu'un premier pas. Il s'agit d'une chose intéressante, passionnante même, mais qu'il nous faut envisager dans ses véritables perspectives. Je le répète, la Lune est un petit monde, peu prometteur à certains égards, mais capable de nous conduire vers huit autres planètes, dont certaines sont plus grosses que la Terre, et vers plus de trente satellites de diverses tailles. La surface totale que nous ouvrirons à l'exploration pour les prochaines décades sera au moins dix fois supérieure à l'étendue des terres de notre globe. Cela devrait procurer de la place à tout le monde ! Merci pour votre intérêt ! »

Taine termina brutalement, sans le moindre artifice de rhétorique et Dirk se demanda combien de ses auditeurs avaient réalisé enfin que la Lune n'était pas une fin mais un commencement, le premier pas sur une route infinie. Cette route, il le croyait maintenant, devrait finalement être suivie par toutes les races, sous peine de dépérissement et de mort sur un petit univers esseulé.

*

**

Cette fois, on pouvait enfin contempler le *Prométhée* en entier. *Alpha* avait été placé en position sur les larges épaules de *Bêta*, lui conférant une allure bossue peu élégante. Même Dirk, pour qui toutes les machines volantes étaient assez identiques, n'aurait plus pu le

confondre avec un autre engin ayant jamais sillonné le ciel.

Il monta sur la passerelle escamotable derrière Collins pour une ultime visite à l'intérieur de la fusée. La soirée s'avancait déjà et il y avait peu de monde dans les parages. Derrière la barrière de corde, quelques photographes tentaient d'obtenir des vues de l'appareil sur le fond du soleil couchant. La silhouette du *Prométhée* avec, à l'arrière-plan, la splendeur mourante de l'Occident devait, en effet, fournir matière à un cliché impressionnant.

La cabine d'*Alpha* était aussi luisante et aussi nette qu'une salle d'opération. On y découvrait pourtant quelques caractéristiques particulières ; çà et là, des objets appartenant probablement à l'équipage s'entassaient dans des niches, solidement maintenus par des bandes élastiques. Plusieurs gravures et photographies étaient collées sur les parois et, sur le tableau de bord du pilote, un cadre en plastique entourait un portrait qui devait être celui de la femme de Leduc. Des cartes et des tables mathématiques se trouvaient postées aux endroits stratégiques où l'on pouvait les consulter rapidement. Pour la première fois depuis le début de son séjour, l'historien ne put s'empêcher d'évoquer sa visite à la maquette d'entraînement en Angleterre, où un semblable déploiement d'appareils s'était offert à lui en plein milieu d'un paisible faubourg de Londres. Il lui semblait qu'une génération le séparait de ce premier contact.

Collins se dirigea vers un grand coffre et en ouvrit la porte.

— Vous n'avez jamais vu ces engins-là, n'est-ce pas ? dit-il.

Les trois équipements pressurisés, flasques, pendus à leurs crochets, ressemblaient à des créatures du fond des mers remontées des ténèbres à la lumière du jour. L'épais et flexible revêtement plia facilement sous les doigts de Dirk, mais ce dernier sentit la présence de cercles de renforcement en métal. Des casques transparents ayant la forme de bocaux à poissons rouges étaient stockés dans un coin du placard.

— On dirait des scaphandres, pas vrai ? dit Collins. D'ailleurs *Alpha* est plus proche du sous-marin que de tout autre chose, encore que les problèmes de sa construction soient beaucoup moins complexes, car nous n'avons pas à faire face à de si fortes pressions.

— Je voudrais bien m'asseoir à la place du pilote, risqua soudain Dirk ; est-ce possible ?

— Bien sûr, mais pour autant que vous ne touchiez à rien.

Avec un petit sourire, Collins le regarda s'installer sur le siège. Il connaissait cette impulsion pour y avoir cédé plus d'une fois lui-même.

A cause de l'inclinaison si peu familière à l'esprit humain, il était difficile d'imaginer les sensations que connaîtrait le pilote à ce même endroit. En effet, lorsque la fusée serait en route, ou lorsqu'elle reposerait verticalement sur la Lune, le fauteuil de pilotage serait à angle droit par rapport à sa position actuelle. Ce qui était pour l'instant le plancher deviendrait la paroi verticale de face ; l'oculaire du périscope, qu'on devait prendre garde en ce moment à ne pas effleurer de ses chaussures, trouverait la place adéquate de son utilisation.

Malgré tout satisfait, Dirk se leva et suivit Collins sans mot dire vers le sas. Parvenu sur le seuil de l'écoutille ovale et massive, il s'arrêta pour jeter un dernier regard sur la cabine silencieuse.

« Adieu, ma vieille ! dit-il en lui-même. Adieu, et bonne chance ! »

Il faisait nuit lorsqu'ils remirent le pied sur la passerelle de descente ; les projecteurs jetaient des taches de lumière sur la plateforme de béton qu'ils surplombaient. Un vent froid soufflait sous un firmament parsemé d'étoiles dont Dirk ne saurait jamais le nom. Tout à coup, Collins lui saisit le bras dans la pénombre et indiqua silencieusement l'horizon.

Presque invisible au milieu de la faible lueur succédant à la chute du Soleil, la faucille d'or d'une nouvelle Lune âgée de deux jours glissait vers l'ouest, Etreint par son demi-cercle, le disque faiblement lumineux attendait encore l'avènement du jour. Dirk essaya de se représenter les hautes montagnes et les plaines ridées non encore touchées par les rayons solaires et pourtant déjà enflammées par la froide lumière d'une Terre presque pleine.

Des millions et des millions de fois, la Lune avait crû et décréu dans son ciel, au-dessus de ces étendues inertes où seules des ombres se mouvaient. Depuis l'aube de la vie terrestre, une douzaine de cratères peut-être s'étaient effrités et écroulés, mais sa surface n'avait connu d'autres changements que ceux- là. Et voilà qu'à présent, après cette éternité, sa solitude allait prendre fin...

Deux jours avant le départ pour la grande aventure, Luna City était probablement l'un des lieux les plus calmes du monde entier. Tous les préparatifs étant terminés, il ne restait qu'à procéder au remplissage des réservoirs et à quelques ultimes essais, en attendant que la Lune atteigne la place prévue dans le ciel.

Dans tous les bureaux des grands journaux de la planète, les secrétaires de rédaction s'affairaient à l'élaboration de leurs titres et rédigeaient des récits passe-partout pouvant être rapidement arrangés pour s'adapter aux faits les plus baroques. Dans les trains et les autobus, des voyageurs parfaitement étrangers les uns aux autres échangeaient à la moindre provocation leurs connaissances en astronomie. Seul un crime particulièrement spectaculaire aurait été

susceptible d'éveiller l'intérêt qu'il soulevait normalement.

Sur chaque continent, des postes de radar à longues portée étaient mis au point pour suivre *Alpha* au cours de sa randonnée dans l'espace. La petite balise installée à bord de la fusée rendrait possible la détermination de sa position à chaque instant du voyage.

A l'université de Princeton, à quinze mètres sous terre, l'une des plus grandes calculatrices électroniques du monde se tenait prête à intervenir. En effet, si pour une raison quelconque la fusée devait modifier son orbite ou retarder son retour, une nouvelle trajectoire devrait être calculée en tenant compte de l'influence variable des champs d'attraction respectifs de la Terre et de la Lune. Alors qu'une armée de mathématiciens aurait eu besoin de mois entiers pour effectuer ce travail, la machine à calculer de Princeton pouvait fournir la réponse, tout imprimée, en quelques heures.

Tous les radios amateurs ayant la possibilité d'opérer sur la longueur d'onde de la fusée procédaient à une dernière vérification de leur appareil. En réalité, peu seraient capables de recevoir et d'interpréter les signaux émis sur hyperfréquence modulée. Chiens de garde de l'éther, les commissaires aux transmissions s'apprêtaient à réduire au silence tout émetteur non autorisé susceptible de s'immiscer dans le circuit.

Du haut de leurs montagnes, les astronomes se préparaient à une course d'un genre particulier, car bientôt allait s'ouvrir la compétition visant à couronner la photo la meilleure et la plus nette de la prise de contact avec la Lune. *Alpha* était beaucoup trop petit pour être visible lorsqu'il atteindrait son but, mais la lueur du jet de ses réacteurs éclaboussant les rocs lunaires devait être perceptible à un million cinq cent mille kilomètres de distance au moins.

Pendant ce temps-là, les trois hommes occupant le centre de la scène mondiale distribuaient des interviews lorsqu'ils s'en sentaient capables, dormaient de longues heures dans leur chambre ou se détendaient violemment au ping-pong, qui était à peu près la seule forme de sport praticable à Luna City.

Leduc, qui possédait un sens macabre de l'humour, s'amusait à confier à ses amis la liste des objets inutiles ou offensants qu'il leur léguait sur son testament. Richard se comportait comme si aucun événement de la moindre importance ne devait avoir lieu et s'obstinait à prendre des engagements mondains pour les trois semaines à venir. Taine ne sortait que rarement ; on apprit plus tard qu'il s'employait activement à écrire un traité de mathématiques ayant peu de rapports avec l'astronautique, puisqu'il visait à définir le nombre total de combinaisons possibles au jeu de bridge et le temps qu'il faudrait pour les pratiquer toutes.

Rares étaient ceux qui savaient que le méticuleux Taine aurait pu,

s'il l'avait voulu, gagner plus d'argent avec cinquante-deux cartes qu'il n'en tirerait vraisemblablement jamais de l'astronomie. Il est vrai qu'il ne serait pas à plaindre s'il avait la chance de revenir sain et sauf de la Lune...

On ne sut jamais grand-chose sur le compte de Jefferson Wilkes, tout simplement parce qu'il eut vraiment peu d'occasions de faire parler de lui. Depuis près de trente ans qu'il était aide-comptable dans une usine de Pittsburgh il n'avait obtenu de l'avancement qu'une seule fois. Il accomplissait son travail avec un soin laborieux et pointilleux qui faisait le désespoir de son employeur. Comme des millions de ses contemporains, il n'avait pratiquement aucune compréhension de la civilisation dans laquelle il baignait. Marié vingt-cinq ans plus tôt, sa femme l'avait quitté au bout de quelques mois et personne n'en avait été surpris.

Personne, pas même ses amis – s'il en avait jamais eu – n'aurait pu prétendre que Jefferson Wilkes était un penseur profond, et pourtant il y avait une matière à laquelle il consacrait de très sérieuses pensées.

Le monde ignorerait toujours pourquoi le pathétique petit idéal de Jefferson Wilkes s'était orienté vers les étoiles, mais il est plus que probable que son désir d'échapper à la réalité monotone de la vie quotidienne l'avait guidé. Quoi qu'il en soit, ayant étudié les écrits de ceux qui prédisaient la conquête de l'Espace, il avait décidé que celle-ci devait être évitée par tous les moyens.

Jefferson Wilkes croyait – supposait-on – qu'une tentative de viol de l'Espace attirerait sur l'Humanité quelque terrible châtiment métaphysique. Il était évident qu'il considérait la Lune comme représentant l'Enfer, ou tout au moins le Purgatoire, et que toute incursion prématurée du genre humain dans ces régions infernales aurait des conséquences d'un néfaste incalculable.

Pour communiquer de la force à ses idées,

Wilkes fit ce que des milliers d'autres avaient fait avant lui. Il chercha à former des adeptes de sa foi en créant une organisation ayant pour mot d'ordre cet impératif ronflant : « Les fusées ne partiront pas ! » Comme toute doctrine, aussi fantastique soit-elle, trouve quelques adhérents, Wilkes acquit l'appui de plusieurs dizaines de supporters récoltés parmi les sectes religieuses obscures qui hantent l'ouest des Etats-Unis. Très rapidement, cependant, ce microscopique mouvement fut partagé en deux courants de doctrine, si bien que finalement le fondateur se retrouva seul, aux prises avec des nerfs déprimés et des finances à plats. Si l'on veut absolument des précisions, on peut même dire que c'est à partir de ce moment-là qu'il devint fou.

Quand fut construit le *Prométhée*, Wilkes décida que son départ ne pouvait être empêché que par ses seuls efforts. Aussi, quelques semaines avant la date prévue pour l'envol, liquida-t-il ses maigres biens avant de retirer le peu d'argent qui lui restait en banque. Tout

compte fait, il découvrit qu'il lui manquait encore cent cinquante dollars pour se payer le voyage pour l'Australie.

Sa disparition surprit et peina son employeur, mais après une rapide inspection de ses livres, ce dernier ne fit aucune tentative pour le retrouver. On ne fait pas appel à la police lorsqu'au bout de trente années de loyaux services, un employé prend le large en emportant cent cinquante dollars d'un coffre qui en contient plusieurs milliers.

Wilkes n'eut aucune difficulté à atteindre Luna City et, une fois là-bas, personne ne le remarqua. Le personnel du Bureau Interplanétaire pensait probablement qu'il s'agissait d'un des nombreux journalistes vivant à la base, tandis que les journalistes le prenaient pour un membre du personnel. Il appartenait d'ailleurs à ce genre d'hommes qui pourraient entrer tout droit dans Buckingham Palace sans attirer sur eux la plus petite attention, les sentinelles donnant par la suite leur tête à couper que personne n'est passé devant elles.

On ne connaîtrait jamais les pensées qui assaillirent le cerveau obtus de Jefferson Wilkes lorsqu'il vit le *Prométhée* couché sur son berceau de lancement. Peut-être n'avait-il pas réalisé jusque-là l'ampleur de la tâche qu'il s'était fixé ? Il aurait pu faire pas mal de dégâts avec une bombe, mais il n'était pas facile de se procurer un tel engin à Pittsburgh, surtout pour un respectable employé.

Derrière la barrière de corde dont il ne devinait d'ailleurs pas très bien le rôle, il avait pu assister au chargement de la cargaison et aux essais définitifs des mécaniciens. Il avait aussi remarqué que, la nuit venue, la grande fusée était laissée sans surveillance sous la lumière des projecteurs, et que ces derniers étaient éteints aux premières heures du matin.

Ne vaudrait-il pas mieux, méditait-il, laisser l'appareil quitter la Terre, mais faire en sorte qu'il ne revînt jamais ? Un engin endommagé pouvait se réparer tandis qu'une disparition inexplicable inciterait de façon beaucoup plus efficace à l'abandon de semblables entreprises.

Le cerveau de Jefferson Wilkes ignorait tout de la science, mais il savait qu'un astronef devait emporter ses propres réserves d'air et que cet air était contenu dans des cylindres. Quoi de plus simple que de vider ces réservoirs de façon que cette perte soit découverte trop tard ? Wilkes ne souhaitait pas de mal à l'équipage, était désolé de lui préparer une pareille fin, mais il ne voyait pas de solution de rechange.

Il serait fastidieux d'énumérer les défauts de son brillant plan d'action. Disons toutefois que la réserve d'air du *Prométhée* n'était même pas enfermée dans des cylindres, et que si le malveillant Wilkes s'était arrangé malgré tout pour provoquer l'écoulement des containers d'oxygène liquide, il aurait eu quelques désagréables et

glaciales surprises. En tout cas, la lecture de l'instrument de contrôle aurait immédiatement renseigné l'équipage sur la nature de l'avarie, avant le départ. Disons aussi que même sans la présence du stock d'oxygène, les génératrices de conditionnement de l'air auraient maintenu une atmosphère respirable pendant de nombreuses heures, ce qui laissait un délai suffisant pour adopter une orbite de secours pouvant être rapidement calculée en vue d'un retour immédiat.

Et puis, il fallait que Wilkes, montât à bord de la fusée, ce qui n'était pas la moindre des difficultés. Il ne doutait pas d'y parvenir, ayant remarqué que la passerelle était laissée en position chaque soir ; il l'avait étudiée suffisamment pour pouvoir l'escalader même dans l'obscurité. Il s'était mêlé à la foule qui se pressait autour du nez de l'appareil le jour de la visite, et n'avait pas aperçu la moindre trace de verrous sur l'écoutille bizarre s'ouvrant vers l'intérieur.

Un beau soir donc, il s'embusqua dans un hangar désert, sur le bord du terrain, jusqu'au lever d'un mince croissant de Lune. Il faisait un froid vif, auquel Wilkes n'était pas préparé puisqu'il avait quitté la Pennsylvanie en plein été, mais sa mission le rendait prêt à tout. Quand le feu des projecteurs s'éteignit enfin, il s'avança résolument sur la nappe de béton en direction des ailes sombres déployées sous les étoiles.

La barrière de corde l'ayant stoppé, il se courba et passa par-dessous. Quelques minutes plus tard, ses mains hésitantes rencontraient dans l'obscurité une structure de métal, et il put se diriger en tâtonnant jusqu'à la base de la passerelle géante. Il s'arrêta au pied des marches d'acier, prêtant l'oreille à la nuit. Tout était silencieux ; seules restaient visibles à l'horizon les rares lumières brillant encore à Luna City. A quelques centaines de mètres de là. Wilkes distinguait les silhouettes imprécises de bâtiments et de hangars, sombres et déserts. Alors il commença à escalader les degrés.

Il s'arrêta encore à la première plate-forme, à six mètres du sol, écouta et de nouveau fut rassuré. Sa torche électrique, ainsi que les outils dont il s'était muni, pesaient lourd dans sa poche mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque fierté pour sa prévoyance et son habileté à mener à bien son plan.

La dernière marche était sous ses pieds ; il atteignait la plate-forme supérieure. Il saisit sa torche d'une main et un instant plus tard, il prit contact avec la paroi froide et lisse de l'astronef.

*

**

Des millions de livres sterling et encore plus de millions de dollars étaient entrés dans la construction du *Prométhée*. Les savants qui

avaient obtenu de pareils crédits des gouvernements et des grandes entreprises industrielles n'étaient pas précisément des fous. Pour n'importe qui – sauf toutefois pour Jefferson Wilkes – il aurait paru improbable que le fruit de tels travaux fût abandonné sans surveillance la nuit.

Le comité constructeur avait prévu depuis longtemps la possibilité d'un sabotage par des fanatiques religieux, et l'un des dossiers les plus suivis de l'Office Interplanétaire contenait les lettres de menaces que ces partisans avaient eu l'illogisme d'écrire. Toutes les précautions souhaitables avaient donc été prises, et prises par des experts connaissant particulièrement bien la question du sabotage pour l'avoir pratiqué durant la guerre au détriment du matériel de l'ennemi ou des Alliés.

Ce soir-là, le veilleur de nuit posté dans le bunker de béton sur le bord de l'aire d'envol était un étudiant en droit, du nom de Achmet Singh, qui s'efforçait de gagner un peu d'argent pendant ses vacances d'une façon qui lui seyait parfaitement bien. Il lui suffisait en effet d'être présent à son poste huit heures par jour, et cet emploi lui laissait quantité de temps pour l'étude. Lorsque Jefferson Wilkes atteignit la première barrière de corde, Achmet Singh était en plein sommeil, ce qui, chose assez surprenante, était prévu dans ses attributions. Mais cinq secondes plus tard, il était complètement réveillé.

Il pressa le bouton d'alarme avant de se diriger rapidement vers le panneau de contrôle, tout en jurant en trois langues et quatre religions. C'était la deuxième fois qu'un pareil tour survenait au cours de sa garde. En premier lieu, un chien égaré appartenant à un membre du personnel l'avait dérangé en déclenchant le système d'alarme, et le nouvel incident avait probablement encore la même origine.

Achmet alluma le convertisseur d'image, attendant avec impatience quelques secondes que les lampes se mettent à chauffer, puis il saisit les commandes du projecteur et commença l'examen de la fusée.

Il eut bientôt sous les yeux un faisceau de lumière violette s'étendant sur le béton en direction de la plate-forme de lancement. A travers ce rayon, et totalement ignorant de sa présence, un homme se dirigeait prudemment vers le *Prométhée*. Il était impossible de conserver son sérieux en le voyant tâtonner comme un aveugle alors que tout, autour de lui, était inondé de lumière. Achmet Singh le suivit pas à pas avec le faisceau de son projecteur infrarouge jusqu'à ce que Wilkes fût parvenu au marchepied. L'alarme secondaire entra alors en action, mais Achmet l'interrompt aussitôt, décidé à n'agir que lorsqu'il connaîtrait les intentions du rôdeur de minuit.

Au moment où Jefferson Wilkes posait le pied avec satisfaction sur la première plateforme, Achmet Singh prenait de lui une excellente

photographie qui constituerait une preuve irréfutable dans n'importe quelle cour de justice. L'étudiant attendit ensuite que le saboteur ait atteint le sas proprement dit, puis il résolut de passer à la contre-attaque.

Le flot de lumière qui cloua Wilkes contre la paroi de l'astronef l'aveugla aussi sûrement que l'obscurité où il s'agitait, et l'effet de surprise fut si paralysant qu'il en demeura coi. Aussitôt, une grande voix rugit à son adresse dans la nuit.

— Que faites-vous là ? Descendez immédiatement !

Comme un automate, il obéit lentement, ne commençant à reprendre ses esprits qu'une fois arrivé sur la plate-forme inférieure. Il chercha alors désespérément un moyen de s'échapper. En abritant ses yeux, il put voir que le fatal cercle de clarté entourant le *Prométhée* n'avait qu'une centaine de mètres de diamètre et qu'au-delà, c'étaient les ténèbres, peut-être le salut.

La voix résonna de nouveau :

— Dépêchez-vous ! Venez par ici – nous vous tenons en joue !

Ce « nous » était une pure invention de la part de Singh, encore qu'il fût exact que du renfort était en route sous la forme de deux policemen contrariés et endormis.

Sa lente descente terminée, Jefferson Wilkes s'immobilisa sur le béton en prenant appui contre la passerelle, une réaction nerveuse l'agitant d'un continuel tremblement. Pendant trente secondes, c'est à peine s'il fit un geste puis, brusquement, ainsi que Achmet Singh l'avait prévu, il fonça comme une flèche, contourna la fusée et disparut. Comme il se dirigeait vers le désert, il pouvait être rattrapé assez facilement, mais cela ferait gagner du temps si l'on provoquait sa retraite en l'effrayant. Le veilleur de nuit pressa donc une manette commandant un second haut-parleur.

Lorsque la même voix tonna dans l'obscurité devant lui, sur le chemin de la fuite, le petit cerveau épouvanté de Wilkes connut définitivement le désespoir. Pris d'une peur irraisonnée, telle une bête sauvage, il reflua vers la fusée et chercha à se dissimuler dans son ombre. Même à cet instant, les motifs qui l'avaient guidé dans sa folle entreprise s'imposèrent à lui et il en redevint le jouet aveugle, bien qu'il fût à peine conscient de ses actes. Il se faufila le long de la base de l'appareil, demeurant toujours dans la pénombre.

La grande cavité qui se trouvait au-dessus de sa tête lui parut être un deuxième orifice permettant d'entrer à l'intérieur de la machine, ou tout au moins de se cacher jusqu'à ce qu'il puisse s'échapper. En temps normal, il n'aurait jamais pu réussir l'escalade des parois de métal lisse, mais la crainte et la détermination lui donnaient de la force. Achmet Singh, qui surveillait son écran de télévision à cent mètres de

là, pâlit subitement, puis il se mit aussitôt à débiter des phrases hâtives dans son microphone.

Jefferson Wilkes ne l'entendit pas ; à peine remarqua-t-il que le ton de la puissante voix n'était plus péremptoire mais suppliant. Rien n'avait plus maintenant de signification pour lui, seul le tunnel sombre l'attirait. Tenant sa torche d'une main, il entreprit de ramper vers l'intérieur.

Les parois étaient faites d'une matière grise, dure comme du roc mais étrangement chaude au toucher. Wilkes avait l'impression d'être entré dans une caverne aux murs parfaitement circulaires. Au bout de quelques mètres, l'orifice s'élargit et il y eut presque assez de hauteur pour marcher en se courbant. Autour du fugitif se trouvait à présent une mosaïque de barres de métal, et toujours cette bizarre roche grise, la plus réfractaire de toutes les céramiques.

Wilkes ne pouvait y aller plus loin : la caverne se divisait brusquement en une série de ramifications trop étroites pour livrer le passage. En projetant le rayon de sa lampe dans leur direction, il put voir que leurs parois étaient traversées par des tubes et des conduites. Il se dit qu'il aurait pu causer quelque dommage dans cette partie-là, mais tout était hors de sa portée.

Il s'effondra bientôt sur le dur revêtement, la torche s'échappa de ses doigts sans force, si bien que la nuit l'enveloppa de nouveau. Il était trop épuisé pour éprouver de la déception ou du regret et ne remarqua pas la faible incandescence qui semblait suinter des parois environnantes. L'eût-il remarquée d'ailleurs qu'il ne l'eût pas identifiée.

Beaucoup plus tard, une sorte de bruit provenant du monde extérieur tira son esprit des régions mystérieuses où il errait. Il s'assit et regarda autour de lui, ignorant où il se trouvait et comment il y était venu. Il pouvait distinguer au loin un cercle de faible lumière, à l'orifice de cette étrange caverne. C'est d'au- delà de cette ouverture que provenaient les voix et le tumulte de machines qui allaient et venaient. Il sentit qu'elles lui étaient hostiles, et qu'il devait rester là où elles ne pouvaient le découvrir.

Soudain, une éclatante lueur passa comme un rayon de soleil devant l'orifice, puis il revint frapper en plein l'endroit de la cachette. Elle se déplaça le long du tunnel et, derrière elle, avançait quelque chose de fantastique, d'énorme que Wilkes ne put définir.

Il poussa un cri de terreur quand les mâchoires de métal surgirent en pleine lumière et s'approchèrent pour le saisir. Un instant plus tard, il se sentit irrésistiblement traîné vers l'extérieur, où l'attendaient des ennemis inconnus.

Il y eut une confusion de clartés et de bruits tout autour de lui, tandis qu'une gigantesque machine paraissant vivante l'étreignait dans

ses bras d'acier et s'éloignait d'une effrayante forme ailée qui n'éveilla même pas de souvenirs dans son cerveau obnubilé. Pour finir, elle l'abaissa vers le sol au milieu d'un cercle d'hommes curieux.

Il se demanda pourquoi ils n'approchaient pas plus près et pourquoi ils le regardaient aussi étrangement. Il n'opposa aucune résistance lorsque de longues tringles portant des instruments brillants furent agitées au-dessus de lui comme pour explorer son corps. Plus rien n'importait ; Wilkes ne ressentait qu'un abattement stupide et une intense envie de dormir.

Soudain, un spasme le secoua, il se recroquevilla sur le sol. Instinctivement, les hommes qui formaient cercle firent un pas en avant, mais ils se retirèrent aussitôt.

La forme tordue et infiniment pitoyable était étendue comme un pantin disloqué sous l'aveuglante lueur des projecteurs. Il n'y avait ni bruit ni mouvement nulle part ; à l'arrière-plan, les immenses ailes du *Prométhée* dessinaient de larges zones d'ombre. Finalement, le robot se porta en avant, traînant ses câbles blindés sur le béton puis, tout doucement, les bras métalliques descendirent jusqu'à terre et les singulières mains se relâchèrent.

Jefferson Wilkes avait atteint le terme de son voyage.

Dirk espérait que l'équipage avait passé une meilleure nuit que lui-même. Il était encore tout engourdi et tout confus mais il avait la nette impression d'avoir été éveillé à plusieurs reprises par le vacarme de voitures conduites sans souci du silence. En tout cas, s'il y avait eu un incendie quelque part, il n'avait pas entendu d'alerte.

Il était en train de se raser quand un Mac Andrews visiblement débordant d'informations pénétra dans sa chambre. Le directeur des Relations Publiques semblait avoir veillé la moitié de la nuit, ce qui n'était pas loin d'être la vérité.

— Vous savez la nouvelle ? fit-il, tout essoufflé.

— Quelle nouvelle ? s'étonna l'historien, débranchant son rasoir électrique d'un air plutôt ennuyé.

— On a tenté de saboter la fusée !

— Quoi !

— Oui, c'est arrivé vers l'heure. Les détecteurs ont repéré un homme qui essayait de monter à bord d'*Alpha*. Quand le veilleur de nuit lui a fait les sommations, cet idiot n'a rien trouvé de mieux que d'aller se cacher à l'intérieur de l'échappement de *Bêta* !

Dirk mit plusieurs secondes à apprécier toute la signification de ces mots, puis il se souvint de ce que Collins lui avait dit alors qu'il examinait ce trou mortel au travers de la lunette.

— Et qu'est-ce qu'il est devenu ? s'enquit-il précipitamment.

— On l'a averti par les haut-parleurs, mais il ne s'en est pas soucié, alors on a dû l'extirper de là au moyen du robot d'entretien. Il était encore vivant, mais trop fortement touché pour aller loin ; il est mort deux minutes plus tard. Les docteurs prétendent qu'il n'a probablement jamais compris ce qui lui arrivait. C'est évident, avec une dose comme celle-là...

Eprouvant une sorte de malaise, Dirk se laissa tomber sur le lit.

— Est-ce qu'il a fait du dégât ?

— Nous ne le pensons pas. A aucun moment, il n'est entré dans la fusée, il ne pouvait rien faire au réacteur. On craignait qu'il n'ait laissé une bombe, mais heureusement il n'en est rien.

— Ce devait être un fou ! A-t-on une idée de son identité ?

— Il s'agit probablement d'un fanatique religieux de quelque espèce, nous en avons des tas sur le dos. La police essaye de l'identifier d'après le contenu de ses poches.

Il y eut un silence pénible.

— Ce n'est pas un très bon présage pour le *Prométhée*, vous ne croyez pas ? demanda l'historien.

Mac Andrews, imperturbable, haussa les épaules.

— Je ne pense pas qu'il y ait ici quelqu'un de superstitieux ! Venez-vous assister avec moi au remplissage des réservoirs, prévu pour 14 heures. Vous profiterez de ma voiture...

Dirk ne se montra pas enthousiaste.

— Merci beaucoup, mais j'ai encore pas mal à faire. Et d'ailleurs, il ne doit pas y avoir grand-chose à voir, n'est-ce pas ? Je veux dire que regarder pomper plusieurs centaines de tonnes de carburant ne doit pas être bien passionnant. Peut-être y aurait-il de l'intérêt dans un certain cas, mais alors je préférerais ne pas me trouver là !

L'autre parut légèrement contrarié mais Dirk ne céda point. Pour l'instant, il se sentait singulièrement peu enclin à s'approcher du *Prométhée*. Répulsion irrationnelle, évidemment : devait-on blâmer la grande fusée si elle se protégeait contre ses ennemis ?

Tout au long de la journée, Dirk entendit le vrombissement des hélicoptères arrivant en un flot continu des grandes cités australiennes, cependant que de temps à autre un clipper transcontinental à réaction descendait en sifflant vers l'aéroport. On pouvait se demander où ces arrivants comptaient passer la nuit. Il ne faisait déjà pas trop chaud dans les baraquements dotés du chauffage central et les journalistes assez malchanceux pour loger sous la tente donnaient complaisamment force détails sur la dureté de leur sort, détails qu'ils n'exagéraient pas toujours.

Dirk rencontra Collins et Maxton vers la fin de l'après-midi ; ceux-ci lui apprirent que l'opération « carburant » s'était déroulée sans incident. « Nous n'avons plus qu'à allumer le cordeau Bickford et à battre en retraite, ajouta Collins.

— A propos, fit Maxton, ne m'avez-vous pas dit l'autre soir que vous n'aviez jamais vu la Lune dans un télescope ? Nous allons à l'Observatoire dans quelques minutes, vous nous accompagnez ?

— Avec plaisir, mais est-ce que par hasard vous ne l'auriez jamais regardée non plus ?

Maxton sourit.

— Ce serait *une bien triste chose*, comme dirait Ray. Il se trouve au contraire que la Lune m'est, assez familière, mais je doute que plus de la moitié des effectifs du Bureau Interplanétaire se soit jamais servie d'un télescope, à commencer par le directeur général. Il a fait dix ans de recherches astronautiques avant de s'approcher d'un observatoire !

— Ne dites pas que je vous l'ai dit, fit Collins avec un grand sérieux, mais j'ai découvert que les astronomes se divisent en deux catégories. Le premier groupe est celui des nocturnes qui passent leurs heures de travail à prendre des photos d'étoiles si lointaines qu'elles n'existent probablement plus. Ils ne s'intéressent pas au Système Solaire, qu'ils considèrent comme un accident très bizarre et presque inexcusable. Pendant la journée, on peut les voir en train de dormir sous de grandes pierres dans des endroits secs et bien chauds.

« Les membres de la seconde espèce travaillent à des heures plus normales et vivent dans des bureaux remplis de machines à calculer et de jeunes secrétaires, ce qui les retarde pas mal. Néanmoins, ils s'arrangent pour produire des kilos de papier couverts de mathématiques à propos des étoiles – probablement inexistantes – photographiées par leurs collègues, avec lesquels ils communiquent par des petites notes laissées aux bons soins du gardien de nuit.

« Les deux catégories possèdent une particularité commune : on ne les surprend jamais, sauf au cours de moments d'aberration mentale extrême, à regarder effectivement dans l'oculaire de leurs télescopes. Toutefois ils obtiennent de très bonnes photographies.

— Je crois que l'espèce nocturne va faire son apparition d'un moment à l'autre, dit en riant le professeur Maxton. Allons-y !

L'Observatoire de Luna City avait été érigé principalement pour la distraction du personnel technique, qui comprenait beaucoup plus d'astronomes amateurs que de professionnels. Il était composé d'un groupe de baraquements en bois, énergiquement modifiés de façon à pouvoir contenir une douzaine d'instruments de toutes tailles, de huit à trente centimètres d'ouverture. Un réflecteur de cinquante centimètres était en construction, mais ne serait pas terminé avant plusieurs semaines.

A en juger par la file des amateurs attendant patiemment devant les différents bâtiments, il semblait que les nouveaux arrivants avaient déjà découvert cette attraction et qu'ils en faisaient grand usage.

Le dôme du réflecteur de trente centimètres – le seul instrument qui ne fût pas propriété privée mais qui appartenait en propre au Bureau Interplanétaire – était refermé et la porte du local verrouillée, mais Maxton sortit un trousseau de clés de sa poche et les essaya une à une jusqu'à ce que la serrure consentît à lâcher prise. Immédiatement, les postulants les plus proches rompirent les rangs pour se précipiter dans

sa direction.

— Désolé, mais celui-ci est en dérangement ! leur cria Maxton en claquant la porte derrière leur groupe.

— Vous voulez dire qu'il va être en dérangement, railla Collins. Vous savez vous servir de ces engins ?

— On doit pouvoir s'en tirer, dit Maxton avec un soupçon d'incertitude dans la voix.

La très haute opinion que Dirk se faisait des deux savants commença à décliner.

— Vous avez vraiment l'intention d'utiliser un instrument aussi compliqué et aussi coûteux sans rien connaître de son maniement ? Autant vouloir s'emparer d'une automobile sans savoir conduire !

— Grand Dieu ! protesta Collins en sourcillant légèrement, vous n'allez pas prétendre que ce truc-là est compliqué ? Comparez-le à une bicyclette si vous voulez, mais pas à une voiture !

— A votre guise, concéda Dirk, mais essayez donc de monter sur une bicyclette sans aucune préparation préliminaire !

L'autre se contenta de rire et poursuivit son examen des commandes en entamant une conversation technique avec le professeur. Comme il avait compris que ses deux compagnons s'y connaissaient à peine plus que lui en matière de télescopes, l'historien ne fut pas très impressionné par leur palabre.

Après plusieurs tâtonnements, l'appareil fut quand même orienté dans la direction de la Lune, à présent assez basse au sud-ouest. Cela fait, Dirk fut relégué au second plan tandis que les deux ingénieurs se gavaient du spectacle. A la fin, il se lassa.

— Vous m'avez bien invité, n'est-ce pas ? remarqua-t-il d'un ton de reproche. M'auriez-vous oublié ?

— Oh ! pardon ! s'excusa Collins en renonçant à sa place avec un regret évident. Allez-y, mettez au point avec ce bouton.

S'étant exécuté, Dirk ne distingua tout d'abord qu'une blancheur aveuglante, parsemée çà et là de taches plus sombres. Il tourna lentement le bouton de réglage et l'image devint progressivement plus nette, plus contrastée, telle une brillante eau-forte.

Il avait sous les yeux une bonne moitié du croissant, l'extrémité des cornes se trouvant hors du champ. Le bord dessinait un parfait arc de cercle, sans révéler la moindre protubérance, mais la frontière séparant la zone nocturne de la zone diurne était hérissée et brisée en

maints endroits par des montagnes et des plateaux jetant de grandes ombres sur les plaines. Les grands cratères que Dirk s'attendait à découvrir étaient en nombre très restreint, ce qui lui laissa supposer que la plupart d'entre eux devaient se trouver sur la partie du disque non encore éclairée.

Il concentra son attention sur une grande plaine ovale bordée de montagnes qui lui rappelait irrésistiblement un lit d'océan asséché.

Ce devait être probablement l'une des prétendues mers lunaires, mais il était visible qu'il n'y avait d'eau nulle part, sur ce paysage inerte. Chaque détail était étincelant, nettement découpé, sauf quand une ondulation ressemblant à une onde de chaleur faisait trembler toute l'image pendant un court instant. La Lune semblait dans les brumes de l'horizon et son effigie était troublée par sa descente oblique à travers les couches de l'atmosphère terrestre.

A un endroit situé vers le milieu de la zone sombre du disque, d'éclatantes lueurs luisaient comme des phares dans la nuit lunaire, Dirk en fut tout d'abord intrigué, puis il réalisa qu'il s'agissait des sommets de hautes montagnes ayant capté les rayons solaires plusieurs heures avant que la clarté de l'aube ne baignât les plaines qui entouraient leur pied.

L'historien comprenait maintenant pourquoi des hommes avaient passé leur existence à observer le mouvement des ombres sur la face de ce monde singulier, ce monde paraissant si proche, et qui avait été jusqu'à la génération actuelle le symbole de ce qui ne peut être atteint. Dirk comprenait qu'une vie entière ne suffisait pas pour déceler toutes ces merveilles ; il y avait toujours des nouveautés : elles se présentaient au fur et à mesure que l'œil devenait plus habile à dépouiller cette richesse de détails presque infinie.

La vue se trouvant soudain bouchée, Dirk leva les yeux au-dessus de l'oculaire. Il dut se rendre à l'évidence : la Lune descendait sous le niveau du dôme et on ne pouvait abaisser le télescope plus bas. Quelqu'un redonna la lumière, et Dirk vit que Maxton et Collins riaient à son adresse.

— J'espère que vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, fit le professeur. Nous avons droit à dix minutes chacun ; or, vous êtes là depuis vingt minutes. Encore heureux que la Lune se soit couchée à l'heure prévue !

C'est demain que nous lançons le Prométhée. Je dis « nous » parce que je trouve qu'il n'est plus possible de rester neutre, de jouer le rôle d'un spectateur désintéressé. Personne sur Terre ne peut se le permettre, car les événements de ces prochaines heures influenceront sur la vie de tous les hommes qui naîtront désormais, jusqu'à la fin des temps,

Quelqu'un a comparé un jour l'humanité à une race d'insulaires n'ayant pas encore appris l'art de construire des bateaux. Nous distinguons, par-delà l'océan, des îles sur la nature desquelles nous spéculons depuis le commencement de l'Histoire. Aujourd'hui, après un million d'années, nous venons de terminer notre premier (et primitif) canot, et c'est demain que nous le regarderons foncer à travers les récifs pour disparaître de l'horizon.

Pour la première fois de ma vie, j'ai vu, ce soir, les étincelantes montagnes de la Lune, ainsi que ses grandes plaines crépusculaires. La région que Leduc et ses compagnons fouleront du pied dans moins d'une semaine était encore invisible, dans l'attente d'un lever du Soleil qui ne se produirait pas avant trois de nos jours. Pourtant, ses nuits devaient être brillantes au-delà de toute imagination, car la Terre était plus qu'à demi pleine dans son ciel.

Je me demande de quelle façon Leduc, Richards et Taine passent leur dernière soirée sur la Terre ? Ils ont évidemment déjà mis toutes leurs affaires en ordre et il ne doit leur rester aucune occupation. Que font-ils pour se distraire ? Écoutent-ils de la musique ? Lisent-ils ? Ou, tout simplement, dorment-ils ?

*

**

James Richards ne faisait ni l'un ni l'autre. Assis au cercle en compagnie de ses amis, il sirotait un rafraîchissement, avec lenteur et conscience, tout en les régaland d'histoires amusantes sur les tests que lui avaient fait passer quelques psychologues toqués essayant de déterminer s'il était normal et, dans ce cas, ce que l'on pouvait faire pour y remédier. A noter que les psychologues impliqués formaient la majeure partie de son auditoire, et non la moins attentive. Ils le laissèrent parler jusqu'à minuit, puis ils le mirent au lit. Il n'en fallut pas moins de six pour réaliser cette performance.

Pierre Leduc, lui, avait passé la soirée à bord de la fusée pour assister à certains essais sur l'évaporation du carburant, qui se déroulaient sur *Alpha*. Sa présence ne s'y justifiait qu'assez facilement, mais bien que plusieurs allusions eussent été lancées de temps à autre, personne ne put se débarrasser de lui. Juste avant minuit arriva le directeur général, lequel lui fit des remontrances sonores mais

bienveillantes et le ramena dans sa propre voiture avec la consigne formelle de dormir. Sur quoi Leduc occupa les deux heures suivantes à lire au lit *La Comédie Humaine*.

Seul, Lewis Taine – le méticuleux et impassible Taine – avait employé ses derniers instants sur Terre d'une manière prévisible. Des heures durant, il était resté assis à son bureau pour préparer des brouillons qu'il détruisait un par un. Quand, à une heure avancée, il eut enfin terminé, il recopia d'une écriture soigneuse la lettre qui lui avait coûté tant de réflexion, et il la glissa dans une enveloppe avant d'y annexer une petite note ainsi libellée :

Cher professeur Maxton,

Si je ne devais pas rentrer, je vous serais obligé de vouloir bien faire poster cette lettre.

Sincèrement,

L. Taine.

Il plaça lettre et note dans une plus large enveloppe qu'il adressa à Maxton. Sur ce, il se saisit du volumineux dossier des vols sur orbite de remplacement et commença à inscrire des annotations au crayon dans la marge.

Il était redevenu lui-même.

Le message que sir Robert attendait arriva peu après le lever du jour par l'un des avions courriers ultra-rapides qui devaient ramener en Europe, plus tard dans la journée, le film du lancement. C'était une brève note officielle, signée seulement de deux initiales, que le monde entier eût reconnues même sans l'aide des mots : *10, Downing Street*, étalés sur l'en-tête. Pourtant, jurant avec les termes solennels de la missive, la même main avait tracé en-dessous : *Bonne chance !*

Quand le professeur Maxton fit son apparition quelques minutes plus tard, sir Robert lui tendit le message sans un mot. L'Américain le parcourut lentement, puis poussa un soupir de soulagement.

— Maintenant, Bob, nous avons fait notre part, dit-il. Aux politiciens de jouer, mais il faudra continuer à leur pousser l'épée dans les reins.

— Cela n'a pas été aussi facile que je craignais ; les hommes d'Etat ont appris à compter avec nous depuis Hiroshima.

— Quand le plan doit-il passer devant l'Assemblée générale ?

— Dans un mois environ, quand les gouvernements britannique et américain proposeront officiellement que « toute planète ou corps céleste inoccupé ou non revendiqué par des formes de vie étrangères à l'humanité, etc., », soit décrété zone internationale librement accessible à tous les peuples, et qu'aucune puissance souveraine ne soit autorisée à s'attribuer de tels corps astronomiques aux fins d'occupation et d'expansion exclusives... et ainsi de suite.

— Et que devient la proposition de Commission Interplanétaire ? —

— Ce sera le sujet d'une discussion ultérieure ; pour l'instant, l'important est d'obtenir l'accord sur les premiers points. Maintenant que nos gouvernements ont officiellement accepté le plan – la radio en parlera cet après-midi – nous pouvons commencer à jouer de l'influence à fond. Vous qui excellez dans ce genre de choses, vous pourriez écrire une petite allocution dans l'esprit de notre premier manifeste, que Leduc aurait la possibilité de prononcer par radio depuis la Lune. Mettez en relief le côté astronomique et soulignez combien il serait stupide de vouloir transporter le nationalisme dans l'espace. Vous pensez pouvoir en venir à bout avant le départ ? Remarquez que cela n'importe pas tellement, sauf pour les risques de fuites qui deviendront plus nombreux si nous devons transmettre à Leduc le texte par radio.

— O.K. ! Je vais faire établir un brouillon sommaire par les experts politiques, en vous laissant le soin de placer les adjectifs, comme d'habitude. Malgré tout, je crois que nous pourrons nous passer de termes de choc, cette fois, le premier message à parvenir de la Lune aura bien assez de punch psychologique par lui-même !

*

**

Jamais encore une partie du désert australien n'avait connu une telle densité de population. Des trains spéciaux en provenance d'Adélaïde et de Perth étaient arrivés durant toute la nuit, et des milliers de voitures, ainsi que des avions privés, se trouvaient parqués de chaque côté de la rampe de lancement. Des jeeps patrouillaient sans arrêt le long des zones de sécurité, refoulant les visiteurs trop curieux. Personne n'était admis à pénétrer au-delà de la limite des cinq kilomètres, que respectaient également les avions au cours de leurs évolutions.

Le *Prométhée* luisait sous les rayons obliques du Soleil, jetant une ombre fantastique sur le désert. Jusque-là, il n'avait été qu'un objet de métal, mais il commençait à prendre vie et on le sentait prêt à combler les rêves de ses créateurs. L'équipage se trouvait déjà à son bord quand arrivèrent Dirk et ses compagnons, qui avaient assisté à une petite cérémonie organisée pour les actualités cinématographiques et la télévision. Il n'y avait pas eu de discours officiels ; il serait toujours temps, si besoin était, d'en faire dans trois semaines.

Les haut-parleurs disposés de long de la piste commençaient à égrener sur un ton de conversation tranquille des phrases telles que : *Vérification des appareils terminés. Les générateurs de lancement tournent à vitesse réduite. Départ dans une heure...*

L'écho répercutait les mots, assourdis par la distance, déversés sur le désert par les haut-parleurs avancés. *Départ dans une heure... Dans une heure... Une heure...*

— Nous ferions mieux de prendre position, je crois, estima Maxton. Il va nous falloir un bon moment pour traverser cette foule. Regardez bien *Alpha*, c'est la dernière fois que vous en avez l'occasion.

L'annonceur parla de nouveau, mais, cette fois, ses avis ne leur étaient plus destinés. Dirk réalisa qu'il entendait un fragment d'une série d'instructions de portée mondiale.

— Toutes stations d'écoute, tenez-vous prêtes à faire feu. Sumatra, les Indes, l'Iran, faites-nous parvenir le résultat de vos observations au cours des quinze prochaines minutes...

A des kilomètres dans le désert, un engin monta dans le ciel en

hurlant, laissant derrière lui une ligne de vapeur d'un blanc pur qu'on aurait dit tirée au cordeau. La longue colonne laiteuse ne tarda pas à se torsader et à onduler, dispersée par les courants de l'atmosphère.

— Fusée de relais, prononça Collins, répondant à la question muette de Dirk. Nous en disposons une chaîne le long de la ligne de vol, de façon à connaître les pressions et les températures jusqu'au sommet de l'atmosphère. Immédiatement avant l'envol, le pilote de *Bêta* sera averti s'il y a quelque chose d'inaccoutumé devant lui. C'est un souci que Leduc n'aura pas : il n'y a aucune variation météorologique dans l'espace !

Au-dessus de l'Asie, les minces fusées chargées de leurs cinquante kilogrammes d'instruments entreprenaient l'ascension de la stratosphère. Leur carburant s'était épuisé dès les premières secondes de vol, mais la vitesse acquise était suffisante pour les emporter à une centaine de kilomètres de la Terre. Tout en s'élevant – certaines en plein jour, d'autres dans l'obscurité – elles projetaient vers le sol un flot continu de vibrations radiophoniques qui, captées et traduites, seraient transmises à l'Australie. Leur tâche remplie, ces projectiles retomberaient vers la Terre, leur parachute s'ouvrirait et la plupart seraient récupérés en vue d'une nouvelle utilisation. D'autres, plus malchanceux, chuteraient dans la mer ou peut-être même finiraient leurs jours comme dieux de tribus dans la jungle de Bornéo.

Le trajet, long de cinq kilomètres, sur la route très encombrée et très primitive, leur prit près de vingt minutes ; le professeur Maxton dut plus d'une fois faire un détour dans le *no man's land* qu'il avait lui-même interdit. La concentration de voitures et de spectateurs atteignait sa densité maximum à la limite des cinq kilomètres pour finir brusquement à une barrière de poteaux peints en rouge.

A l'aide de vieilles caisses, on avait érigé là une petite estrade qu'occupaient déjà sir Robert Derwent et plusieurs membres de son état-major. Dirk nota avec intérêt que Hassell et Clinton étaient également présents, et il se demanda quelles pensées pouvaient bien les habiter en cet instant.

De temps à autre, le directeur général confiait des commentaires à un microphone relié à un ou deux émetteurs portatifs installés à proximité. L'historien, qui s'attendait vaguement à trouver des batteries d'instruments, fut un peu désappointé. Sans aucun doute, toutes les opérations techniques se poursuivaient ailleurs, et cela n'était qu'un poste d'observation.

— Départ dans vingt-cinq minutes ! lancèrent les haut-parleurs. Les générateurs de lancement vont tourner à plein régime. Toutes stations radar de détection et tous observatoires du réseau principal, tenez-vous prêts !

Depuis la petite plate-forme, on découvrait presque toute la

longueur de la rampe d'envol. Sur la droite s'étalaient la masse de la foule et au-delà les bâtiments plats de l'aéroport. Le *Prométhée* était nettement visible à l'horizon, il reflétait de temps à autre les rayons du Soleil sur ses flancs, qui luisaient alors comme des miroirs.

— Départ dans quinze minutes !

Leduc et ses compagnons devaient être étendus sur leurs curieux sièges en attendant le lent pivotement de la première poussée de l'accélération. Pourtant, on avait du mal à concevoir qu'ils n'auraient absolument rien à faire pendant près d'une heure, avant que n'ait lieu la séparation des fusées à haute altitude. Toute la responsabilité initiale reposait sur le pilote de *Bêta*, lequel retirerait d'ailleurs peu d'honneur de l'opération.

— Départ dans dix minutes. Les instructions de sécurité sont rappelées à tous les avions !

Les secondes s'égrenaient lentement, marquant la mort d'une vieille époque et la naissance d'une nouvelle. Brusquement, Dirk évoqua malgré lui ce matin d'il y avait trente-trois ans, lorsqu'un autre groupe de savants se préparaient dans un autre désert à déchaîner l'énergie qui alimente les étoiles.

— Départ dans cinq minutes. Fournissez le maximum de puissance électrique ; coupez les circuits domestiques immédiatement.

Un grand silence était descendu sur la foule, dont les yeux étaient rivés sur ces ailes luisantes qui déchiraient la ligne de l'horizon. Tout près de l'historien, un enfant effrayé par ce calme soudain se mit à pleurer.

— Départ dans une minute. Lancez les fusées d'avertissement !

On entendit un grand *Svouch* ! sur la gauche et les fanaux écarlates projetés dans le ciel commencèrent à dériver lentement suivant une ligne irrégulière. Plusieurs hélicoptères, qui s'étaient approchés plus près de la limite de sécurité de minute en minute, battirent en retraite sans insister.

— Commandes automatiques d'envol en action. Signal de chronométrage : ALLEZ !

Il y eut un *Clic* ! au moment du changement de circuit et le faible crépitement de la réception à grande distance parvint dans les haut-parleurs. C'est alors que résonna dans le désert un son qui, par sa familiarité même, n'aurait pas pu être plus inattendu.

A Westminster, de l'autre côté du monde, Big Ben se préparait à sonner l'heure...

Jetant un coup d'œil vers Maxton, Dirk se rendit compte que lui

aussi était complètement surpris. Un silence bourdonnant plana lorsque moururent les derniers échos du carillon, répercutés au loin d'un haut-parleur à l'autre. Alors le premier coup de l'heure tonna sur la plaine et sur le monde impatient. Il fut aussitôt suivi par la rupture du circuit.

Et pourtant, rien n'avait changé, le *Prométhée* était toujours accroupi sur l'horizon comme un grand papillon de métal. Toutefois, Dirk remarqua que l'espace séparant ses ailes de la ligne du ciel était moins large que tout à l'heure ; un instant plus tard, le grossissement progressif trahit un rapprochement évident. De plus en plus vite, au milieu d'un silence absolu et irréel, le *Prométhée* fonça le long de la rampe. L'engin arriva presque tout de suite à la hauteur de Dirk et ce dernier eut une ultime vision d'*Alpha*, lisse, pointu et brillant, qui passait en glissant ; Dirk ne perçut le *Swich !* de l'air que lorsque l'appareil fuyait déjà vers des étendues désolées. Le bruit très faible n'était même pas couvert par celui de la catapulte électrique. La forme de l'astronef se rétrécit silencieusement dans le lointain.

Quelques secondes plus tard, ce silence fut détruit par le rugissement de milliers de chutes d'eau dégringolant de gigantesques falaises célestes. Le ciel sembla frémir et s'agiter autour d'elles, tandis que le *Prométhée* lui-même était dérobé à la vue par un nuage de poussière tourbillonnante. Au cœur de ce déchaînement, quelque chose brûlait d'un éclat qui eût été intolérable pour les yeux sans l'écran protecteur de la brume.

Le nuage s'éclaircit tandis que la distance étouffait le tonnerre des réacteurs. Alors Dirk s'aperçut que le fragment de Soleil qu'il contemplait à travers ses paupières mi-closes n'épousait plus la surface de la Terre mais qu'il s'élevait régulièrement et puissamment au-dessus de l'horizon. Le *Prométhée*, libéré de son berceau de lancement, entamait l'ascension de son tour du globe, l'évolution qui le mènerait dans l'Espace.

L'ardente flamme blanche diminua peu à peu d'intensité jusqu'à n'être plus qu'un point imperceptible dans le ciel vide. Le murmure des réacteurs roula encore un instant dans les nues, puis il mourut, noyé par le ronronnement des avions qui patrouillaient.

Dirk eut à peine conscience des cris de la foule au moment où celle-ci revint à la vie. Une fois de plus, il évoqua l'image qu'il ne devait jamais entièrement oublier, celle d'une île déserte perdue sur une mer infinie et inviolée.

Infinie, elle l'était toujours, mais plus inviolée. Au-delà de la lagune, le premier et frêle esquif faisait route vers les périls et les merveilles inconnues de la haute mer.

Les doigts agités d'un léger tremblement, Dirk Alexson, jadis professeur d'Histoire sociale à l'université de Chicago, ouvrit le volumineux paquet qui se trouvait sur son bureau. Il lui fallut plusieurs minutes pour venir à bout de l'emballage soigneux et compliqué, mais le livre s'étala finalement sous ses yeux, propre et luisant comme s'il avait quitté l'imprimerie trois jours plus tôt.

Caressant de la main sa reliure, le vieux Dirk le contempla en silence pendant quelques instants, puis son regard se porta vers le rayon où s'alignaient ses cinq compagnons. Il y avait des années qu'ils attendaient la venue de ce dernier volume.

Le professeur Alexson se leva et se dirigea vers le rayon, emportant le nouvel arrivant avec lui. Un observateur attentif eût décelé quelque chose de très bizarre dans sa démarche ; elle avait une élasticité curieuse que l'on ne s'attendait pas à trouver chez un homme approchant de la soixantaine. Ayant disposé le volume à la place qui lui revenait, le professeur demeura un bon moment immobile, les yeux rivés sur la petite collection.

La reliure et la dorure étaient bien assorties – il avait été particulièrement exigeant là-dessus – et l'ensemble était plaisant à l'œil. Dans ces ouvrages figurait l'essentiel d'une vie de travail, et maintenant que la tâche était achevée, Dirk en éprouvait une belle satisfaction. Pourtant, cela causait un grand vide dans son esprit que de se dire que son œuvre était terminée.

Il se saisit de nouveau du sixième tome et retourna à son bureau. Il n'avait pas le cœur à s'atteler tout de suite à la recherche des erreurs d'impression, des coquilles qui existaient sans aucun doute dans le texte. De toute façon, celles-ci seraient toujours signalées assez tôt à son attention.

La reliure protesta avec raideur lorsqu'il ouvrit le volume pour jeter un coup d'œil sur la table des matières. Arrivé à la mention *Errata, Vol I-V*, il sourcilla légèrement. Cependant, il n'avait commis que bien peu de fautes évitables et surtout, il ne s'était fait aucun ennemi, ce qui n'avait pas été tellement facile à certaines époques de la décade écoulée. Si, parmi les centaines d'hommes dont les noms figuraient à l'index final, certains avaient été peu flattés par les termes utilisés à leur propos, aucun n'avait jamais accusé l'auteur de partialité. Alexson ne pensait pas que l'on pourrait jamais deviner, à la lecture de cette longue et complexe histoire, lesquels parmi ces hommes étaient des amis personnels.

Il arriva au frontispice et son imagination remonta le cours de plus de vingt années. Il revit le *Prométhée* attendant l'heure de son destin et, quelque part au milieu de la foule, vers la gauche, un jeune homme

ayant encore sa vie devant lui, un jeune homme sur qui – bien qu’il n’en sût rien alors – planait une menace de mort.

Le professeur Alexson marcha vers la fenêtre de son bureau et contempla la nuit. La vue était peu gênée par les constructions environnantes et il espérait qu’il en serait toujours ainsi, afin qu’il puisse admirer le lever du Soleil sur les montagnes dont la chaîne s’étirait à vingt-cinq kilomètres au-delà de la ville.

Il était minuit, mais la blancheur rayonnante que déversaient ces pentes extraordinaires rendait la scène aussi lumineuse qu’en plein jour. Au-dessus des collines, les étoiles brillaient de cet éclat stable que Dirk continuait à trouver si étrange. Et plus haut encore...

Il rejeta la tête en arrière et regarda à travers ses paupières mi-closes le monde aveuglément blanc où il ne pourrait jamais plus aller. La vue n’était pas exceptionnelle cette nuit- là, car l’hémisphère austral presque tout entier était festonné de nuages éblouissants qui ne laissaient apparaître que l’Afrique et les régions méditerranéennes. Il se souvint que l’hiver régnait sous ces nuages si magnifiques vus d’une distance de quatre cent mille kilomètres ; pour les pays sans soleil qu’ils recouvraient, ils étaient d’un gris sombre et morne.

Hiver, été, automne, printemps, rien n’avait de signification ici, car Dirk s’était séparé de tout cela en acceptant l’échange, un échange dur mais loyal. Il avait dit adieu aux vagues et aux nuages, aux vents et aux arcs-en-ciel, aux cieux d’azur et aux longs crépuscules des soirs d’été. En compensation, il avait obtenu un sursis d’une durée indéfinie.

Avec le recul des ans, il évoquait ses conversations sans fin avec Maxton, Collins et les autres, sur les conséquences du vol interplanétaire sur la race humaine. Quelques-unes de leurs prédictions s’étaient réalisées, d’autres pas, mais en ce qui concernait son cas, elles devaient se révéler foncièrement exactes. Matthews disait vrai en prétendant jadis que les plus grands bénéfices qu’apporterait la traversée de l’espace seraient ceux auxquels on s’attendait le moins.

Dix ans auparavant, les spécialistes du cœur avaient donné au professeur Alexson trois années à vivre, mais les grandes découvertes médicales faites sur la base lunaire étaient survenues juste à temps pour le sauver. Sous une pesanteur égale à un sixième seulement de sa valeur normale, dans un pays où un homme moyen pesait moins de trente livres, un cœur malade pouvait encore battre sainement pendant des années alors qu’il se serait arrêté sur la Terre. Il existait même une possibilité – presque terrifiante par ses implications sociales – de voir le cours de l’existence se prolonger plus longtemps sur la Lune que sur la planète-mère.

Beaucoup plus tôt que l’on n’osait l’espérer, l’astronautique avait

payé son dividende le plus important et le plus imprévisible. Ici même, à l'intérieur de la courbe des Apennins, dans la première cité construite hors de la Terre, cinq mille exilés menaient une vie utile et heureuse à l'abri de la pesanteur mortelle de leur monde natal. Un jour, ils reconstitueraient tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Déjà, les rangées de cèdres bordant Main Street étaient un hardi symbole annonçant les embellissements futurs ; le professeur Alexson espérait bien vivre assez longtemps pour voir l'agencement du parc, quand un second dôme plus vaste serait élevé à cinq kilomètres au nord.

Partout sur la Lune, la vie s'agitait de nouveau. Elle avait bien fait une timide apparition mille millions d'années plus tôt, sans parvenir à subsister, mais, cette fois, elle ne faillirait pas, car elle était un des éléments de la marée montante qui, dans quelques siècles, déferlerait jusqu'aux planètes les plus lointaines.

Ainsi qu'il le faisait si souvent, le professeur Alexson passa ses doigts sur la pierre de sable martienne que Victor Hassell lui avait donnée plusieurs années auparavant. Un jour, s'il le désirait, il pourrait aller sur cet étrange petit monde, puisqu'on trouvait des fusées accomplissant le voyage en trois semaines, quand la planète était à son point le plus rapproché. Il avait déjà émigré une fois, rien ne l'empêchait de le faire une seconde fois s'il en venait à être obsédé par la vision d'une Terre inaccessible.

En-dessous de son ruban de nuage, son globe natal prenait congé du XX^e siècle. Dans les villes illuminées, alors que minuit se déplaçait autour de la planète, des foules attendaient le premier coup de l'heure qui allait les séparer à la fois de l'année et du siècle périmés.

On n'avait pas encore connu dix décades comme celles-là, et l'on n'en connaîtrait probablement jamais plus. Une par une, les digues avaient cédé, reculant sans cesse les frontières de l'intelligence. A la naissance de ce siècle, l'Homme se préparait seulement à la conquête de l'air ; à la fin, il rassemblait ses forces sur Mars pour un nouveau bond vers les planètes extérieures. Seule Vénus le tenait en échec, car il n'avait pas encore été possible de construire une fusée capable de descendre au sein des tornades de convection faisant rage entre l'hémisphère ensoleillé et la face nocturne. D'une distance d'à peine huit cents kilomètres, les écrans de radar révélaient la structure de continents et d'océans dissimulés sous ces nuages fuyants, si bien que Vénus était devenue la grande énigme du Système Solaire.

Tout en saluant la fin d'une époque, le professeur Alexson n'éprouva aucun regret ; l'avenir débordait trop de merveilles et de promesses. Une fois encore, les fiers bateaux faisaient route vers des pays inconnus, emportant la semence de nouvelles civilisations qui, tôt ou tard, surpasseraient les anciennes. La ruée vers les mondes neufs

détruirait les contraintes étouffantes qui avaient empoisonné la moitié de ces dix décades, car les barrières étaient enfin rompues, et les humains pouvaient tourner leurs énergies vers les étoiles au lieu de lutter entre eux.

Sortie des craintes et des misères du second moyen âge, affranchie enfin des fantômes de Belsen et d'Hiroshima, l'humanité se dirigeait vers le plus magnifique des levers de Soleil. Après cinq cents ans, la Renaissance était de nouveau là. L'aube qui jaillirait au-dessus des Apennins à l'issue de la longue nuit lunaire ne serait pas plus éclatante que les perspectives de l'ère qui venait de s'ouvrir à la vie.

FIN

CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
CHAPITRE XX
CHAPITRE XXI
CHAPITRE XXII
CHAPITRE XXIII
CHAPITRE XXIV
CHAPITRE XXV
CHAPITRE XXVI
CHAPITRE XXVII
CHAPITRE XXVIII
CHAPITRE XXIX
CHAPITRE XXX
CHAPITRE XXXI
EPILOGUE

[1] En anglais, tous les substantifs appartiennent au genre neutre. Seuls ceux désignant des êtres vivants sont masculins ou féminins. Les navires, considérés comme tels, sont du féminin parce qu'on leur attribue une mystérieuse personnalité.

Table des matières

[1]

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

EPILOGUE